

Édition Secrète

-

Recueil de nouvelles

Jean-Yves Barzic

JF Benoit

Joanna Blin

Patrice Dezitter

Emilie Duthieuw

Isabelle Duthillier

Camille Eelen

Fred Esterel

Frédéric Galusik

Nora Gaspard

Christophe Guillemain

Laetitia Idir

Jean-François Joubert

Julia Knapp

Franck Leduc

Lunahël

Emmanuel Marseille

Florian Miconi

Marie Tinet

Françoise Urban-Menninger

Remerciements

Toute l'équipe des Éditions secrètes remercie infiniment toutes les personnes qui ont contribué, de près ou de loin, à l'élaboration du recueil.

Les auteurs tiennent évidemment la première place. Sans eux, ce recueil n'aurait pas d'existence. Son titre est inspiré du nom de notre maison d'édition : ce n'est pas un hasard. Il marque l'anniversaire de la première année d'existence des Éditions secrètes.

Le dessinateur François Boucq est l'auteur du dessin de la couverture. Nous lui exprimons toute notre gratitude. Si vous avez aimé son trait, vous pouvez vous abonner à son compte Twitter @FrancoisBoucq ou à sa page Facebook où il publie quotidiennement des dessins pour notre plus grand plaisir. Évidemment, rien ne vous interdit de lire toute son œuvre...

Un remerciement particulier pour la correctrice, notre petite fée orthographique, qui traque sans relâche les petites coquilles et erreurs qui se glissent immanquablement dans les textes. Elle a travaillé sans relâche et dans des conditions « extrêmes ». S'il reste des imperfections, nous en sommes les seuls responsables. Merci petite fée !

Si vous souhaitez découvrir nos publications présentes, ou à venir, vous pouvez vous abonner à notre compte Twitter @ESecretes, visiter régulièrement notre site internet www.editions-secretes.fr ou encore vous abonner à notre page Facebook.

Pour toute remarque, question et même des encouragement pour les auteurs, n'hésitez pas à nous adresser un email à contact@editions-secretes.fr

Préface

Un recueil de nouvelles intitulé « Édition secrète » édité par « les Éditions secrètes ». On croirait entrer dans un sketch de Raymond Devos... Et bien non ! Il ne s'agit pas d'une plaisanterie destinée à perdre le lecteur. C'est simplement l'anniversaire de notre maison d'édition. Le thème a donc été choisi tout simplement pour savoir ce que notre nom pouvait évoquer pour des auteurs...

Encore une fois, nous avons été surpris par la créativité incroyable qui en est résultée. Nous vivons une époque formidable où les auteurs peuvent laisser leur imagination s'exprimer dans des univers variés et broder à partir d'un thème tout ce qui leur plaît. Ils n'ont comme limite que celle qu'ils s'imposent.

Parmi les nombreuses contributions reçues, il a fallu faire un choix. C'était une gageure compte tenu du volume limité du recueil. Nous avons sélectionné les textes pour leur qualité littéraire, ce qui est toujours notre critère principal pour toutes nos publications, mais également en vue de refléter la diversité des « Éditions secrètes ».

Nous avons tenté de constituer un recueil qui puisse se lire en continu, comme un roman, mais il vous est toujours loisible de picorer et de lire dans le désordre les textes. A la fin du recueil, vous trouverez une présentation des auteurs et de leurs différentes publications le cas échéant.

Nous vous souhaitons une bonne lecture !

L'équipe

Table des matières

[Remerciements](#)

[Préface](#)

[L'essence des mots](#)

[Pirates de livre](#)

[Lorem Ipsum](#)

[Le Voi-e-x Liberté](#)

[Poussières](#)

[Des mots croisés par hasard](#)

[Confession au vide immense](#)

[Le démon qui aimait le rock](#)

[Gamiani Flight n° 6](#)

[Irène ou la dernière pipe](#)

[Voyage sous un crâne](#)

[Le recueil invisible](#)

[Bijou](#)

[Le Marché](#)

[Deinomicon](#)

[La malle](#)

[Pièges à retardement](#)

[Inévitable](#)

[Et sur cet arbre, devinez ce qu'il y a](#)

[Le signe des demi-bêtes](#)

[Les auteurs](#)

[Jean-Yves Barzic](#)

[JF Benoit](#)

[Joanna Blin](#)

[Patrice Dezitter](#)

[Emilie Duthieuw](#)

[Isabelle Duthillier](#)

[Camille Eelen](#)

[Fred Esterel](#)

[Frédéric Galusik](#)

[Nora Gaspard](#)

[Christophe Guillemain](#)

[Laetitia Idir](#)

[Jean-François Joubert](#)

[Julia Knapp](#)

[Franck Leduc](#)

[Lunahël](#)

[Emmanuel Marseille](#)

[Florian Miconi](#)

[Marie Tinet](#)

[Françoise Urban-Menninger](#)

[Mentions légales](#)

L'essence des mots

Frédéric Le Reste

« Vous commencez à lire ce texte.

Mais comment savoir si ce texte n'a pas commencé à vous lire.

Ne riez pas. Ce texte anodin semble inoffensif, mais ne vous fiez pas aux apparences. Car ce texte est constitué de mots. Et les mots sont dangereux. Pas individuellement, mais en groupe, en meute, en phrase, ils sont dangereux. Ils sont chargés de pouvoir.

Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu.

Les mots peuvent vous lire et s'approprier vos pensées. Pensées qui génèreront de nouvelles idées. Des idées que les mots mettront à profit pour croître et se multiplier.

Pourquoi ? C'est que le mot s'appelle légion.

Pour faire face aux divers dangers qui les menacent, les gouvernements de la planète ont mis sur pieds des services secrets. La CIA aux États-Unis, le MI5 au Royaume-Uni, la DGSE en France, avec de nombreuses variantes, selon la nature de la menace. C'est pourquoi nous avons créé Les Éditions Secrètes. Dans notre jargon, les ES. »

François Lacuzac, le nouveau président de la République française quitte le texte des yeux. Il pose ses lunettes sur le luxueux sous-main en cuir qui orne le non moins luxueux bureau empire. Bureau qui occupe le milieu du grandiose cabinet présidentiel du palais de l'Élysée. Puis se tournant vers son secrétaire :

« Vous vous moquez de moi, Durieux ! Vous pensez réellement que je n'ai rien de mieux à faire ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de mots qui nous lisent et d'éditions secrètes ?

- Je vous assure que c'est très sérieux, Monsieur le Président. Cette branche des services secrets a été créée sous Napoléon. Une idée qu'il aurait ramenée d'Égypte. Une histoire de quarante siècles d'histoire qui nous contemplent. Quelque chose comme ça. »

Mal à l'aise, le secrétaire Durieux desserre, de sa main gantée de blanc, le col de sa chemise, déstabilisant un nœud de cravate pourtant rigoureux.

« Le pire, c'est que vous avez l'air sérieux.

- Tout à fait, Monsieur le Président. Le responsable des Éditions Secrètes patiente dans l'antichambre, Monsieur le Président. On l'appelle l'Attila du texte. Là où il passe, le verbe ne repousse plus. Selon le protocole, il doit présenter son service, et ses hommages, au nouveau président en exercice. Hum, c'est vous Monsieur le Président.

- Je sais que c'est moi Durieux. Je sais. Bon, j'imagine que je ne peux pas y couper si c'est le protocole. Faites-le entrer s'il vous plaît, conclut le Président en se levant. »

Sa bonhomie rondouillarde et sa voix amicale contrastent avec la sécheresse de corps et de ton du secrétaire Durieux. Côte à côte ils évoquent Laurel et Hardy en costume d'énarque. Le secrétaire sort en mouvements saccadés. On pourrait entendre grincer ses articulations. Il réapparaît quelques instants plus tard, accompagné d'un grand homme massif. Une soixantaine avancée et des tempes grisonnantes ne suffisent pas à camoufler la démarche martiale du nouvel arrivant. Le militaire en civil plonge son regard dans les yeux du nouveau Président et lui tend la main.

« Monsieur le Président, je vous présente le conseiller Bigeard, protocolise Durieux.

- Ah, comme le comique ? sourit François Lacuzac.

- Non, monsieur, comme le général, répond le directeur en chef des Éditions Secrètes.

- Hum, bien. Bien. Monsieur Bigeard, prenez un siège. »

Durieux recule de quelques pas grinçants, et se fond dans les ombres de l'immense bureau. Le Président et le directeur s'assoient face à face, séparés par l'acajou du bureau empire. Les ors des murs élyséens sont éclairés par le soleil couchant, seule lumière éclairant la fin de journée.

« Alors, racontez-moi tout Monsieur, qu'est-ce que c'est que cette histoire d'Éditions secrètes ? C'est une mauvaise plaisanterie. Comme un bizutage destiné aux nouveaux présidents de la République. Une vieille blague traditionnelle qu'on se raconte dans les cabinets ministériels ?

- C'est très sérieux Monsieur le Président, rétorque le conseiller, le visage fermé. Les ES ont été créées par le Duc d'Otrante, Joseph Fouché. Ce ministre de la police de Napoléon a découvert le pouvoir latent des mots et le danger qu'ils représentent pour l'humanité.

- Je commence à m'inquiéter monsieur le Conseiller.

- Vous pouvez Monsieur le Président, vous pouvez. Qu'est-ce qui régit notre civilisation ? Les mots. Prenez la déclaration des droits de l'homme par exemple. Ce ne sont que des mots posés

sur du papier. Mais quels mots ! Ces mots font notre histoire depuis des siècles. Prenez les lois, ce sont des mots organisés. Nous parlions de Napoléon, son code, domine toutes nos institutions depuis 1804.

- Excusez-moi Bigard, j'ai peur de ne pas vous suivre.

- Bigeard, monsieur, Bigeard. Comme le général. Réfléchissez, Monsieur le Président. Comment se propagent les religions ? Par le verbe. Par les mots, encore une fois. Toutes les grandes religions de l'humanité n'ont-elles pas leur livre ? La Bible, le Coran, la Torah, et j'en oublie sûrement. Vous voyez le pouvoir des mots ? Vous voyez leur impact sur les émotions humaines. Sur l'âme humaine. Imaginez tout ce pouvoir, cette force concentrée, siècle après siècle. Imaginez que ce concentré d'émotions et de savoir se cristallise au fil du temps. Se cristallise et prene conscience.

- Et ?... »

Le nouveau Président, la bouche béante, semble suspendu aux lèvres de son interlocuteur.

« Et, Monsieur le Président, si les mots sont des êtres conscients, et qu'ils nous ressemblent. Nous devons nous méfier Monsieur le Président. Car s'ils sont comme nous, nous devons les craindre car ils représentent une menace.

- Si nous devons continuer cette conversation, je vais avoir besoin d'un verre. Durieux, un bourbon s'il vous plaît. Bigard, vous prenez quelque chose ?

- Bigeard, Monsieur, Bigeard. Non merci, un verre d'eau suffira. »

Le secrétaire s'exécute sans un mot. Il dirige sa rigidité vers le bar dissimulé dans un coin du bureau présidentiel. Chacun de ses mouvements est accompagné d'un léger grincement, puis il revient déposer un plateau d'argent sur le cuir du bureau. Quelques glaçons tintent dans l'ambre du bourbon.

« Vous grincez mon vieux Durieux, sourit le nouveau Président. Il faudra mettre de l'huile. Mon cher Bigard, les mots prennent conscience disiez-vous ?

- Bigeard, avec un *ge*. Comme dans général. Nous ne sommes pas les premiers à nous méfier du pouvoir des mots. Pouvoir au sens littéral. Nous savons de source sûre que l'incendie de la grande bibliothèque d'Alexandrie n'est pas un hasard, par exemple.

- Ça par exemple.

- À son apogée, la bibliothèque d'Alexandrie contenait jusqu'à 700 000 livres et volumes. Il semble que quelque chose ait émergé de cette concentration de conscience et de savoir. Les autorités de l'époque n'ont eu comme solution, pour contenir ce quelque chose, que de mettre le feu à la bibliothèque.

- Quelque chose ?

- Nous n'avons aucune certitude, mais l'hypothèse la plus répandue est qu'une entité ait pris forme.

- Pris forme ? Comme une antique intelligence artificielle ?

- C'est cela.

- Mais il y a d'autres bibliothèques.

- La seule aussi importante est la bibliothèque du Vatican. Elle doit contenir un million et demi d'ouvrages divers. Mais, ce n'est pas un hasard si elle est située en plein cœur du Vatican. Ses murs sont chargés de pouvoirs et d'incantations qui emprisonnent les mots. Michel-Ange était un des ancêtres des ES. Ce n'est pas par plaisir qu'il a peint des salles entières du sol au plafond. Ses peintures et ornements sont autant de barreaux qui canalisent la puissance des mots.

- Admettons que j'admette l'inadmissible, répond le Président le verre à la main. Admettons que j'avale votre histoire. Que faites-vous aux Éditions Secrètes ? Vous êtes des peintres en bâtiment ?

- Non monsieur. Nous recherchons sans cesse de nouvelles méthodes pour maîtriser les mots et leur pouvoir. Afin d'éviter qu'une force quelconque ne prene l'ascendant sur l'homme.

- Voyons, n'êtes-vous pas un peu excessif ?

- Non monsieur le Président, je ne suis pas un peu excessif. Ne vous y trompez pas, c'est une guerre. Une guerre secrète, inconnue du plus grand nombre, mais une guerre. Et une guerre que nous sommes peut-être en train de perdre.

- Je vous demande pardon ? Non seulement vous me dites que nous sommes en guerre, mais

qu'en plus, nous perdons cette guerre !

- Rien n'est perdu, mais il y a des éléments de plus ne plus troublants. »

Assis dans un fauteuil Louis XVI, le secrétaire Durieux se tenant debout, quelques pas derrière lui, le nouveau président de la République française se tend. Toute bonhomie disparue. Il écoute désormais très attentivement son martial interlocuteur.

- « Vous m'inquiétez Bigard.

- *Geard*, Bigeard. Comme un jard. Le mari de l'oie.

- Pardon ?

- Non rien. Je disais monsieur, qu'il y a des éléments troublants qui apparaissent depuis quelques décennies. Depuis l'avènement de l'informatique pour tout vous dire.

- Qu'est-ce que les ordinateurs ont à voir là-dedans ?

- Eh bien, tant que les ordinateurs n'étaient que des grosses calculatrices qui réfléchissaient chacune dans leur coin, tout allait bien. Mais aujourd'hui, avec internet, tous les ordinateurs de la planète communiquent entre eux. Tous les mots communiquent entre eux. Tous les savoirs. Toutes les émotions. Comment savoir ce qu'il peut en ressortir ?

- Alors que faites-vous ?

- Nous mettons au point des éléments de contrôle. Nous ralentissons le développement du réseau. Par exemple, nous étions très fiers de notre idée de minitel. De grosses boîtes marron et moches dotées d'un clavier malcommode. Logiquement nous aurions pu contenir les mots des siècles avec ce système.

- Ah oui, je me souviens, 3615 Ulla.

- Entre autres, Monsieur le Président. Hélas, les différents services internationaux n'ont pas assez collaboré et nous voici avec des Google et des Wikipédia.

- Et donc, quels sont les éléments troublants ?

- Monsieur le Président, connaissez-vous la théorie des anti-stratfordiens ? Non ? Hé bien les anti-stratfordiens regroupent tous ceux qui pensent que William Shakespeare n'a jamais écrit une seule ligne de ses pièces. Qu'il ne serait qu'un imposteur. Un prête-nom.

- Ridicule. Et qui aurait écrit Roméo et Juliette ?

- Nous pensons que les anti-stratfordiens ont raison, Monsieur. Nous pensons que ce sont les mots eux-mêmes qui ont créé l'œuvre de Shakespeare. Les mots cherchent à se multiplier, à gagner en force et profondeur. Quelle meilleure façon de voyager d'un homme à l'autre, d'une âme à l'autre, oui, quel meilleur média que l'émotion ? Cela fait plus de quatre siècles que les mots de Shakespeare se transmettent de génération en génération. Avec les œuvres de Shakespeare, les mots ont créé le véhicule parfait pour prendre forme. Ce que nous savons, c'est que plus ils sont nombreux, plus ils sont forts. *Ce qu'un mot ne sait pas, un autre le révèle.*

- Pourquoi parlez-vous en italique ?

- C'est un vieux poème de Victor Hugo. Dans les contemplations. C'est une référence au sein des ES. L'idée générale du poème est que le mot est un être vivant.

- Alors être ou ne pas être ?

- Là, c'est la question.

- ...

- Bref, jusqu'alors, Shakespeare était la seule personnification des mots, que nous avions démasquée. Mais depuis nous avons découvert une autre de ces personnifications. Trop tard hélas.

- Qui est-ce ?

- Steve Jobs !

- L'informaticien américain ?

- Lui-même. Cela nous paraît la seule explication possible. Cet homme a révolutionné la gestion de l'information, donc la gestion des mots, en quelques décennies seulement. Il a permis que chaque homme, chaque femme, à l'aide d'un téléphone portable, transporte dans sa poche l'équivalent en connaissances de contenu de la grande bibliothèque d'Alexandrie.

- Il faut l'arrêter alors.

- Il est mort monsieur.

- Ah oui, j'oubliais. Et l'autre là, son concurrent Bill Geates.

- Gates monsieur, avec un *gue*. Comme dans Bigard.
- Pardon ?
- Je disais que nous avons vérifié, Bill Gates est humain.
- Vous sous-entendez que Steve Job ne l'était pas. Qu'était-il alors ?
- Nous pensons que Steve Job était la dernière personnification mise au point par les mots.
- Et comment auraient-ils fait ça ?
- Connaissez-vous la technologie d'impression en 3D, monsieur le Président ?
- Euh, oui, ce sont ces imprimantes qui permettent de créer des objets en trois dimensions.
- Tout à fait. Nous pensons que Steve Job a été construit selon ce procédé. Et ce, afin qu'il puisse mettre au point une technologie qui permette aux mots de circuler plus librement.
- Mais ces imprimantes n'existent que depuis quelques années. L'Élysée vient tout juste d'en acquérir une. Alors que Steve Job est né dans les années 50.
- Ce qui vous montre l'avancée technologique qu'ils ont sur nous, Monsieur le Président. Après tout, ils ont à leur disposition tout le savoir, toutes les connaissances. Quand nous avons découvert la vérité, à propos de Steve Job, les mots ont retiré leur créature de la circulation.
- Si tout ce que vous dites est vrai, il y a de quoi se faire un sang d'encre.
- Monsieur le Président ?
- Les mots, un sang d'encre... c'est un jeu de mots. »

Une main gantée de blanc sort de l'ombre et se pose sur le menton de François Lacuzac.

« Ce sera votre dernier bon mot, monsieur. »

Une puissante torsion. Un craquement de cervicales et le Président s'écroule sur son bureau. Derrière son cadavre affalé se tient désormais le secrétaire Durieux. Renversant son fauteuil, le conseiller Bigeard se lève d'un bond.

« Vous nous impressionnez Monsieur Bigeard, déclare Durieux sur le ton de la conversation.

- Mais enfin qu'est-ce qui vous prend ? Le Président ? Qu'avez-vous fait ?

- Vous nous impressionnez, nous savions que vous en saviez beaucoup, mais pas autant. Ça non. Pas autant. La voix de Durieux évolue en chuintement. Comme des milliers de pages que l'on tourne simultanément. Vous en savez trop Monsieur Bigeard. »

Le faux secrétaire contourne le bureau et s'avance lentement, ses gants blancs tendus vers l'ancien militaire.

« Ne m'approche pas, saloperie ! souffle l'homme en sortant une arme de sous sa veste. Il paraît que la plume est plus forte que l'épée. On va voir si elle est plus forte qu'un Smith & Wesson. »

Le conseiller fait feu. Une fois, puis deux, puis trois. Chaque coup fait mouche. Sous l'impact, de petits morceaux de plastique se détachent du torse de Durieux. Ce qui ne le ralentit en rien. Il s'approche inexorablement de Bigeard. Il le saisit par le cou, le soulève du sol et l'étrangle en le secouant.

De sa voix de papier, il récite tel un mantra :

« *Le mot dévore, et rien ne résiste à sa dent,*

Il frappe, il blesse, il marque, il ressuscite, il tue

Le mot tient sous ses pieds le globe et l'asservit

Car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe c'est Dieu. »

À cette heure tardive le palais de l'Élysée est quasiment désert, et ses murs sont épais et bien insonorisés. Personne n'entend les coups de feu. Même pas le gardien de la paix en faction ce soir. Plongé dans la lecture de son ebook, il relit « Hamlet ». La meilleure pièce de Shakespeare, d'après lui.

[Les vers en italiques sont issus des *Contemplations* de Victor Hugo.]

Pirates de livre

Lunahël

Les hautes tours de la ville rétrécissaient à vue d'œil. Les nuages de poussières et de vapeurs dégagés par les véhicules à gaz se répandaient dans l'air tel un brouillard épais collant aux murs et aux poumons. Il n'y avait pas un seul morceau de végétation, seuls des terrains de terre retournée ou en construction s'étendaient à perte de vue. Loukas n'était pas mécontent de quitter cet endroit. Il devinait encore l'odeur crasseuse du charbon brûlé à trop haute dose dans l'atmosphère et les senteurs des épices embaumant les rues ne quittaient plus ses narines. Il plissa le nez en essayant d'oublier un chatouillis désagréable et détourna le regard de sa contemplation.

Cette excursion s'était avérée être un échec, encore un. D'un pas lent, il se dirigea vers la table de travail, vissée solidement au sol et saisit sa plume pour apposer une énième croix à côté d'un nom. La liste des villes à visiter se réduisait, mais il n'avait trouvé aucune piste valable. Loukas resta debout, les yeux rivés sur les documents étalés sur son bureau. Deux cartes dessinées à la main et retraçant de manière hasardeuse les contours flous des pays visités et connus se dissimulaient sous d'autres morceaux de papier et carton qu'il avait récupérés dans des déchetteries ou sur des murs. Il prit un papier déchiré sur lequel étaient inscrites avec son écriture maladroite et cryptée, ses pensées et ses déductions. Les formes des symboles étaient simples, mais l'encre s'était étalée et avait coulé par endroits, cachant certaines informations. Loukas reposa le papier et soupira. Combien de temps encore devrait-il parcourir les airs en quête de cet endroit mystérieux qu'il espérait tant trouver ?

Loukas s'affala dans son fauteuil et joua nerveusement avec ses doigts contre l'accoudoir en bois. La lumière faiblarde de l'ampoule électrique éclairait tout juste la petite pièce qui lui servait à la fois de chambre et de lieu de travail pour savoir où mettre les pieds et éviter de marcher sur des objets de navigation et autres curiosités ramassés au long de ses voyages. En les détaillant un à un, il était aisé de deviner que ce jeune homme aux cheveux ébène et âgé de tout juste vingt-trois ans avait vécu plus d'une vie. Les cicatrices qui parcouraient son visage et ses deux bras en métal, animés par un réseau complexe de rouages et de câbles électriques reliés à ses nerfs, en étaient la preuve.

Ses yeux sombres se posèrent sur l'étagère encombrée au-dessus du bureau. Précieusement emballée dans un tissu épais et ensevelie sous une montagne de gadgets mécaniques, était soigneusement rangée la raison pour laquelle il avait quitté sa famille et la vie qui l'attendait patiemment dans son pays d'origine.

Il savait parfaitement que sous la toile de jute sale se trouvait un trésor inestimable qui valait mille fois plus que son aéronef actuel. Il revoyait encore les lettres dorées gravées sur le dos du volume. Il gardait la sensation que la caresse de la matière douce et grainée de la couverture lui procurait au bout de ses doigts. Et enfin, le plaisir de sentir l'odeur d'un véritable papier et de tourner les pages une à une. Un livre. Il avait avec lui son précieux trésor.

Le titre lui importait peu. Ce qui avait attiré son attention le jour où il l'avait trouvé par miracle, il avait seulement réussi à déchiffrer les quelques mots au bas de la couverture. Éditions secrètes. Au début, il ignorait que ce qu'il venait de trouver avait une valeur inestimable. Jusqu'à ce que des hommes des rues s'évertuent à le lui arracher des mains pour le revendre ou le brûler. Car ces objets étaient devenus aussi rares que l'or et avaient bien plus de valeur dans le commerce que l'or lui-même. Son père l'avait poussé à jeter le livre, qu'il estimait maudit. Il disait qu'il apporterait le malheur et les ennuis à sa famille. Aujourd'hui, rares étaient les gens sachant encore que cet objet s'appelait livre. On ignorait jusqu'à leur existence. Leur disparition s'était faite bien avant sa naissance, suite aux nombreuses guerres entre les pays et le refus des hommes de leur accorder de l'importance. Désormais, les dernières traces de papiers qui existaient étaient pillées dans les anciennes usines désaffectées pour tapisser les murs des maisons ou étaient utilisées pour allumer un feu dans une cheminée.

L'écriture était devenue elle aussi un art à part. L'alphabet était accroché aux murs des musées et plus personne ne le comprenait vraiment. Les livres avaient été jugés inutiles. Et pourtant, à présent, les pirates et autres contrebandiers visaient avant tout les dirigeables pour les fouiller et récupérer les derniers livres. Les pirates les revendaient ensuite à prix d'or à des collectionneurs. Seulement, il y avait encore une dernière maison d'édition qui imprimait encore des livres. Ses œuvres étaient si

uniques que trouver l'un de ses ouvrages relevait de l'aventure. Les Éditions secrètes étaient rapidement devenues une légende. Les sages racontaient des histoires toutes plus farfelues les unes que les autres sur l'endroit où pouvait se trouver cette maison d'édition. Les trouver était devenu son obsession. Il voulait découvrir qui étaient ces hommes mystérieux qui contribuaient à maintenir un fragment du passé en vie.

Son livre sous le bras, il était parti de chez lui sans un mot et n'était jamais revenu. Il s'était embarqué clandestinement sur un vaisseau et avait ensuite parcouru le monde pour mettre la main sur les créateurs de ces livres précieux. Petit à petit, il avait ramassé des objets, des bouts de papier, et les avait revendus pour gagner sa vie et avait enfin réussi à s'acheter son propre aéronef. Il était petit, certes, mais au moins il y était chez lui, et le seul homme à bord en plus de lui, était un mécanicien, vieux, mais habile de ses mains pour maintenir en l'air l'engin de métal et de toile et ainsi les faire avancer dans leur expédition. Son mécanicien dirigeait le navire quand il n'avait rien d'autre à faire. Dhort était un homme de confiance, qui n'attendait plus rien de la vie et vivait au jour le jour. Loukas n'avait eu aucun mal à le recruter, il n'avait pas eu besoin d'augmenter la solde ou même d'y mettre un prix. Dhort avait un endroit où dormir, mangeait à sa faim et pouvait s'occuper la journée, cela lui suffisait. De plus, il était muet. Des pirates lui avaient un jour coupé la langue. Loukas ignorait si son histoire était véridique, mais il soupçonnait avant tout, que le vieillard avait eu des dettes non réglées et que la sanction avait été sanglante.

La pétarade des moteurs en souffrance le tira de sa réflexion. Loukas bondit de son fauteuil, ouvrit la porte, traversa le petit couloir et arriva en trombe dans la cabine de pilotage. Dhort était aux commandes et tirait sur le manche tel un bœuf acharné sur son labeur. Loukas posa sa main sur l'épaule de l'homme et lui cria pour couvrir le bruit assourdissant des moteurs en train de manifester par des explosions irrégulières leur mécontentement :

« Retourne à ton poste et règle ça, nous avons encore un long trajet, je ne veux pas me crasher avant d'avoir trouvé ce que je cherche ! »

Le vieil homme se leva et se précipita sans attendre à l'arrière du vaisseau. Loukas s'installa à sa place et reprit le manche en main. Le dirigeable qu'il avait acheté et retapé était un assemblage de pièces récupérées au hasard des rues et des décharges. Il arrivait souvent que les moteurs fassent un caprice. La fumée noire qu'ils produisaient était alors un vrai calvaire à faire disparaître et devenait un signal de détresse pouvant attirer des indésirables de l'air. Loukas inspira profondément et tira le manche vers lui pour maintenir l'engin en altitude. Leur perte de vitesse les faisait chuter comme une pierre jetée en l'air qui retombe aussi rapidement qu'elle avait atteint les plus hauts sommets.

Le brouhaha mécanique frappait ses tympans et l'assourdissait. Loukas carra les mâchoires et serra le manche de toutes ses forces. Il espérait que Dhort arrive à réparer les moteurs avant qu'il ne touche terre dans un crash mortel. La terre sous eux était le territoire des hommes des montagnes et leur commerce d'esclaves, vivants ou à moitié morts, était toujours aussi enrichissant. Les yeux rivés devant lui, Loukas ne pouvait que regarder avec crainte le sol se rapprocher trop vite à son goût. Les nuages de vapeur poussiéreux filaient comme du coton autour de l'engin et la fumée noire commençait à envahir le cockpit. La vitesse et la pression de l'air l'écrasaient. Il retenait son souffle et crispait ses doigts autour du manche. L'appareil semblait aussi lourd qu'une enclume jetée dans l'eau. Le bruit envahit son esprit et l'empêcha de réfléchir, il essaya pourtant de continuer à diriger le vaisseau loin des terres hostiles et tenta de gagner les rives des commerces. Peut-être qu'un trafiquant d'alcool serait plus à même de leur porter secours. Le cœur battant et les mains insensibles à la douleur de sa crispation continue, Loukas hurla pour que le mécanicien entende en dépit de l'agonie assourdissante des moteurs :

« Dhort, dépêche-toi ! Fais quelque chose, nom d'une pissette en fer ! »

Un grommellement incompréhensible lui répondit, puis un son sourd cogné contre du métal résonna dans l'appareil. Les moteurs toussèrent, éjectèrent une dernière bouffée de fumée noire, puis le calme revint. Loukas tendit les jambes, joua avec les pédales et les gaz et le dirigeable pointa le nez à nouveau vers le ciel. L'appareil remonta lentement à sa place et se stabilisa.

Loukas soupira de soulagement et se détendit enfin. Le pas lourd et traînant de Dhort lui signala que l'homme entra dans la cabine, essoufflé. Loukas se tourna vers lui pour le féliciter et comprit la raison du bruit métallique. Une épaisse clé à molette cabossée était fermement maintenue dans la main du vieillard.

Soudain, une violente secousse ébranla le vaisseau et projeta Dhort la tête la première contre le mur. Loukas n'eut pas le temps de réagir qu'il se cogna lui aussi contre le panneau de pilotage. Sa tête lui rendit le contrecoup par un mal de tête désarmant. Sa vue se troubla et un bourdonnement boucha ses tympans d'une barrière de coton. Il entendit des sons difformes frapper contre la paroi de l'aéronef. Son corps était engourdi par la chute, mais il se força à se redresser. Les jambes flageolantes, il se dégagea de son siège pour se lever et dut se rattraper à l'accoudoir pour attendre que le malaise passe. Il porta sa main sur son crâne avant de constater avec contrariété qu'un filet de sang coulait dans sa paume. Il avait certainement une égratignure sur le cuir chevelu. Il grogna et constata que Dhort était allongé, inconscient sur le sol. Loukas alla vers lui, vérifia qu'il était bien vivant et fut à nouveau secoué par un second choc qui le fit tomber sur son séant.

Ses oreilles décidèrent d'ôter le bouchon qui obstruait son ouïe et il put enfin comprendre ce qu'il se passait. Il entendait des grappins métalliques s'enfoncer et broyer la coque de son navire. Le dernier choc était celui d'un autre vaisseau se cognant au sien.

Apeuré, Loukas se remit sur pied et alla dans le couloir. Par le petit hublot que possédait la porte de sortie, il constata avec horreur qu'un autre dirigeable venait de les éperonner. Le souffle court, Loukas sentit la peur l'envahir. Il resta immobile, figé par la terreur. Toutes ces années il avait réussi à leur échapper, mais personne ne pouvait passer entre les griffes des pirates de l'air très longtemps. Dans un geste désespéré, Loukas se jeta contre la porte et bloqua l'ouverture avec une épaisse barre en métal. Il fut rejeté en arrière à l'instant où un dernier grappin enfonça ses griffes en acier dans la paroi de la porte et la réduisit en morceaux. Un vent fort et frais s'engouffra dans l'appareil et lui gifla le visage. Loukas se plaqua contre le mur. Son corps entier se tendit et refléta l'appréhension qu'il avait à tomber nez à nez avec un pirate. Son cœur s'affola, son rythme cardiaque fit un tour de grande roue et une sueur froide coula le long de son échine. Son front était trempé et ses yeux regardaient l'ouverture sombre de l'autre vaisseau. Loukas attendit, les mains collées sur le métal glacé de son navire, que les assaillants viennent à lui. Il savait qu'il était inutile de faire preuve de la moindre bravoure s'il voulait avoir une chance de s'en sortir vivant.

Dans l'embrasement de la porte du vaisseau pirate, il distingua une paire d'yeux, puis une autre et ils furent cinq à se présenter et à sauter avec souplesse et agilité à bord du dirigeable. Loukas reçut un coup de matraque au sommet du crâne, il tomba à genoux et une main épaisse lui agrippa la nuque pour l'immobiliser. Deux hommes allèrent dans la cabine de pilotage puis s'enfoncèrent dans les entrailles de l'aéronef. Loukas entendit des voix cavernueuses et enrôlées d'alcool brailler au loin et se mêler au bruit de verre brisé accompagné d'éclats de bois fracassé et des objets jetés au sol sans ménagement. Loukas assista impuissant, à la mise à sac de son vaisseau. Il ferma les yeux et pria pour qu'ils n'aient pas l'idée d'ouvrir le sac en toile. Il priait pour qu'ils passent devant, qu'ils estiment que ce n'était rien d'important et sans valeur avant de rebrousser chemin et le laisser repartir aussitôt. Ses paupières le firent souffrir tant il les serrait pour ne pas regarder le viol de son vaisseau. Les fracas des objets piétinés et des murs frappés sans raison le mettaient en colère, mais il gardait une lueur d'espoir. Loukas retenait son souffle et restait au sol dans l'attente que tout se calme et se révèle n'être qu'un mauvais rêve. Il tentait de se convaincre lui-même que cela n'était qu'un mauvais passage de sa vie qui allait bientôt s'achever. Puis une voix hurla de joie et des pas se précipitèrent vers lui. Loukas recouvra la vue et regarda un homme, haut de taille, à la ligne filiforme et à la musculature laissée à nue. Il ne portait qu'un pantalon sombre et une épaisse ceinture de cuir où pendaient ses trophées et surtout, son arme de poing.

L'homme se pencha par la porte et hurla à un autre resté à l'intérieur du navire :

« Appelle le cap'tain, j'ai trouvé un truc ! »

Le sang de Loukas ne fit qu'un tour. Il voyait le corps inanimé de Dhort un peu plus loin puis le livre entre les mains de cet ignare écervelé. Loukas se leva d'un bon, banda ses muscles pour frapper au visage son agresseur, lui envoya son coude dans le nez puis l'assomma à son tour avec ses poings avant de bousculer l'homme qui avait fait la découverte de son trésor. Il attrapa le livre et essaya de l'arracher des mains du pirate qui, une fois passée la surprise, saisit son arme et la pointa sur son nez avec un sourire malsain sur ses lèvres cicatrisées. Loukas leva les mains en signe de paix. Il était essoufflé et regardait avec rage le livre dans la main de l'homme. Les autres pirates, alertés pas le bruit de la bagarre attrapèrent Loukas par les bras et le forcèrent à se mettre à genoux quand un autre homme apparut à la porte du dirigeable ennemi. Loukas ne le vit pas entièrement, mais devina qu'il s'agissait du capitaine. La voix grave de l'homme traversa sans mal le bruit du vent :

« Montre-moi ta trouvaille, Jonas. »

Le pirate brandit alors le livre. Un signe de la main autorisa le pirate à remonter à bord de l'appareil. Loukas saisit l'occasion et cria :

« Je sais où vous pourrez en trouver d'autres comme celui-là !

— Il dit n'importe quoi, j'le tue ! hurla l'homme qui le maintenait à terre. »

La lame d'un poignard glissa sur sa gorge et avant que le geste funeste soit exécuté, la voix forte du capitaine retentit à nouveau après un instant de silence.

« Amène-le à bord. »

Les pirates eurent un moment d'hésitation, mais ne voulant pas désobéir à un ordre, ils le tirèrent par le col pour le lever et le pousser vers la sortie. Loukas tendit les bras vers Dhort et s'époumona à construire une phrase qu'ils entendraient en dépit du vent qui hurlait autour d'eux :

« Soignez mon ami et je vous dirai tout !

— T'es pas en position de négocier, petit pet à gaz ! répliqua un pirate et brandissant à nouveau son arme devant lui.

— Faites ce qu'il dit et ne traînez pas ! On a autre chose à faire ! ordonna sèchement le capitaine avant de disparaître dans le navire. »

Aussitôt, Loukas fut poussé dans le vide et atterrit lourdement sur un sol glissant en bois. Le corps de Dhort le suivit de peu. Il le rattrapa de son mieux et ne put l'aider plus, car les deux pirates saisirent son ami pour l'emmener ailleurs. L'homme qui détenait le livre lui fit signe de se lever. Il le poussa dans un couloir étroit où s'alignaient de nombreuses portes en métal. Loukas entendit la porte se refermer et le vent cesser sa colère. Le calme revint, brisé de temps à autre par un ordre hurlé ici ou là en fonction des besoins.

Loukas regarda avec une admiration contenue la splendeur du vaisseau dans lequel il se trouvait. Il n'était visiblement pas tombé sur des pirates amateurs, mais bien sur des hommes ayant un goût pour les belles choses. Le bois était précieux et bien entretenu, il n'y avait aucune trace venant abîmer les parois en cuivre. Les câbles électriques et les systèmes mécaniques semblaient parfaitement entretenus. L'appareil était vaste et interminable. Quand il arriva sur le pont de commandement, Loukas garda le silence. Une dizaine d'hommes s'affairaient à grimper sur des mâts en cuivre, à tendre des cordages et des voiles. Des moteurs ronronnaient plus loin à l'arrière et le vent lui fouettait le visage avec un amusement qu'il ignora. Le dirigeable était un mélange d'un navire ancien greffé sur la coque d'un aéronef en métal. Les voiles parcouraient le dos de l'engin et ajoutaient une poussée supplémentaire qui aidait les moteurs à les faire avancer plus vite et dans un silence appréciable. C'est l'une des raisons pour laquelle, Loukas ne les avait pas entendus venir. Avec le bruit de ses propres machines, il lui aurait été impossible de deviner leur approche.

Non loin du timonier, Loukas reconnut le capitaine. L'homme imposait le respect par sa haute taille, sa carrure imposante, mais surtout par son costume, tout en cuivre et cuir. Des rouages minuscules s'activaient sans cesse dans son dos et cliquetaient à chacun de ses mouvements. L'homme se tourna vers lui et le dévisagea.

Loukas fut plongé dans un mutisme forcé en détaillant le visage reconstitué de plaques de métal et de visse du capitaine. Pourtant, une importante masse de cheveux blonds était retenue en queue de cheval dans son dos, prouvant la nature humaine de l'homme. Ses yeux étaient dissimulés sous des verres à lunettes fumés. D'autres lentilles de plus en plus grosses étaient rangées au-dessus de sa tête et se déployaient comme une longue-vue à son désir

Le pirate tendit le livre au capitaine qui l'examina d'un œil critique avant de reporter son attention sur Loukas. Les lèvres du capitaine esquissèrent un sourire avant de demander :

« Sais-tu que tu avais un véritable trésor caché dans ta cabine ? »

Loukas ne répondit pas et se contenta de rester droit. L'homme s'en amusa et ordonna à son bras droit :

« Laisse-le-moi. »

D'une poignée ferme, le capitaine tira Loukas par le bras et l'entraîna à nouveau à l'intérieur du vaisseau. Dans sa marche, Loukas regarda par l'un des hublots et ne put continuer son chemin. Dans le ciel nuageux qu'il avait affronté, peu de temps avant, il vit son vaisseau éventré de part en part chuter comme une masse trop lourde et disparaître de sa vue. La gorge nouée, Loukas déglutit. Une partie de sa vie et toutes ses recherches venaient de sombrer dans l'inconnu. Toute sa vie allait partir en fumée. Tous ses sacrifices lui semblèrent soudain inutiles. Il passa sa main sur son bras artificiel. Tout ça pour rien. Ces pirates venaient de tuer son rêve. Attristé par cette réalité, Loukas n'entendit qu'à moitié l'ironie du capitaine qui regardait à son tour son dirigeable tomber misérablement dans l'oubli.

« Tu l'oublieras vite. »

Le capitaine le tira de sa tristesse et le ramena brutalement à la réalité en le poussant devant lui telle une poupée de chiffon. Loukas venait de prendre un sacré coup. Toute sa vie était liée à son aéronef, il ne pouvait pas l'oublier aussi facilement. Une boule au ventre se forma et une envie subite de pleurer son sort le submergea. Les poings serrés, Loukas avança sans vraiment faire attention à ce qu'il faisait ni même à ce qui l'entourait. Il sortit de sa torpeur quand une porte claqua derrière lui. La capitaine se tenait derrière un lourd bureau en bois et posa sans ménagement le livre devant lui avant de lui lancer :

« J'avais entendu parler d'un fou qui avait pour seul but dans la vie que de trouver les éditions secrètes. Mais je ne pensais pas qu'il était aussi gringalet ! »

Loukas encaissa sans broncher et le laissa continuer son discours :

« Tu dis que tu sais où trouver d'autres de ces... Livres. Où ? »

Son courage et son souffle retrouvés, Loukas se redressa fièrement et dit en croisant les bras dans un cliquetis mécanique :

« Pourquoi devrais-je vous le dire si c'est pour tout saccager et revendre après ?

— Ainsi c'est ce que tu penses de nous, les pirates ?

— N'est-ce pas ce que vous venez de faire à mon navire ? »

Après un instant de silence, le capitaine eut un petit rire et avoua :

« C'est vrai. Mais ce n'est pas notre but. Du moins, pas le mien. Sais-tu qui je suis ?

— Un pirate qui vient de détruire mon vaisseau, rétorqua Loukas peu enclin à la discussion amicale.

— C'est aussi vrai, mais je suis avant tout Léonard Ghertwin, Pirate de livre. Je recherche les Livres pour les revendre et surtout pour trouver moi aussi, les éditions secrètes pour être le premier à posséder leurs ouvrages et ensuite les revendre encore plus cher. Et tu vas m'aider à les trouver.

— Rien ne m'y oblige. »

Le capitaine contourna le bureau pour se planter devant lui et lui souffler à voix basse sur un ton aussi tranchant qu'un couperet :

« Tu as sacrifié une partie de ton corps et de ta vie pour les trouver, tu ne mourras pas avant d'avoir atteint ton objectif, Loukas. »

Déstabilisé, Loukas resta impassible. Comment cet homme connaissait-il son prénom ? Comment avait-il fait pour deviner que ses bras étaient le prix d'une aventure et d'une transaction qui avaient mal tourné ? Sans pour autant montrer son trouble, Loukas fixa le capitaine et avant qu'il n'ait eu le temps de prononcer à voix haute toutes ces interrogations, l'homme lui répondit :

« Je te l'ai dit, j'ai entendu parler de toi. Tes mésaventures et ton acharnement ne sont pas passés inaperçus. Sois heureux d'être tombé sur mon équipage en premier. Nombreux sont ceux qui voudraient te mettre la main dessus, te torturer pour avoir les informations précieuses que tu possèdes avant d'abandonner ton cadavre aux charognards de la mer. »

Pour finir de le convaincre, Léonard tira un coffre en bois de sous son lit et l'ouvrit. À l'intérieur, se trouvaient certains des objets de Lukas et ses notes ainsi que ses cartes.

« Mes hommes sont aussi bêtes que des bidets bouchés, mais ils obéissent aux ordres. Tu vois, tes précieux papiers sont là. À toi de nous guider vers notre destination. Je mets mon vaisseau et mon équipage à ta disposition. »

Loukas regarda avec tendresse les papiers entassés dans le coffre. Il s'en approcha et s'agenouilla pour les toucher. Ce n'était pas un rêve. Une partie de lui avait été sauvée du crash de son navire. Mais, il était déstabilisé par l'annonce terrifiante que venait de lui faire le capitaine. Les pirates étaient au courant de sa quête et le poursuivaient. Peut-être même que sa tête était mise à prix. Il se doutait que ses recherches ne passeraient pas inaperçues, mais de là à ce que les pirates de livre partent à sa recherche, c'était inimaginable et effrayant. Il avait encore du mal à croire que Léonard lui accorde sa confiance pour mettre sous ses ordres son équipage entier. C'était une chance unique qui s'offrait à lui.

Il se leva et fit face au capitaine qui attendait sa réponse. Comment pouvait-il savoir si l'homme face à lui disait la vérité ? Quelles preuves avait-il qu'il n'allait pas lui aussi le mettre dans une cellule et le torturer à mort pour avoir ses informations ou le tuer dans son sommeil ? Loukas avala sa salive et inspira profondément. Il n'avait aucune garantie qu'il serait encore vivant demain. Pourtant, il lâcha dans un souffle :

« Montrez-moi vos cartes, donnez-moi un compas, une boussole et laissez-moi mes notes. Je vais vous y mener. »

À cet instant, Loukas réalisa qu'un autre problème s'imposait à lui. Alors que le capitaine disposait les éléments demandés sur la table, Loukas lui, se demandait comment il allait trouver en quelques jours un endroit qu'il n'avait pas trouvé en vingt ans de voyage ?

*

Le vent frais du matin caressait son visage. Accoudé au bastingage du pont de commandement, Loukas savourait cet instant de paix. Le dernier quart de nuit allait bientôt s'achever et le reste de l'équipage allait reprendre son activité quotidienne. Cela faisait cinq semaines qu'il était à bord de ce navire hybride volant. Cinq semaines qu'il avait passé à orienter le capitaine et ses hommes aux quatre coins du monde à parcourir les dernières villes qu'il avait écrites sur sa liste. Hélas, il n'avait eu aucun résultat. Il avait de la chance d'être encore en vie. Il sentait que Léonard retenait son envie de mettre fin à ce petit jeu de piste fatigant et infructueux. Loukas mettait tout en œuvre pour essayer de trouver les éditions secrètes, mais comment pouvait-il réaliser en cinq semaines ce qui lui avait déjà demandé une partie de sa vie ? Au moins, une personne s'en sortait mieux que lui dans cette histoire. Dhort avait trouvé du travail auprès des autres mécaniciens du vaisseau. Il ne le voyait que très rarement entre deux portes.

Loukas soupira. Devant lui l'horizon était lointain et sans encombre. Il n'y avait que l'océan à perte de vue. Un miroir teinté des couleurs pastel du lever de soleil. Le silence était appréciable et le murmure tout juste perceptible des vagues était apaisant. Au loin, un mur de nuages épais venait nonchalamment vers eux. Loukas se renfrogna. Il avait vu trop de ciel gris ces derniers temps et le fait que le mauvais temps les rejoigne aussi vite lui plombait le moral. Contrarié, il se détourna de sa vision et rentra dans le dirigeable en direction du bureau du capitaine qui l'attendait de pied ferme. Bien qu'il soit libre de ses mouvements, Loukas avait des comptes à rendre chaque jour. Et

chaque jour, il répondait la même chose. Il poussa la porte après avoir toqué et pénétra dans la pièce où la lumière du jour déclinait en même temps que l'arrivée des nuages gris.

« Je commence à croire que ces éditions n'existent pas et que les ouvrages aussi rares soient-ils ne sont que des leurres de la part de mauvais plaisantins, déclara Léonard sans lui adresser un regard. »

Le capitaine lui tournait le dos et regardait par les carreaux de la haute fenêtre de sa cabine. Loukas secoua la tête et répondit, lassé d'entretenir un mythe qui pour lui aussi semblait aussi insaisissable que le vent :

« Peut-être est-ce le cas. Où peut-être n'avons-nous pas envisagé toutes les solutions. »

Le capitaine tourna la tête vers lui. Un bref éclat de lumière pâle se refléta sur les verres de ses lunettes.

« Précise ta pensée. »

— Eh bien... commença-t-il, mais il fut coupé dans son élan par une alarme stridente sortant des haut-parleurs en cuivre placés à chaque recoin du vaisseau. »

Léonard le bouscula pour se précipiter vers le couloir, courir à travers le vaisseau et arriver sur le pont. Loukas le suivit en plaquant ses mains sur ses oreilles pour empêcher l'alarme de le rendre sourd. Il entendit cependant le capitaine venir aux nouvelles et le second répondre aussitôt en désignant un point au loin :

« Des dirigeables de guerre arrivent droit sur nous ! J'en ai compté quatre pour le moment, mais peut-être sont-ils plus nombreux ! Avec ce temps, difficile de savoir ! »

Léonard déplaça les verres grossissants de sa tête et regarda dans la direction indiquée avant de cracher un juron entre ses dents et lancer ses ordres avec force :

« Tous les hommes à leur poste de combat ! Armez les canons, attendez d'être assez proches pour tirer ! Il se tourna vers son second et continua de lancer : prends des hommes avec toi et constitue un groupe prêt à l'abordage, n'oublie pas les minutions des armes. »

L'agitation envahit le pont et tous coururent à leur poste pour se mettre au travail. Le capitaine dirigea les manœuvres et en oublia Loukas. Celui-ci se mordit les lèvres. Ils auraient dû s'y attendre. À parcourir ainsi les continents à bord d'un vaisseau pirate aussi imposant, leurs allées et venues n'étaient pas passées inaperçues. Les autres pirates à sa recherche avaient certainement eu vent de sa nouvelle alliance avec le capitaine et ils venaient de les retrouver pour le reprendre, lui.

Loukas courut à l'intérieur du dirigeable, en évitant de bousculer un matelot ou un autre homme d'équipage et se servit dans la cache d'armes. Il remonta sur le pont où les hommes retenaient leur souffle dans l'attente d'un ordre. Tous étaient figés et regardaient avec une hargne non dissimulée les vaisseaux ennemis avancer vers eux. La distance qui les séparait était désormais réduite à quelques mètres et Loukas pouvait voir les plaques de métal des coques refléter les lueurs des lampes électriques accrochées sur le pont du navire. Puis, une fenêtre coulissa et la gueule d'un canon apparut. Dans une détonation assourdissante, le premier boulet fut éjecté dans un nuage de feu et de poussière avant de passer au ras de leur tête. Loukas le regarda filer au loin et plonger dans le vide. Tant pis pour les navires au-dessous. Il courut vers le bastingage et s'agrippa à lui alors que le navire vira subitement de bord pour montrer son flanc au vaisseau ennemi. La voix rauque du capitaine brailla :

« Allumez les mèches et rechargez aussitôt après ! Déchirez leurs faces de rats ! »

L'acte suivit immédiatement. Une secousse ébranla le navire et Loukas put sentir les canons glisser sur le bois à cause du recul du tir. Un premier tir manqua le navire de peu, mais le second se réajusta et alla s'enfoncer dans la coque, provoquant une bosse en plus au métal déjà meurtri.

Puis d'autres tirs de canons ennemis suivirent et les quatre autres vaisseaux entrèrent eux aussi dans la bataille. C'était à croire que les pirates s'étaient ligués contre eux afin de partager leur futur butin. Un éclair déchira le ciel et l'aveugla. Il ne vit pas arriver le boulet déchiqueter le bastingage et éclater les bois du pont sur un mètre de distance. Loukas s'écroula, désorienté, mais il se releva très

vite et alla aider un homme blessé à se retirer de la bataille. La lutte était inégale. Du moins, c'est ce qu'il pensait avant d'entendre la suite :

« Sortez les vaisseaux d'appoint et détruisez leur armement ! »

Quelques secondes suivirent et une dizaine de petits vaisseaux sortirent du ventre du navire pour aller tourner autour des opposants et viser principalement les écoutes des dirigeables. Les détonations éclataient de chaque côté, le ciel hurlait sa colère en même temps que les hommes rugissaient leur envie de massacre.

Des grappins ennemis vinrent s'enfoncer dans le bois du pont, Loukas et d'autres hommes se précipitèrent pour essayer de les déloger avant qu'il ne soit trop tard, mais la pluie de grappins était bien trop importante pour eux et le navire était déjà face à eux quand ils arrivèrent à en retirer trois du bastingage. La porte de l'aéronef s'ouvrit et dévoila une imposante lignée d'hommes, mi-automates, mi-pirates, armés jusqu'aux dents.

Loukas déglutit et serra son poing sur la crosse de son arme. Comme les autres, il se positionna pour se tenir prêt au tir. Les cris enragés des ennemis furent happés par une bourrasque de vent qui fit tanguer les deux navires. Mais les hommes prirent leur élan et se jetèrent sur le pont. Loukas visa sans attendre et abattit un homme avant qu'il ne touche le sol, il reprit sa place et visa une nouvelle fois sans faire mouche. Les tirs fusèrent de partout. Les hommes s'écrasaient blessés ou morts et d'autres couraient vers l'équipage pour en venir aux mains. Loukas tira sa dernière balle sur un pirate qui tomba à la mer. Il lâcha son arme, le barillet était vide et inutile. Loukas eut le réflexe de saisir l'épée qu'il avait choisie au hasard, se courba pour encaisser le choc de la rencontre avec un pirate qui lui fonçait dessus. D'un mouvement souple du bras, il se dégagna de son emprise et lui tailla le flanc.

Sa lame en acier rencontra une jambe en métal avant de trouver la chair d'un autre pirate. Il reçut une balafre au bras avant de trancher la main à son agresseur qui se tordit de douleur sur le pont. Soudain, la pluie se mêla au sang et l'orage s'intensifia. Les éclairs devenaient d'autant plus menaçants qu'ils étaient proches et les mâts en cuivre grésillaient d'électricité.

Une importante explosion secoua les vaisseaux et projeta des éclats de métal et de bois aux alentours. Loukas se jeta à terre pour éviter de justesse un câble électrique bien parti pour lui arracher la tête. Il se retourna sur le dos et arrêta la lame d'un pirate, lui lança son pied dans l'estomac et l'éventra après l'avoir fait reculer.

L'air était chargé en poudre et en fer. Le sang s'incrustait dans le bois et glissait le long de la coque comme une blessure béante faite au navire. Un rideau de pluie réduisait sa vision, mais il réussit à entrevoir le capitaine se battre corps et âme pour sa vie et le reste de l'équipage faire de même. Loukas regarda autour de lui, et alla vers le bastingage, ou ce qu'il en restait. Il comprit que les vaisseaux de guerre étaient en mauvaise posture avec les petits vaisseaux qui ne cessaient de les troubler et de détruire un à un leur système de défense.

Brusquement, un homme se cogna contre lui et ils chutèrent tous les deux dans le vide. Loukas tendit son bras pour attraper un câble détaché et se rattrapa de justesse. Ses mains brûlèrent au contact du câble chaud. Il regarda le pirate disparaître sous les navires et tira sur ses muscles pour remonter. Dans son effort, il ne fit pas attention au reste de la bataille, mais il crut comprendre par les explosions successives que les dirigeables ennemis battaient en retraite avant de finir réduits en cendre. Les éclairs déchiraient le ciel en morceaux et imprégnaient ses rétines d'une lumière aveuglante. Soudain, Loukas suspendit son geste. Balancé comme un pantin au vent le long d'une corde péniblement retenue au ventre du navire, il regarda au loin et plissa les yeux pour essayer de discerner ce qu'il avait cru voir.

À travers la tempête, il vit un nuage s'effiloche et une silhouette noire, informe, s'extirper avec lenteur de la masse nuageuse. Avant qu'il ne comprenne ce qu'il se passait, l'apparition se dirigea tel un escargot lancé à vive allure à travers le ciel vers la bataille. Des projectiles sombres partirent de l'apparition pour déchirer les entrailles des navires opposants qui éclatèrent en vol comme des

ballons. La fumée épaisse, dégagée par les explosions, obstrua sa vue et se dissipa sous la pluie battante.

La forme sombre se rapprocha. Loukas écarquilla les yeux et retint son souffle. Enfin, elles étaient là, devant lui. Il avait eu raison. Elles existaient. Mais elles ne s'étaient pas terrées dans un coin du monde, non, elles avaient eu la fabuleuse idée de s'installer dans un gigantesque vaisseau noir pour changer constamment d'endroit et ainsi ne craindre aucun danger. Les éditions secrètes venaient à lui.

Le navire n'arborait aucun pavillon et sa coque semblait absorber les ombres autour de lui, mais il était certain que c'était elles. Comment pouvait-il en être autrement ?

Le cri d'un matelot le tira de son songe. Le câble auquel il se tenait était surchauffé. Il ne pourrait plus le tenir très longtemps, il devait se dépêcher de remonter à bord. Mais il comprit la raison de l'agitation qui régnait sur le pont. Un incendie s'était déclaré à l'intérieur du vaisseau et venait de se propager quasiment à l'ensemble du dirigeable. Loukas serra le câble et réunit ses dernières forces pour grimper et se tirer vers le haut, mais le vent le balança sans tenir compte de sa présence.

Un éclair fracassa le ciel et s'abattit sur le navire. Le pont vola en éclats et des hommes furent projetés en l'air. Leurs cris déchirants résonnèrent un instant dans le vide avant de faire place au crépitement du feu et de la coque subissant un choc de température important. Il n'y avait plus aucun espoir pour le navire. Remonter à son bord signifiait mourir dans les flammes. Loukas espérait que Dhort avait réussi à s'échapper de cet enfer par un quelconque moyen.

Il regarda sous ses pieds la mer agitée et les vagues immenses qui lui tendaient les bras. Les mains cloquées sous la chaleur, Loukas regarda la forme sombre devant lui. Elle ne bougeait plus, comme en attente d'un événement à venir. Au moins, il les avait vues. Loukas ferma les yeux, prit une longue bouffée d'air et lâcha prise. Le vide l'entoura, l'air lui déchira le corps et la rencontre avec la surface brisée de la mer déchiqueta le reste de son existence.

*

Le froid, puis une douce tiédeur caressèrent son corps meurtri. Le vide et l'abysse noir de l'inconscience occupaient tout son esprit. Il entendait les cliquetis des pinces métalliques saisir les lettres de plomb, les aligner les unes après les autres pour former une phrase. Les rouages mal graissés des presses à imprimer et le froissement du papier sorti des presses, étaient recouverts d'encre et de lettres. Les bruits d'une activité intense le berçaient au même rythme que les mouvements paresseux d'une vague. Il était immergé dans un autre monde où l'odeur de l'encre et du plomb se mélangeaient à l'iode. Il se laissa couler doucement dans son rêve avant d'inspirer et de sentir une fraîcheur étrange envahir ses poumons. Loukas les avait trouvées, c'est tout ce qui lui importait, il pouvait se reposer désormais.

Lorem Ipsum

J F. Benoit

Gwendal Kovacs posa sa bouteille de whisky. Se bourrer la gueule n'y changerait rien. Sa femme venait de mourir, un point c'était tout. Il était maintenant seul au monde. Enfin, seul dans sa vie intime. Heureusement, une personne comptait sur lui. Un petit être âgé de dix ans prénommé Matthew. Ce petit garçon aussi était bien triste, depuis que ses parents étaient morts. Un sale accident de la route. Le chauffard qui conduisait l'autre voiture s'en était tiré avec une simple coupure au cuir chevelu. Il était ivre mort au volant. La chance était toujours du côté des soulards. La vie était trop injuste.

À cause de cet abruti d'ivrogne, le pauvre Matthew était handicapé. Il se trouvait sur le siège arrière de la voiture lorsque l'accident avait eu lieu. Il avait traversé le pare-brise sous la violence de l'impact. Son pauvre petit corps désarticulé avait été retrouvé, en sang et brisé de partout, à plusieurs de mètres de la scène de l'accident. Les secouristes et les médecins avaient dit à Gwendal qu'il avait bien de la chance de survivre. Il se demandait encore dans quelle mesure il avait eu de la chance. Quelle chance y avait-il à vivre avec un corps meurtri ? Comment pouvait-on le dire chanceux quand ce gamin de dix ans resterait à tout jamais prisonnier d'un fauteuil roulant ? Si Dieu existait, il avait un drôle de sens de l'humour.

Gwendal se leva et alla jeter la bouteille dans une poubelle. Norma n'aurait pas voulu qu'il retombe dans l'alcool. Il lui avait promis sur son lit de mort. Maintenant qu'elle n'était plus là, balayée par une saloperie de cancer fulgurant, il avait l'intention d'honorer sa promesse. Ne plus boire. Jamais. Il lui avait fait une autre promesse, il y avait bien longtemps. Mais, celle-ci, il ne pourrait pas la tenir. L'usage de la magie allait leur être d'une grande aide, à Matthew et lui. Il devait maintenant se mettre au travail. Il s'éloigna du banc sur lequel il était assis et rentra chez lui.

*

La maison de Kovacs était bien vide. Il n'y avait plus de vie dans cette grande habitation, trop grande pour lui, désormais. Il allait falloir qu'il s'y fasse, il n'avait pas le choix. C'était ça, ressentir la grandeur de l'espace l'entourant et la douleur de l'absence de Norma ou se tirer une balle dans la bouche. Il n'avait pas le droit de penser au suicide. Matthew avait bien trop besoin de lui.

Il monta à l'étage, dans sa chambre, et ouvrit le placard. Elle était toujours là, protégée par une housse de plastique, pour ne pas qu'elle s'abîme. Sa robe de magicien. Il l'avait remise ici le lendemain de sa promesse à Norma. Elle n'aimait pas qu'il fasse usage de la magie. C'était dangereux, disait-elle. C'était vrai, surtout lorsqu'on n'utilisait pas la magie pour amuser les enfants ou pour gagner sa vie. Lui, il usait de cet art pour préserver le monde tel qu'il est. Car, dans l'ombre, des êtres sombres vendraient leurs parents et leur âme pour régner en maîtres sur notre monde. Toute sa jeunesse, il avait œuvré pour ne pas que ça arrive.

Enfant, abandonné par ses parents, il avait été recueilli par un cirque itinérant. Il avait eu au sein de cette troupe une instruction classique, doublée d'une solide instruction dans les arts du cirque. Il avait très tôt montré un intérêt pour la magie. Il avait alors été pris en main par un étrange bohémien nommé Youri. Il lui avait d'abord enseigné la magie dite superficielle, celle faite pour amuser, pour émerveiller, pour faire rêver. Mais, Gwendal avait très vite perçu que ce qu'il pratiquait n'était que la partie immergée de l'iceberg. Youri lui avait alors enseigné tous les secrets de la magie noire. D'autant plus que Gwendal avait beaucoup de prédispositions pour la pratique de cet art très dangereux. Il avait ensuite prêté main-forte à Youri pendant de nombreuses années, à combattre d'étranges créatures, des gnomes, des trolls, d'autres sorciers sans scrupules versés tout comme lui dans l'exercice de son art. Des années de frayeurs en tous genres, à échapper à la mort, à tuer, à s'échapper pour protéger le monde qu'il aimait tant. Sans que qui que ce soit sache ce qui se tramait dans les ténèbres. Jusqu'à ce qu'il rencontre sa belle Norma.

Il s'était noyé dans ses yeux, après une représentation de prestidigitation basique à laquelle elle avait participé, et il sut à ce moment-là qu'il devrait arrêter de se mettre en danger s'il voulait la garder près de lui. Le soir de leurs noces, il avait mis au rencart sa robe de magicien et ses grimoires. Jusqu'à aujourd'hui.

La robe sentait la naphthaline et le renfermé. Elle était en bon état, bien qu'un peu élimée par ses précédentes aventures. Elle était faite de bure, lui tombait jusqu'à mi-cuisses et sa capuche pointue pouvait dissimuler le visage de celui qui la portait. Il décida de la remettre. Elle lui allait à peu près. Il se sentait un peu à l'étroit. Même pour un magicien, se mettre au vert pendant plusieurs années avait pour effet de faire grandir le tour de taille. Il se hissa ensuite sur la pointe des pieds pour

attraper une boîte sur la plus haute étagère du placard. La boîte en bois ouvragée contenait un livre ancien et une bague. Les seuls objets qui lui étaient utiles pour l'exercice de la magie. Le livre contenait tous les sortilèges qu'il connaissait, retranscrits de son écriture en pattes de mouche, la bague avait été forgée par un elfe noir et servait à jeter les sortilèges.

Ainsi équipé il pouvait débiter sa quête, pour aider Matthew.

*

Le voyage jusqu'à la hutte de Vorn n'avait pas été de tout repos. Il ne se rappelait plus que changer de dimension était aussi éprouvant. Il frappa à la porte et l'elfe noir vint lui ouvrir en râlant.

« Que me veux-tu, vieillard ? Il est tard et je suis fatigué, je ne suis pas d'humeur à supporter les balivernes d'un vendeur de griffes de dragon ! Allons, parle ou je te coupe en deux !

- C'est comme ça que tu accueilles un vieil ami, Vorn le brave ? Ne te souviens-tu pas de la guerre des Tours ? Remarque, si j'étais toi, je ne tiendrais pas à m'en souvenir, en effet ! Avoir été mis hors d'état de nuire par une flèche décochée dans ton illustre popotin, voilà un souvenir de guerre qui n'est pas commun ! As-tu toujours cette énorme cicatrice en forme de cœur sur ton derrière, mon vieil ami ? »

Ils éclatèrent tous deux de rire, se serrèrent dans les bras et se tapèrent dans le dos à tour de rôle.

« Gwendal Kovacs, si je m'attendais à te recevoir ici ce soir, j'aurais fait un brin de ménage. Qu'est-ce qui t'amène dans ce trou qui me sert d'habitat ?

- Ce sont de biens tristes nouvelles qui m'amènent, je le crains. Je viens t'annoncer le décès de ma douce Norma.

- La beauté du sud qui t'a convaincu de renoncer à la magie et à tout le reste ? Tu m'en vois navré, mon vieil ami. Que le Grand Organisateur de Toutes Vies veille sur son âme, désormais, et qu'elle soit bénie. J'espère que c'est la seule mauvaise nouvelle que tu m'apportes ! À voir ton air, ce n'est pas le cas !

- Eh non, je le crains. J'ai aussi perdu mon fils et sa femme dans un terrible accident de voiture.

- Rick est mort ? Mon pauvre, tu es vraiment touché par le destin ! Comment fais-tu pour ne pas sombrer ? À ta place, je serais devenu fou !

- Je n'en ai pas le droit. Mon fils et ma belle-fille ont donné le jour à un enfant, Matthew. Il était avec eux au moment de l'accident. Lui a eu plus de chance. Si on peut parler de chance en ce qui le concerne. Il a survécu. Mais, il ne remarquera plus jamais.

- Par Holger Le Fougueux ! Pauvre gosse ! Mais, je vois dans ton regard une lueur que je n'ai pas vue depuis longtemps ! Et j'ai peur de ce que tu vas me demander...

- J'ai besoin de l'Édition Secrète du livre d'Erling. Pour venir en aide à Matthew.

Vorn poussa un soupir.

- Tu me parles bien du bouquin que seuls les Initiés peuvent décoder ? Celui qui permet d'accéder à Lorem Ipsum ? Celui qui n'est qu'un vulgaire recueil de remèdes de bonne femme aux yeux d'un non-initié dans le Monde Banal ?

- Celui-là même. Sais-tu où il se trouve ?

- Oui, je le sais. Mais, cette nouvelle ne va pas te ravir. »

*

Vorn s'assit.

« Le livre ne se trouve plus dans les Limbes de l'Oubli, qu'il n'aurait jamais dû quitter. Il a été volé, et les meurtres ont recommencé dans ton monde.

- Sait-on qui a volé ce livre ?

- Il se murmure que le voleur se nommerait Bartholomew Brewiss. Et qu'il serait aussi très puissant. »

Gwendal soupira. Cette nouvelle ne l'arrangeait pas. Le nom de famille de l'individu ne lui était pas inconnu. Il demanda :

« Brewiss, Brewiss, comme John Brewiss ?

- Son digne fils. Aussi malfaisant que son père, avec une once de cruauté en plus. Ayant été conçu avec un elfe, ses pouvoirs magiques s'en trouvent augmentés.

- C'est bien ma veine ! Mais, j'ai vraiment besoin de ce livre. Où puis-je le trouver ?

- À mon avis, dans la cinquième dimension, dans les égouts de Londres. Il adore cet

endroit ! Aussi puant que lui ! C'est une porte temporelle pour accéder à ton monde. Ainsi, il peut aller et venir à sa guise, hanter les rêves des petits londoniens jusqu'à ce qu'ils meurent de peur.

- Je connais cet endroit. Je sais ce qu'il me reste à faire. Malheureusement, mes pouvoirs ne me permettent plus d'aller aussi loin. Puis-je compter sur toi pour m'y envoyer, mon vieil ami ?

- Avec le plus grand plaisir ! Mais, comment vas-tu faire pour revenir ? Si tes capacités sont nulles pour y aller, je doute que tu puisses revenir. Enfin, si tu en réchappes...

- Ne t'en fais pas pour ça, Vorn. Je me servais du livre pour revenir sitôt que je l'aurais arraché des doigts raidis par la mort de Bartholomew Brewiss. Souhaite-moi bonne chance !

- Bonne chance ! Et botte-lui le cul !. »

Sur ces mots, Vorn ferma les yeux, joignit les mains comme pour prier et psalmodia une litanie dans une langue depuis très longtemps éteinte. Gwendal se sentit pousser vers l'avant, tandis que le monde autour de lui perdait de sa substance. La nausée le prit et il perdit connaissance. Décidément, ces voyages n'étaient vraiment plus de son âge.

*

Gwendal ouvrit les yeux. Il était allongé sur le trottoir d'une artère qui était naguère très passante. Dans cette dimension, cette rue était sombre, triste. Les rares personnes qui y vivaient restaient barricadées chez elles et ne sortaient que pour aller travailler pour un salaire de misère.

Dans cette dimension, le monde tel que nous le connaissons n'existe pas. Les pouvoirs politiques qui nous gouvernent en temps normal n'ont plus voix au chapitre. Ils ont été remplacés il y a très longtemps par les pouvoirs de puissants sorciers, tenant le peuple en servitude par de nombreux sorts aussi dangereux que mortels. Le soleil ne brille plus. Le ciel reste gris, quel que soit le mois de l'année. Tout est morne, triste. Ce monde pue la mort et l'esclavagisme.

Gwendal se leva et s'orienta. Il savait où il se trouvait. Pas très loin de l'entrée des égouts. Il était déjà venu ici, il y avait très longtemps. Une sombre histoire de succession à un trône qui avait mal tourné. Il n'avait pas réussi à débrouiller la situation, et il avait dû fuir en catastrophe par une porte temporelle. Celle-là même choisie par Brewiss pour accéder à son monde et commettre ses méfaits. Le pire souvenir de toutes ses aventures. Et il n'était pas très fan de ce monde.

Il se dirigea vers la station de métro WhiteChapel. À son entrée, il souleva la lourde plaque de fonte obstruant l'entrée des égouts et entra dans le monde du dessous. La puanteur était terrible. Il s'orienta à tâtons dans le noir et trouva le chemin vers la porte temporelle. Depuis toutes ces années, rien n'avait changé. Les odeurs, l'eau stagnante, les rats, les bruits dans le noir étaient les mêmes qu'au moment où il avait emprunté ce chemin pour fuir.

Il marcha pendant quelques kilomètres avant de trouver la porte. Elle aussi n'avait pas changé. Toujours aussi petite, il avait été obligé de se plier en deux pour la franchir. Au sens propre. Elle était faite de bois. Mais un bois que vous n'aviez pas envie de toucher. Son aspect était humide, spongieux et glissant. Lorsque vous la touchiez et si vous laissiez votre main en contact assez longtemps malgré le dégoût, vous pouviez sentir une pulsation. Comme un cœur battant à l'intérieur de cette porte.

Kovacs inspecta les abords immédiats de l'issue. Brewiss ne devait pas être bien loin. Il s'aventura dans un tunnel inquiétant lorsqu'une voix tonna :

« Halte, étranger ! Ou je lâche sur toi mon troll ! Que fais-tu ici ? »

Pour Kovacs, il ne faisait aucun doute qu'il venait de trouver la personne qu'il cherchait.

*

Il se retourna. Face à lui, se tenait un troll répugnant, de la morve coulait de son nez épaté, sa peau de couleur verdâtre pelait par endroits, comme s'il avait pris quelques coups de soleil l'été dernier. Il mesurait près de trois mètres de haut. Il portait au cou un collier large en cuir relié à une chaîne tenue par un homme d'aspect tout à fait commun. Il se tenait derrière le troll. Il avait un air séduisant, avec son chapeau melon et son costume trois pièces de couleur sombre. Son visage était agréable à regarder, nez fin, grand front d'intellectuel et yeux bleu clair. N'importe quelle femme aurait pu lui donner le bon Dieu sans confession. Mais, une lueur scintillait dans ses yeux. Une lueur de méchanceté pure. Un rictus déformait ses lèvres charnues faites pour embrasser.

« Je me nomme Bartholomew Brewiss, inconnu. Et toi, comment t'appelles-tu ?

- Je me nomme Gwendal Kovacs. Ainsi donc, c'est toi, Brewiss ? Je t'avais imaginé plus féroce. Tu n'es pas très impressionnant, pour un tueur d'enfants. Tu n'as donc pas de couilles

puisque tu en es réduit à t'en prendre à des enfants sans défense ? Et en plus dans leurs rêves ? Pourquoi ne t'en prends-tu pas à des hommes de ma trempe ? Tu as peur ? »

Brewiss ricana et ordonna à son troll de se coucher. Celui-ci s'exécuta.

« Kovacs, Kovacs... Mais, oui, j'y suis... L'homme qui a lâchement assassiné mon père ! Quelle surprise ! Que fais-tu chez moi ?

- D'abord, permets-moi de corriger quelque chose. Je n'ai pas assassiné ton père, comme tu le prétends. Il projetait de prendre le contrôle d'une harde de trolls des montagnes pour mettre à sac la résidence du Premier ministre. Je l'ai mis hors d'état de nuire, comme tout bon citoyen britannique l'aurait fait. Ensuite, la raison de ma venue dans ton antre puante : te mettre hors d'état de nuire, comme ton père. Tu tues des enfants, salaud, et je ne peux pas permettre ça. Tu dois cesser immédiatement !

- Et qui va m'arrêter ? Toi, vieillard ? J'en doute fort ! Même l'armée des États-Unis d'Amérique ne peut rien contre moi ! Que penses-tu faire, avec ta pauvre bague ? Et ne serait-ce pas un vieux grimoire que tu caches sous ta robe usée ? Tu penses m'arrêter avec ces pauvres artifices ? Pauvre fou de magicien de pacotille !

- Tu as raison, je ne suis peut-être qu'un pauvre fou, mais je vais quand même essayer de te tuer, sale ordure ! »

Kovacs brandit sa bague et psalmodia une formule dans sa barbe. Un éclair jaillit de sa chevalière et frappa de plein fouet Brewiss, qui se retrouva sur les fesses, surpris de s'être fait avoir de la sorte.

« Bien joué, vieillard ! Tu m'as bien eu ! Mais, que dis-tu de ce tour ? »

Brewiss tendit le bras, main ouverte comme s'il tenait un gobelet imaginaire. Ses yeux se mirent à luire et Kovacs ressentit un inconfort au niveau de sa gorge. Inconfort qui se transforma très vite en sensation d'étouffement, en même temps que Brewiss refermait sa main, en une prise d'étranglement à distance.

Des mouches noires apparaissaient devant les yeux de Kovacs, le monde alentour prenait une drôle de teinte rougeâtre. Il était en train de mourir. S'il ne faisait rien, il crèverait comme un chien dans cet égoût malodorant, il ne reverrait jamais Matthew. L'évocation de son petit-fils l'aida à reprendre un semblant de conscience. Assez pour lancer un sort à son tour.

Brewiss était absorbé par son sort, par sa prise. Il était en train de tuer un homme, et que c'était bon ! Il adorait sentir la vie quitter un corps ! Il avait l'impression d'être Dieu lorsqu'il ressentait ça ! C'était mieux que le sexe, en quelque sorte. Il était tellement absorbé par sa mise à mort qu'il ne vit pas le troll monstrueux se dresser dans son dos. Il ne le vit pas plus se saisir d'une poutre en métal qui gisait là depuis des années. Brewiss se rendit compte que quelque chose clochait lorsque le troll, de toutes ses forces, abattit la poutre sur Bartholomew Brewiss, le coupant net en deux dans le sens de la hauteur. Les deux parties de corps s'abattirent sur le sol dans le bruit des entrailles et du sang se répandant partout.

Gwendal Kovacs tomba à terre et mit de longues minutes à récupérer. Finalement, il n'avait pas perdu la main tant que ça. Il savait toujours aussi bien commander à toutes sortes de créatures. Son sort de persuasion était intact. Il persuada ensuite le troll de le mener jusqu'à l'antre de Brewiss. Il le fit de bonne grâce. En sondant son esprit, Kovacs comprit que le troll était malheureux avec Brewiss. Celui-ci le battait et l'humiliait à longueur de temps. De plus, il l'avait arraché à son marécage quand il était petit, le privant de ses parents. Il comprit aussi que le troll, qui se nommait Gromp, avait été heureux de le voir tuer son tortionnaire. Lorsque le vieux magicien persuada Gromp de trouver et lui donner l'Édition Secrète du livre d'Erling, il s'acquitta de sa tâche avec entrain. Kovacs le libéra enfin et le troll lui fit comprendre qu'il retournait de ce pas dans son marécage.

Kovacs prit le livre secret. Il était volumineux, assez lourd. Sa couverture était de cuir relié et ses pages étaient faites avec le plus beau papier, couleur ivoire. Il était magnifique, et en même temps, horrible. Magnifique car la magie enfermée dans ses pages était bonne, ne pouvait faire que le bien dans les bonnes mains. Horrible, car avec les mauvaises personnes, ce livre se révélait une arme dévastatrice. C'était ainsi que son créateur avait voulu cette Édition Secrète. Dans le monde normal, ce n'était qu'un livre de recettes de bonnes femmes. Mais pour les Initiés, ou pour quiconque savait le décoder, c'était une arme très puissante. Si vous saviez vous en servir, visiter les mondes et

dimensions parallèles était un véritable jeu d'enfant.

Gwendal était fatigué. Comme il le craignait, il ne pourrait pas retourner chez lui sans une aide extérieure. Il n'était même pas sûr de pouvoir retourner chez lui s'il était en pleine possession de ses moyens. Il serra le Livre d'Erling sur son cœur et jeta son sort de déplacement. Le livre magique allait l'aider à retrouver Matthew.

*

Gwendal ouvrit les yeux. Il se trouvait sur un banc, dans un parc. Son esprit était embrumé après son combat éprouvant et son long voyage d'une dimension à l'autre. Il eut d'abord du mal à reconnaître le parc. Il crut d'abord qu'il s'était égaré dans une autre dimension encore plus éloignée de son époque. Puis, il reconnut l'endroit. C'était le parc où Norma et lui s'étaient embrassés pour la première fois. Ce souvenir l'emplit de mélancolie. Dieu, qu'elle lui manquait ! C'était insoutenable ! Il aurait aimé en finir avec la vie, tout laisser tomber et la rejoindre dans les étoiles. Mais, il ne pouvait pas. Quelqu'un comptait sur lui.

Il se leva, quitta le parc et se dirigea vers une grande maison aux volets bleus, non loin de là. Il frappa à la porte, une vieille dame d'allure énergique lui ouvrit. Il la connaissait, car c'était lui qui lui avait confié la garde de Matthew. Elle le laissa entrer sans dire un mot. Kovacs se dirigea vers la chambre du garçon, à l'étage de la grande maison.

Il ouvrit la porte de la chambre. Matthew dormait paisiblement, vu l'heure tardive. Il avait écolé le lendemain. Gwendal doutait qu'il y retourne un jour. Dans cette époque. Il réveilla doucement Matthew. Celui-ci se redressa et frotta ses yeux embrumés.

« Grand-père, mais que fais-tu ici ? Quelle heure est-il ? »

- Bonsoir, Matthew ! Il est tard, je sais, et ce n'est pas très raisonnable de ma part de te réveiller alors que tu as classe le lendemain. Mais, je devais le faire, et je m'en excuse d'avance.

- Ne t'excuse pas, Grand-père, ce n'est vraiment pas la peine. Qu'est-ce que tu fais ici ?

- Je suis venu t'apporter quelque chose, mon grand. Je sais que, depuis que tes parents ne sont plus là, ça n'est pas facile pour toi. Tu ne peux plus te mouvoir comme avant, la vie n'a pas été tendre avec toi et ce n'est pas très juste, je trouve. Je suis venu t'apporter quelque chose qui, je l'espère, réparera cette injustice. »

Il tira de sous son long manteau le livre.

« C'est quoi ? Il paraît bien vieux ! », dit Matthew.

- En effet, il est très ancien. Voici l'Édition Secrète du Livre d'Erling. Il a un don particulier. Veux-tu savoir quel est ce don, Matthew ?

- Bien sûr que je le veux. Mais, pourquoi il s'appelle "Édition Secrète" ? Est-ce qu'il est magique ? Car j'aime beaucoup la magie.

- Décidément, on ne peut pas te cacher grand chose. En effet, il est magique. Et si on l'appelle "Édition Secrète", c'est parce qu'entre Initiés, nous voulons le garder secret et en sûreté pour ne pas qu'il tombe entre de mauvaises mains. Il recèle un immense pouvoir. Mais, avant de te le dévoiler, tu dois me promettre une chose. Ce livre est désormais à toi. Mais, tu ne dois le donner à personne. Tu m'entends, Matthew, personne ! Même quelqu'un que tu connais très bien ou que tu adores. Tu dois être le seul possesseur de ce bouquin. Car, le pouvoir qu'il renferme est tellement grand que, entre de mauvaises mains, il pourrait détruire le monde. Tu me comprends, Matthew ?

- Oui, Grand-père. Je ne le donnerai à personne, je te le promets. Mais, c'est quoi son pouvoir ?

- Quel est ton vœu le plus cher ?

- Tu le sais bien, j'aimerais bien remarcher. Vu que ressusciter mes parents, c'est pas possible. »

Une ombre de tristesse passa dans ses yeux. Le cœur de Kovacs se serra de chagrin.

« Matthew, je peux d'ores et déjà te dire qu'il est possible que tu remarques très rapidement. Mais, pour ça, il faut que tu me fasses confiance et que tu fermes les yeux. Tu me fais confiance, n'est-ce pas ? »

- Bien sûr, Grand-père !

- Bien ! Maintenant, laisse-toi emporter. Nous allons faire un long voyage, mais à la vitesse de la lumière. Quoi que tu entendes ou que tu ressentis, n'ouvre jamais les yeux ! Laisse-moi te conduire dans un endroit qui te plaira, j'en suis sûr ! »

Matthew ferma les yeux. Gwendal ouvrit le Livre et psalmodia une lente litanie dans sa barbe. La réalité autour de lui s'estompa, perdit de sa substance jusqu'à disparaître complètement. Des lumières défilèrent autour d'eux, de couleurs rouges, vertes, bleues, violette, laissant derrière elles des traînées lumineuses éclatantes. Puis, la réalité se refixa autour de Matthew et Gwendal. La réalité se stabilisa. Ils se trouvaient dans un endroit totalement blanc. Le sol, le ciel, tout était blanc, rien n'avait de couleur, cet endroit paraissait vide, sans âme.

« Où sommes-nous, Grand-père ?

- Nous nous trouvons dans un monde parallèle au nôtre. Nous nous trouvons dans le monde de Lorem Ipsum. Connais-tu ce monde ?

- Pas du tout. Il n'a pas l'air très marrant, ce monde, vu qu'il est tout vide. Pourquoi tu m'as amené ici ?

- Lorem Ipsum est un monde magique. Tout ce qui est immuable dans notre monde normal, que nous nommons le Monde Banal entre Initiés, n'existe plus dans ce monde.

- Qu'est-ce que ça veut dire, immuable, Grand-père ?

- Ça veut dire: qui ne peut être défait. Pour l'instant, tu es assis sur ce sol tout blanc. Maintenant, je vais te demander de te lever et de marcher. Fais-moi confiance ! »

Matthew regarda son grand-père avec des yeux plein d'étonnement. Comment pouvait-il marcher ? Le docteur avait été très clair avec lui, jamais plus il ne marcherait. Mais, quelque chose le poussait à faire confiance à son grand-père. Il prit son courage à deux mains et tenta de bouger ses jambes. Celles-ci obéirent tout de suite. Il pouvait ressentir des choses dans ses jambes qu'il n'avait plus ressenties depuis longtemps. Les larmes aux yeux, il se leva et commença à marcher. C'était le plus beau jour de sa vie ! Il se jeta dans les bras de Kovacs, qui pleurait aussi. Ils restèrent ainsi un long moment.

Leurs larmes se tarirent. Ils étaient apaisés, heureux. Enfin.

« Matthew, que dirais-tu de vivre une grande aventure ? La plus grande aventure que tu ne connaîtras jamais ?

- Oh oui ! Mais, comment je peux faire ? C'est pas drôle ici, c'est tout blanc et il n'y a rien pour s'amuser !

- Comme je te l'ai déjà dit, nous sommes dans le monde de Lorem Ipsum. Quel est ton livre préféré, Matthew ?

- Sans hésiter, le Seigneur des Anneaux ! J'adore les hobbits ! Mais, pourquoi ?

- Dans le monde où nous sommes, tu peux toi-même devenir un hobbit, celui que tu veux. Souhaiterais-tu être Frodon Saquet ? Ou Sam Gamegie ?

- Mon hobbit préféré, c'est Sam ! Mais, je ne peux pas prendre sa place, il n'existe pas...

- Le livre que je t'ai donné a le pouvoir de transformer le monde de Lorem Ipsum en n'importe quel univers. Tu veux te balader au temps de Tom Sawyer ? Il suffit de le souhaiter très fort, de fermer les yeux et hop ! Le tour est joué ! Tu préfères vivre les aventures d'Ivanhoé ? Pas de problème ! Mais, ça ne marche qu'avec les livres. Ça ne marche pas si tu veux entrer dans un film que tu aimes. Alors, qu'en dis-tu, prêt pour vivre une aventure hors du commun dans le Mordor ?

- Oui, Grand-père, allons-y ! »

Ils fermèrent les yeux. Dans sa tête, Matthew se représenta Hobbitebourg, les hobbits. Il arriva même à visualiser Gandalf. Il perçut un infime changement autour de lui, l'air passa sur ses chevilles nues. Il ouvrit les yeux.

Ils se trouvaient au milieu d'une clairière. Entre les branches des buissons, on pouvait discerner un village qui ne pouvait qu'être Hobbitebourg ! Il leva les yeux sur son grand-père, qui n'était plus son grand-père ! Il avait en face de lui Gandalf !

« Grand-Père, tu t'es transformé en Gandalf ! Ça veut dire que tu m'accompagnes ?

- Et oui, mon petit Matthew ! Ou plutôt devrais-je t'appeler Sam ! Regarde-toi ! »

Matthew se regarda. Il ne portait plus ses vêtements mais un grand manteau marron et un pantalon court. Il se toucha le visage. Son nez était plus gros, ses joues plus rondes. Et il avait les cheveux bouclés. La magie avait fonctionné !

« Sam, va rejoindre Frodon, pendant que je vais parler à Bilbon. Il nous prépare une surprise pendant sa fête d'anniversaire ! Ensuite, nous partons ! Mais, tu connais déjà l'histoire... »

Sam-Matthew s'éloigna de Grand-Père-Gandalf en riant. Il connaissait déjà l'histoire, mais il avait hâte de voir le Mordor de ses propres yeux ! Il en était sûr, une aventure hors du commun l'attendait. Il entendait déjà Frodon qui l'appelait...

Le Voi-e-x Liberté

Marie Tinet

Plus jamais. Ces paroles ne cessaient de résonner dans le crâne d'Uberta. Elles se mélangeaient aux images de la guerre, de sa jeunesse sous les bombes. Plus jamais avait crié le peuple phracé : pour le père d'Uberta, mort pour la protéger, pour ces hommes d'armes, sacrifiés pour la paix. Plus jamais. Elle l'avait espéré, pour sa petite fille, pour que les enfants ne soient pas hantés par les cadavres mutilés, les hurlements stridents et cette fumée blanche, irrespirable, qui lui prenait encore les poumons certaines nuits.

Tout recommençait.

Les racines du conflit dataient de quarante ans, et depuis lors, s'ancraient profondément dans le sol phracé. L'image des kiosques à journaux la rendait nostalgique. Plus personne ne s'arrêtait dans les petites échoppes et leurs fantômes continuaient de hanter la capitale. Uberta se rappelait un gros titre d'un quotidien : « la faible natalité tue le chômage ». Un cri de triomphe, une victoire contre la crise. Les meilleures choses peuvent s'avérer être les pires... pensa-t-elle. La joie qu'elle avait ressentie, elle n'en gardait qu'un goût amer. Elle voulait cracher sur l'ignorance, sur les manipulateurs qui lui avaient fait croire à un monde sans crise. Comme à chaque fois, elle regretta la haine qui l'envahissait. Une larme tomba.

La vieille femme se reprit et essuya son visage d'un revers de manche. Les façades des usines ternes s'imposèrent dans son esprit. Plus personne ne voulait y travailler, se remémora-t-elle. Qui le ferait ? Les discussions de bistrot, les émissions télévisées, les réseaux sociaux, les revendications patronales : on ne parlait que de la pénurie d'ouvriers. Puis, une solution surgit : les frontières s'ouvrirent à des milliers de migrants.

Uberta s'en voulait encore de sa première réaction : le soulagement. Elle s'était sentie chanceuse d'être née du bon côté du monde. Après coup, elle avait eu mal d'éprouver ce sentiment de privilège, les larmes ruisselant sur son visage. Le temps passa et la population accepta les Hommes venus d'ailleurs. La majorité cherchait à les intégrer à la société, certains créèrent des associations pour les aider à parler le phracé. Seulement, la robotisation révolutionna les industries, et le chômage réapparut. La crise renaissait de ses cendres, pensa la vieille femme. Qui pouvait l'arrêter ? Puis, une solution surgit : le renvoi des ouvriers dans leurs terres d'origine.

Le cœur d'Uberta saignait encore de cette nouvelle. Elle considérait les migrants au même titre que le reste du peuple. Elle les aimait, elle saluait leur courage, le travail fourni pour s'intégrer à une culture si différente de la leur.

Que pouvait-elle faire pour éviter la guerre ? Les manifestations suivirent, jusqu'à l'émeute et la mort du chef de file Wally Salmana. La goutte d'eau de trop.

Uberta s'arrêta un instant dans l'escalier menant à la cave. À bout de souffle, elle reprenait ses esprits. Son bras attrapa la rampe fragile, tandis que son dos se courbait un peu plus. Abîmé par le temps, son cœur battait rapidement, à lui en faire mal, comme s'il voulait fuir cet organisme ancestral. Le froid cherchait à envahir Uberta, à figer son corps. La vieillesse comme pire ennemie, elle luttait pour vivre, pour la liberté.

Le gouvernement avait interrompu toute forme de transmission de données. Internet coupé. Confiscation des outils de communication. La milice n'avait pas mis la main sur « le trésor », comme certains l'appelaient. Le savoir d'Uberta devenait un atout clé de la résistance.

La vieille femme venait d'une autre époque. Elle connaissait les livres papier, les pages écornées, les marque-pages oubliés. Elle avait passé trente années à travailler au milieu de ces objets anciens. Elle n'en déplorait aucune, ni même le dernier jour, avant la fermeture définitive de la bibliothèque. À mesure qu'elle descendait, un tas de feuilles manuscrites entre les mains, le silence s'intensifiait. Contre le mur, face à l'escalier, quelques bouteilles de vin cohabitaient avec des centaines de livres. Uberta regrettait d'entreposer ici une partie de sa collection littéraire. La place lui manquait à l'étage. Elle regrettait sa grande maison, liée au souvenir heureux de sa vie de couple. Au contraire de son père, son mari avait connu une mort lente et douloureuse, ravagé par la maladie. Elle ne voulait pas de ça, elle ne voulait pas voir une ombre planer autour d'elle, à savourer un spectacle de déchéance.

Uberta descendit la dernière marche. Ses pas résonnaient faiblement et se dirigeaient vers l'établi posé devant le trésor partiellement dissimulé. Soutenue par deux tréteaux, la planche en bois

accueillait des pots en plastique, des grandes cuillères et un torchon noirci.

Elle avança et observa un instant la machine. Abîmées et grisâtres, ses parois se détachaient les unes des autres. Son capot se désolidarisait du reste de l'appareil. Une ouverture sombre et fine se creusait dans sa partie inférieure. Bientôt, elle cracherait les pages du journal « le Voi-e-x Liberté ». La cave étoufferait le bruit.

Uberta souriait et déposa ses feuilles manuscrites. Puis, dans un geste méticuleux, elle plaça le papier sur une vitre griffée. La vieille femme analysa ses stocks qui diminuaient progressivement. Après avoir réfléchi un instant, ses doigts ridés appuyèrent successivement sur les touches 5, 0 et le bouton autrefois vert. La mécanique répétitive de la liberté se lançait.

*

La nuit suivante, Uberta entreprit d'accrocher les feuilles volantes. Elle s'arma d'une paire de ciseaux, de ficelle et d'agrafes. Ses gestes s'accéléchèrent à mesure qu'elle reliait les pages. Une fois cette entreprise terminée, elle déposa les journaux dans un grand sac avec la même énergie.

Le couvre-feu sonnait à 20 heures, mais cela n'empêcha pas la bibliothécaire retraitée de s'habiller de son long manteau noir et d'affronter la nuit. Elle sortit ainsi vêtue, le sac sur le dos. Bien sûr, le danger rôdait, mais seule la vieillesse lui faisait peur. Alors, comme à chaque fois, elle avançait vers le QG de la Communauté. Elle connaissait parfaitement les recoins de Versis, et même si le lieu changeait régulièrement, elle ne se perdait jamais dans la capitale.

Uberta arriva au 42 de la rue Saint-Jean. Elle se courba pour toucher le sol avant de poser son sac délicatement. Aucun bruit. Elle devait soulever la trappe pour atteindre le nouveau repaire. Rassemblant ses forces, elle s'apprêta à l'ouvrir quand elle entendit des pas marchant dans sa direction. Elle s'avança contre un mur et attendit. Dans la pénombre de la lune, une silhouette s'approcha et vit le sac posé à sa gauche. Il murmura :

« Poésie ? C'est vous ? »

Au sein de la Communauté, on ne révélait jamais son identité, même si elle pouvait parfois être devinée. Uberta reconnut son nom de code. Elle avait choisi ce mot désuet, car il lui ressemblait. Elle lisait souvent avant de s'endormir, refusant d'abandonner ses vieux livres jaunis. Elle aimait la poésie, la beauté des vers, des rimes et du rythme, amenant tantôt une tension vivifiante, tantôt une douceur réconfortante.

Elle comprit aussitôt que l'individu faisait partie de la Communauté.

« Vous faites trop de bruit, mon ami, lui répondit-elle. Soulevez donc cette trappe ! »

Il s'exécuta et aida Uberta à descendre. Il attrapa le sac encombrant et rejoignit la vieille femme en prenant soin de rabattre silencieusement l'ouverture.

« Quel est le phénomène que j'ai devant les yeux, plaisanta-t-elle en allumant une petite pile électrique.

- C'est Moucheron, madame, lui répondit-il alors qu'elle le découvrait par elle-même.

- Je n'ai pas oublié ton nom. »

La vieille femme haussa les épaules et avança dans la cave. À l'autre extrémité, huit personnes patientaient près d'une porte de sortie. Une voix rauque lança dans le sous-sol :

« Nous attendons encore quelqu'un et nous pourrions démarrer. »

Uberta reconnut le timbre caractéristique de Minuscule, certainement l'homme le plus grand de la pièce. Derrière son visage posé, la vieille femme imaginait la crainte qu'il éprouvait. Et si ce membre les trahissait ? Elle connaissait ce trouble qui se cachait dans les regards, au creux des mains tremblantes.

Le dernier arrivant ne tarda pas à se montrer et la réunion commença.

*

Uberta écouta les différentes rumeurs des uns et des autres, ils critiquaient sans merci le gouvernement. La vieille femme ne participait pas. Elle n'aimait pas entendre la haine se déverser. Parfois, quand l'excitation montait, elle les priait de faire moins de bruit. L'heure tournait et Uberta sortit le troisième numéro du Voi-e-x Liberté. Un jeune homme laissa l'étonnement s'imprimer sur son visage. De toute évidence, les titres précédents n'étaient pas tombés entre ses mains. Elle lui tendit un journal qu'il attrapa délicatement. Le papier lui semblait si fragile. Il le toucha, l'observa. L'odeur arriva à ses narines. Il ne pouvait dire s'il l'aimait ou non, mais il réalisait à quel point sa

particularité le troublait. Jusque-là, il n'avait jamais imaginé un document autre que numérique. Pendant qu'il vivait sa première expérience des mots imprimés, Uberta continua sa distribution.

*

Témoignage d'un homme condamné à l'exil

Je suis un migrant du « Petit Monde » comme me l'a rappelé le Président Rocher. Je suis arrivé ici avec mes parents il y a si longtemps. Le travail ne m'a jamais fait peur, mes parents m'ont élevé dans le respect de cette terre d'accueil qui les avait sauvés de la misère. Mon père m'a toujours dit « n'oublie pas d'où tu viens », mais moi j'ai oublié mes racines. J'ai cru que le peuple m'acceptait avec mes différences, je me sentais adopté et heureux. J'aimais et j'aime toujours ce pays. Bien sûr, je suis de ceux qui veulent rester. Je suis prêt à me former pour pouvoir être utile ailleurs qu'à l'usine. La mort de Wally m'a énormément affecté, mais je ne suis pas de ceux qui ont le cœur rempli de haine. C'est l'amour de ce pays qui me fait vivre. Et Wally avait sans doute raison : « Partir c'est mourir ».

Que se cache-t-il derrière les mesures de sécurité nationale ?

Les rumeurs les plus folles circulent sur les motifs de couvre-feu et de contrôle de l'information par le gouvernement. D'après une source proche de la présidence, il s'agit d'une mesure de « contrôle des populations ». Nos dirigeants veulent faire stopper les communications entre migrants et citoyens pour éviter de nourrir les rangs de ceux qui sont devenus l'ennemi, suite au décès de Wally Salamana. Restons malgré tout critiques et gardons-nous de toute conclusion hâtive. Une question plane encore : est-ce pour nous protéger ou parce qu'ils pensent que nous pouvons ensemble renverser le pouvoir ?

*

Les yeux de Minuscule se levèrent en premier et il lança :

« Comment peut-on conclure sur cette question idiote ?

- Pardon ? demanda Uberta. Si je puis me permettre, c'est la vôtre, qui pourrait l'être. Pouvez-vous réfléchir un instant avant de vous exclamer ainsi ? »

Il ne répondit pas. L'âge et les connaissances d'Uberta étaient respectés de tous. Elle continua :

« Le but de la Communauté n'est pas d'inciter à la haine, bien au contraire. L'objectif est de faire méditer les populations, en leur montrant qu'elles peuvent avoir leur propre opinion. C'est la pluralité des avis qui nous enrichit. Dans l'article que vous avez lu, j'ai simplement laissé chaque individu poursuivre le chemin de la réflexion qu'il souhaite. »

Elle marqua une pause.

« C'est ça la liberté. »

Un silence prit place au milieu de l'assemblée. Ils attendaient tous que la vieille femme reprenne la parole. Sa poitrine se souleva plusieurs fois, puis avec la même énergie elle lança :

« Je ne suis pas venue ici pour faire ce discours, mais pour vous demander de distribuer ces journaux. »

Elle désigna d'une main frêle son sac.

« Et surtout, j'ai décidé de transmettre mes connaissances à l'un d'entre vous. »

Cette phrase, personne ne l'aurait imaginée. Nul ne savait où elle créait les journaux ni comment elle réalisait ce miracle. Les yeux s'écarquillèrent, les bouches tombèrent. Elle leur épargna les raisons de son choix. Elles l'angoissaient. Si la personne sélectionnée révélait l'emplacement de son imprimerie de fortune, il en était fini du journal et de la liberté.

« Si vous êtes tous d'accord, j'aimerais que ce soit Moucheron, même s'il doit apprendre à être plus discret, dit-elle avec un léger sourire. »

Il possédait la passion, l'étincelle si rare dans le regard. Uberta s'en était aperçue rapidement. Il lui avait même avoué avoir dérobé un vieux stylo pour apprendre à écrire à la main. Elle espérait qu'il éprouve le même plaisir qu'elle à coucher les mots sur le papier.

Elle observa l'assemblée. Personne n'osa la contredire. Elle pivota et attendit la réponse du jeune homme.

*

Maxime terminait sa journée. Au volant de sa camionnette, il rentrait à l'entrepôt après sa dernière livraison. Son travail le fatiguait, mais il lui permettait aussi de se payer un appartement. Certes dans les mauvais quartiers de la capitale, mais il vivait désormais au « centre du monde », dans une

ville dynamique où tout bougeait sans cesse. Bien loin de la campagne qu'il avait connue dans son enfance, et de la déprime qui aurait fini par le tuer.

Sa vie citadine durait depuis trois ans déjà. Elle lui avait permis de rencontrer Charline et de nouer une amitié sincère avec elle. La jeune femme travaillait au secrétariat de son entreprise, ils s'étaient découverts au hasard d'une pause-café. Leur passion commune pour le cinéma les avait rapprochés. Sans jamais aller plus loin.

Via le père de Charline, il avait trouvé une nouvelle occupation en devenant membre de la Communauté. L'ennui qui commençait à s'installer dans son quotidien avait disparu en un instant. Puis, il avait écouté avec attention les discours d'Uberta. Le papier et l'écriture étaient devenus ses nouvelles passions. Comment aurait-il pu l'imaginer ?

Le jeune homme déposa les clés de la camionnette de l'entreprise et rentra chez lui à vélo. Rouler restait la seule chose liée à son enfance à la campagne qu'il n'avait pas jetée. Il aimait pouvoir observer les rues de Versis, les passants, saisir quelques mots à l'envolée.

Il arriva chez lui à la même heure que d'habitude : 6 heures 45. Son chien l'attendait avec impatience. Rox lui lécha les mains affectueusement, pressé que son maître lui attache la laisse au cou. Puis, ils sortirent se promener dans le parc, écoutant les rares oiseaux piaffer en ce début de printemps. La guerre semblait si loin de la capitale. En premier lieu, la milice avait nettoyé Versis des manifestants. Trois jours que Maxime avait préféré vivre cloîtré chez lui. Comment trouver le courage d'ouvrir les volets qui le protégeaient de l'horreur ?

Le couvre-feu sonna et il rentra. Bientôt, il serait Moucheron.

*

Dans la nuit, Moucheron se rendit à l'adresse donnée par Poésie. Comme convenu. Une nuit noire régnait. Les lampadaires n'émettaient aucune lumière. Seuls quelques gardes sillonnaient les rues armés d'un phare éblouissant qu'il ne valait mieux pas croiser. Malgré l'angoisse, Moucheron avançait les bras tendus pour éviter les obstacles. Avant d'aller au travail, il avait tenté de repérer les lieux pour ne pas se perdre. Dans ses mains, il tenait une lampe de poche. Il se permettait d'éclairer les noms de rues aux carrefours pour ne pas faire d'erreur. Puis, il arriva devant chez Uberta. Il reconnut sa petite propriété, si rare dans la capitale. Une maison, même avec seulement deux pièces, dans les murs de Versis devait coûter une fortune. Moucheron se demandait bien comment une bibliothécaire avait pu se payer ça. Peut-être un héritage. Certaines choses resteraient secrètes, il s'en doutait. Il vérifia par prudence l'adresse sur la boîte aux lettres : « Uberta Loiseau, 21, avenue Jeanne d'Arc ». C'était bien là.

Moucheron respira bien fort. Il ne savait pas à quoi s'attendre. Toute la journée durant, la curiosité et l'envie de découvrir les secrets de fabrication du journal l'avaient assailli. Il réalisait la chance qu'on lui offrait, mais surtout la responsabilité. S'il échouait, s'il trahissait Uberta, si on l'obligeait à le faire, sous les coups, sous la menace, le journal mourrait avec ses valeurs. Et la vieille femme ne s'en remettrait pas, Moucheron le savait.

*

Uberta attendait patiemment de l'autre côté de la porte. Elle se tenait debout, les mains sur la poignée. Dès qu'elle le vit approcher par l'œil-de-bœuf, elle le laissa entrer sans un mot. Ses yeux brillaient d'excitation de transmettre son savoir. Une fois Moucheron à l'intérieur, elle tourna le verrou sans aucun bruit. Puis, elle l'entraîna vers la cave d'un signe de tête. Le jeune homme descendit prudemment la cage d'escalier de pierre. Il se rassurait à l'idée que la maîtresse des lieux était derrière lui. Profitant de la descente, il essuya les quelques gouttes de sueur qui perlaient sur son visage. Arrivé dans le hall du sous-sol, il se sentait prêt.

*

« Approche-toi, lui dit la vieille femme, l'incitant ainsi à découvrir la pièce sombre. »

Il sursauta. Il s'était attendu à un murmure, mais la voix d'Uberta avait tué le silence. La main de la propriétaire s'approcha de l'interrupteur. La lumière avala le noir et la pièce se révéla. Les yeux de l'apprenti prirent quelques secondes pour s'habituer à l'éclat éblouissant. Ses paupières clignèrent à plusieurs reprises. Enfin, il put découvrir l'endroit. Émerveillé par le spectacle, il s'approcha du matériel. Sa main caressa le bois de l'établi, effleura une page blanche isolée. Une odeur étrange régnait, mélange de pâte à papier, de métal rouillé. Moucheron scrutait chaque détail de la pièce, pour toujours revenir sur l'objet central.

« C'est cette grosse machine qui donne le journal ?

- C'est une vieille imprimante, photocopieuse, scanner. N'y touche pas, c'est très fragile et précieux, prévint-elle. »

Uberta sourit en voyant l'air médusé de Moucheron. Il se souvenait avoir entendu ces termes lors des discours de la vieille femme.

« Excusez-moi, osa-t-il, mais je ne connais que très vaguement ces mots. »

Elle lui expliqua chaque fonction en lui montrant les différentes parties de la machine.

« C'est elle qui permet de publier le journal, mais seule, elle ne nous serait d'aucune utilité.

- Oui, il faut du papier et de l'encre, devina le jeune homme. »

Uberta hocha la tête. Le sourire sur son visage ne s'effaçait pas. Elle éprouvait un plaisir immense à partager enfin ses connaissances.

« Sur l'établi, j'essaye tant bien que mal de faire du papier. Je fais aussi de l'encre. Je vais t'expliquer tout ça. »

*

Les nuits passèrent, Moucheron venait apprendre plusieurs fois par semaine. Il lui arrivait même de dormir chez Uberta quand ses jours de congé le lui permettaient. Progressivement, la vieille femme avait pris le rôle de professeur, mais aussi d'une grand-mère. Un soir, il lui avait donné son nom. Elle n'avait rien répondu.

Bientôt, Moucheron sut faire du papier, de l'encre, photocopier les pages du journal. Uberta le laissait même participer à la réflexion et à la rédaction. Elle était fière de lui. Il pourrait prendre la relève. Progressivement, la vieille femme sentait le flambeau changer de mains. L'angoisse de s'être trompée s'envolait.

*

La lune ne laissait apparaître qu'un fin filet de lumière. Comme si l'astre donnait leur place aux étoiles pour un temps. Uberta trouvait qu'elles brillaient plus fort que d'ordinaire. Le monde semblait si différent désormais.

Comme à son habitude, la vieille femme attendait l'œil braqué sur le judas. Cependant, cette nuit-là, le jeune homme ne se présenta pas. Aucune silhouette ne se détacha de la pénombre. Rien ne perturbait le silence. Uberta savait qu'une réunion de la Communauté avait lieu juste avant leur rendez-vous. Les questions fusaient dans sa tête. Peut-être qu'un garde l'avait vu, peut-être s'était-il perdu ? Ou alors se sentait-il trop malade pour sortir de chez lui ?

Uberta comprit que la vieillesse n'était pas la seule chose qu'elle craignait. Elle réalisa qu'elle aimait Moucheron, comme elle aimait sa petite fille et son fils qu'elle n'avait pas vus depuis la déclaration de guerre. Elle ressentait déjà le manque lui serrer le cœur. Leurs rendez-vous étaient devenus une habitude, un moment particulier qu'ils aimaient partager.

L'image de son mari remonta, puis celle de son père. Elle se remémora la douleur de la perte. C'est de ça qu'elle avait peur, d'être incapable de sauver ceux qu'elle aimait. Et ce soir, c'était Moucheron. Elle se souvenait être l'esclave de la souffrance. Celle qui l'avait envahie lorsque son père s'était jeté sur elle, la protégeant ainsi des éclats des bombes. Mort sur le coup, pas un mot d'adieu. Elle sentait ce mal prêt à la dominer, encore une fois.

*

Au matin, elle comprit. Une réunion de la Communauté s'était fait repérer. Onze personnes étaient sous les barreaux, dont Moucheron. Uberta avait préféré ne pas s'y rendre, laissant son apprenti distribuer le journal. Les autorités avaient dû mettre la main sur le papier, le Président lui-même avait dû lire ce qui s'y trouvait. Comme les autres, le jeune homme passerait un interrogatoire. Irait-on jusqu'à le faire souffrir pour tenter d'obtenir des informations ?

La peur se transforma en douleur. Uberta se réfugia dans sa chambre, pleurant son apprenti et ses efforts de transmission vains. Où trouverait-elle le courage de donner une nouvelle fois son savoir ? Elle se sentait partir, lassée, fatiguée de ce travail éprouvant. Recroquevillée sur son lit, la mort approchait, la liberté s'envolait. Ses forces l'abandonnèrent, et dans l'obscurité, elle commençait à apercevoir une silhouette. Elle planait vers elle dans un mouvement d'une lenteur effrayante. Son corps se fondait avec le noir de la pièce, un être de ténèbres qui semblait se nourrir de son énergie, des souvenirs heureux qui lui restaient. Rejoindrait-elle son père ? Son mari ? Elle serra ses mains fragiles et secoua nerveusement la tête.

Elle ne pouvait pas partir, pas maintenant, pas en laissant le peuple dans le mutisme. En se redressant, elle fixa le visage de la mort qui disparaissait. En allumant, elle se mit à réfléchir. Elle devait trouver une solution.

*

Jouer le tout pour le tout. Uberta se rappelait les émissions de poker que son mari regardait. Elle sourit et se souvint de son expression quand la tension du jeu montait. Tapis, pensa-t-elle.

Elle avait voulu faire de Moucheron le seul responsable de la liberté. Elle s'était trompée. Les connaissances ne devaient pas devenir des trésors réservés à quelques personnes. La confiance en l'autre : là se cachait la clé.

Un discours coup de poing au bord des lèvres, elle se dirigea vers les adresses des rendez-vous de la Communauté. Les caves appartenaient aux membres. Il suffisait de trouver l'habitation connectée au sous-sol pour tomber sur les personnes recherchées. Dans la lumière de l'après-midi, elle marchait d'un pas décidé. La douce chaleur du soleil caressait ses cheveux blancs. Le froid la quitta un instant, comme une promesse murmurée.

La vieille femme frappa, sonna, demanda des renseignements aux voisins. La sagesse qui se dégageait d'elle éloignait la méfiance. Quand les portes s'ouvraient sur les membres de la Communauté, elle donnait le même discours, les invitant dans sa cave. Un frisson d'adrénaline parcourait son corps. Les résistants avaient peur de finir en prison comme leurs camarades, mais Uberta leur rappela pourquoi ils se battaient. Il émanait encore d'elle une force, une détermination, une confiance qui ne pouvaient être brisées. Aucun n'osa dire non à Uberta, à la connaissance, à la liberté. Elle leur murmura l'adresse, ils l'écoutèrent comme un présent inestimable. Cet endroit, ils l'avaient imaginé, ils le découvraient.

*

Uberta attendait, un couteau entre les mains. Elle ne tremblait pas, elle espérait ne pas avoir à s'en servir, mais si la milice venait à pénétrer dans la cave, elle devait protéger la machine et ses connaissances. Elle ne pouvait laisser son savoir s'envoler sans avoir la certitude que la relève serait assurée. Minuscule fut le premier à se montrer. Comme convenu, il arriva avec sa fille qu'on nommait Lumière. La curiosité se lisait dans son regard pétillant à travers le judas. La vieille femme leur ouvrit. Puis aux autres.

Elle les invita à l'attendre dans la cave. Ils descendirent l'escalier de pierre. Uberta ferma la marche, veillant à verrouiller la porte derrière elle. Ses hôtes restèrent silencieux, impatients que la bibliothécaire retraitée les rejoigne. Figés dans l'entrée du sous-sol, ils n'osaient étudier sans permission le trésor de la résistance. Seule la lumière de l'escalier les éclairait.

Uberta n'avait plus la force d'expliquer les choses comme elle l'avait fait pour Moucheron. Elle leur posa des livres entre les mains et leur dit :

« C'est le savoir nécessaire. »

La vieille femme riait doucement devant leur réaction. Le poids leur semblait si lourd, l'odeur si étrange, l'objet si fragile. Ils les manipulaient avec une délicatesse exagérée, osant à peine les toucher. Uberta ne fit aucune remarque, ils allaient devoir s'adapter, comme elle l'avait fait pour le numérique. Elle le savait, c'était possible.

La fille de Minuscule ouvrit la bouche sous le regard réprobateur de son père.

« Cesse donc, murmura-t-il. »

La bibliothécaire retraitée intervint gentiment et demanda :

« Que veux-tu dire ? »

Tous les regards se braquèrent sur elle. Sa voix à peine audible chuchota dans l'oreille de son aînée :

« Puis-je le garder ? »

Uberta hocha la tête sans un mot.

Elle poursuivit en expliquant le fonctionnement de l'imprimante, tout en désignant les livres et notices qui traitaient du sujet. Elle fit la même chose pour la fabrication de l'encre et du papier.

« C'est tout, conclut-elle. »

Le silence s'épaissit et elle reprit :

« Vous allez apprendre à écrire, à utiliser et créer le matériel nécessaire au journal. Parce que

vous tenez à votre liberté. Aujourd'hui pour être libre, il faut savoir dessiner des lettres sur du papier. »

Elle scruta l'assemblée.

« Vous allez rater, vous recommencerez. »

Sa voix se brisa, elle ajouta :

« Je suis désolée, je ne peux plus continuer... »

Personne ne dit un mot. Uberta profita de ce silence pour attraper son trousseau de clés.

« Tiens, c'est pour toi, dit-elle. »

Lumière resta interdite, la fierté se lisait sur le visage de son père. Sur celui de la jeune femme, quelques larmes tombèrent.

« Je vois la passion dans ton regard, c'est devenu si rare, souffla-t-elle. »

Lumière tendit le bras. Uberta laissa tomber l'objet.

« Lisez, partagez vos connaissances, protégez cette cave, trouvez d'autres imprimantes ou créez-en. Faites ce qui vous semble le mieux. Ensemble, avec l'énergie que je n'ai plus. »

Uberta respirait difficilement. La fumée paraissait encore tellement présente, s'infiltrant en elle, comme des décennies plus tôt. Un râle sortit de sa bouche.

« Je vais rentrer me coucher maintenant. »

Minuscule et un jeune homme tentèrent de l'aider, mais elle refusa, secouant la tête. Le groupe la regarda monter, espérant ne pas la voir chuter dans l'escalier de pierre. Puis, elle disparut de leur champ de vision.

*

Uberta rentra dans ses appartements, et s'attarda à sélectionner un livre. Elle mettait toujours du temps à trouver l'ouvrage idéal pour chaque moment. Rien ne pressait. Elle choisit et s'allongea le cœur léger dans son lit. Après avoir soigneusement ramené la couverture sur son cou, les mots l'envahirent et la chaleur de l'histoire se diffusa. Elle tenait sa dernière lecture.

Poussières

Nora Gaspard

L'odeur de papier me rappelle les jours d'autrefois, quand les centaines d'exemplaires arrivaient tout droit de l'imprimerie, odeur de reins usés. Les registres du village. Le théâtre en flamand. Les recettes de Maria. Des univers entiers entre deux pans de carton. Ma mère connaissait par cœur le gâteau de pain. Quand vous veniez à la maison, le livre trônait dans la cuisine, sur un superbe chevalet de cuivre. À peine le gâteau enfourné, les pages retrouvaient l'ombre et le silence, sagement alignées dans la bibliothèque de la demeure familiale.

À la mort de l'ancêtre, nous avons hérité du petit château. C'était plutôt un manoir qu'un vrai château, à la limite même de la maison bourgeoise.

Les murs étaient grands comme mon bras. En été il faisait frais, en hiver il faisait froid. Dans le labyrinthe intérieur, je m'attendais presque toujours à tomber sur une armure de chevalier. À chaque craquement de mes pas, j'imaginai le bruit fracassant du métal sur la pierre, et les fantômes dans chaque courant d'air. Il y a toujours des histoires comme ça dans les vieux manoirs. Mais est-ce que quelqu'un a jamais conté la nudité du chevalier la nuit ? Dormait-il l'épée dressée ?

Aucun des livres d'histoire de la bibliothèque n'en parlait. Et fichtre, elle était grande ! La première fois que j'ai poussé la lourde porte de bois qui protégeait les lieux, j'eus ce vertige, la tête qui tourne et le souffle court. Comme lorsque Mademoiselle Thérèse, la bonne, m'a donné à goûter un carré de chocolat pour la première fois. Ma langue était surprise, mon nez était submergé de parfums doux et forts à la fois. L'ivresse première, l'amer et la joie.

Cette fois, c'était l'odeur du bois, profonde, salée, sèche, et les relents d'encre. Oh je me souviens, ce jour-là. Dans les étagères, l'enivrant parfum des livres et du savoir à profusion. La régularité métronomique, l'alignement exact et ce léger voile de poussière... Du sol à la pointe des pieds, bras tendu, du bout des doigts, des livres. J'ai grandi dans l'auguste endroit.

L'été, le rayon à hauteur de mes yeux avait droit à la lumière : c'était le théâtre, les œuvres de Molière, les classiques de Racine, les dilemmes cornéliens. Tante Jeanne nous faisait la lecture, au jardin. Le rituel était bien établi : après le déjeuner, nous allions tous, cousins, cousines, grands et petits, à la bibliothèque, choisir trois livres. Un livre pour la prière du soir, un livre pour lire pendant la sieste, et un conte ou une pièce de théâtre pour ma tante, cette drôle de célibataire farfelue aux chapeaux colorés, aux robes soyeuses, qui laissaient voir sa gorge quand elle riait, c'était doux comme la langue de l'agneau.

Le petit théâtre de Jeanne, c'était comme la fantaisie obligatoire. Chacun se voyait assigner un rôle. Le plus souvent, je jouais les princesses, ou les petites filles modèles. Tante Jeanne me drapait de voiles et de bijoux, je riais du soleil qui en faisait des arcs-en-ciel. Mes cousins semblaient ridicules, à se parer de chapeaux, de longues chemises et de lavallières. Pierre, qui était plus grand, et plus sombre, et plus beau que tous les autres, s'enfuyait toujours dans la grange avec le livre qu'il avait choisi. Jeanne disait que c'était l'âge bête. Je le trouvais bien plus intelligent que les petits cousins de mon âge, et leurs voix de crécelles.

Pierre choisissait quelquefois les livres à hauteur de ses yeux. Parfois, rarement, il grimpait jusqu'au rayonnage tout là-haut, ceux qui exigeaient la petite échelle. Les livres recouverts de papier brun, ceux sans titre, ou parfois, rangés à l'envers dans la bibliothèque. Il y avait là un mystère à éclaircir : personne ne les lisait jamais, et pourtant il n'y avait sur eux aucune poussière. J'étais trop petite pour voir, bien que mes quatorze ans me donnent des airs de jeune première. J'imaginai les légendes de chevaliers, ou les mystérieuses mathématiques, ou de ces contes orientaux que tante Jeanne nous lisait parfois en rougissant, comme si l'histoire racontait deux vies. Et dans la tête les mots s'envolent, dans une danse improbable, un chemin différent, une promenade de syllabes qui s'étirent jusqu'à la peau de mon cousin, l'enfant sauvage qui se cache pour lire dans le foin. Pierre, on dirait qu'il a peur des gens. Mais parfois je l'entends parler. Il traîne toujours un air de coup fourré. Une fois, je l'ai surpris dans la grange. Il lisait encore un de ces livres que personne ne touche, même pas la poussière. Il racontait tout haut les mots qu'on ne peut pas dire, des hommes qui se dévorent entre les jambes, des femmes qui crient la folie, des chiens qui montent des loups. Il gémissait, semblait souffrir comme si l'air manquait. Il suffoquait, à cause du foin, je crois. Il avait froid, aussi, car il tremblait. Le livre brun à la main. Il m'a vue de loin. Mes cheveux dépassaient du chapeau bleu de tante Jeanne, mes bijoux lançaient du bleu et du rose sur les murs de bois. J'avais le rouge aux joues, la bouche ouverte de stupeur de le voir ainsi troublé. Je le fixais. Il me fixait. Il tremblait sous la couverture du cheval. Ses yeux allaient du livre à ma bouche. De ma

bouche à mes seins, qui commençaient à pousser. Il jurait dans ses dents, que je devais partir, que je devais fermer les yeux. Il s'agitait plus que de raison, et je me suis approchée, inquiète. Il convulsait. J'ai soulevé la couverture, pour voir où il avait mal. De la main gauche, il tenait le livre, où je distinguais des gravures légères, de ces corps emmêlés qui ressemblaient vaguement au petit théâtre du soir, lorsque tante Jeanne et mon père jouaient à se faire mal, dans la cave, avec les fouets. Dans sa main droite, Pierre comprimait sa chair, droite, violacée. As-tu mal, toi aussi, Cousin ? Voudras-tu un baiser ? Pierre acquiesça dans un souffle. Il goûtait la mer salée.

Des mots croisés par hasard

Franck Leduc

Je faisais mine de faire des mots croisés. Le magazine de jeux, à la couverture rigide, me servait en réalité de support pour prendre des notes sur un petit carnet que je dissimulais de mon mieux. Je travaillais ainsi, caché. Huit heures par jour, moi, Richard Ropartz, j'arpentais les couloirs du métro parisien où je déambulais dans la rame de la ligne 1. Huit heures durant, je multipliais les allers-retours entre les stations « La Défense » et « Bastille ». C'était le secteur sur lequel j'avais été affecté. Régulièrement, je changeais de siège, remontant le couloir central qui se tortillait au gré des virages. J'évitais ainsi de me laisser bercer par le ronron du train. Je restais à l'affût, prêt à observer la prestation du prochain mendiant qui viendrait déclamer sa prose. La rame ralentissait à l'approche de la station « Champs-Élysées – Clémenceau ». Alors qu'elle s'immobilisait, j'aperçus un clochard sur le bord du quai.

C'était le jeune Rémi Fassolle qui s'apprêtait à monter dans ma voiture. Trois gouttes d'eau de javel avaient décoloré sa chemise bleu ciel à hauteur de la clavicule gauche. Des traces vertes au niveau des coudes semblaient témoigner d'une chute dans un gazon gras. Son entrée en scène marquait pour moi le début d'une audition menée à l'insu du principal intéressé. Il me fallait être attentif au moindre détail, m'assurer que son costume et son allure générale ne repousseraient pas l'auditoire. Je m'attachais ensuite à noter la performance artistique de l'homme : sa diction, son intonation et les gestes qui accompagnaient ses paroles. Simultanément, je devais capter les réactions des passagers, négatives comme positives.

« Le 1 en vertical, c'est « Enter », me glissa à l'oreille un vieil homme assis à côté de moi.

- Pardon ? lui demandais-je, l'attention encore accaparée par Rémi Fassolle.

- " Greffer " en cinq lettres, c'est " Enter ". »

Je n'eus pas le cœur de le rembarrer brusquement.

« Merci ! C'est gentil, lui dis-je, mais j'ai besoin de calme. Je travaille. »

J'identifiais Rémi Fassolle sur mon carnet en portant son numéro de matricule en haut de la page : 246. C'était un des derniers à avoir rejoint la société pour laquelle je travaillais depuis sept ans déjà. Sa maîtrise parfaite de cinq langues lui avait permis d'être positionné sur cet axe touristique très rentable qui était habituellement la chasse gardée des plus anciens artistes-clochards.

« Bonjour tout le monde ! lança-t-il haut et fort. »

Je griffonnai déjà quelques mots : « Bjr tlm, accroche fam. ». En abrégé, pour gagner du temps.

« Y'a pas de honte, me relança le vieux au chapeau géant, vous n'êtes pas fortiche aux mots croisés, voilà tout, vous n'êtes pas fortiche, ce n'est pas un drame. »

Je ne répondis pas, coupant ainsi toute possibilité de dialogue. Mon être entier se tournait désormais vers Rémi Fassolle. Il avait opté pour un récit que je n'avais jamais entendu, un texte exclusif, une édition secrète fraîchement fournie à Rémi par notre chef à tous deux.

Une nuit. À Paris. La lune ronde et éclatante s'écorchait aux grilles du Jardin du Luxembourg. Alexis, un jeune homme aux habits amples s'aventura à les escalader pour pénétrer dans le parc. Il avait rendez-vous. Il avait trouvé une bouteille porteuse d'un message, dodelinant dans les eaux de la Seine. Le papier roulé était une invitation. Une certaine Gaëla, qui s'était laissé enfermer dans le parc, lui proposait de la rejoindre cette nuit près de la statue d'Acis et Galatée. Alexis avait compris la référence mythologique. Il connaissait cette triste histoire d'amour entre la nymphe Galatée et Acis, un berger de Sicile. Alexis s'était approché du jardin à la nuit tombée et avait pénétré dans l'enceinte à l'heure dite.

Il s'approchait de la fontaine de Marie de Médicis. La construction en trompe-l'œil du bassin lui donna l'impression que le plan d'eau était incliné. Il longea une grille basse ponctuée de vases à l'italienne. Un poisson rouge brisa l'étendue d'eau plane. Au centre de l'imposante façade de la fontaine, entre Diane et Pan, le géant Polyphème surplombait le couple d'amoureux. Le bronze, dans lequel il était taillé, faisait ressortir sa rudesse et contrastait avec le marbre blanc utilisé pour la sculpture représentant les deux jeunes gens.

Près de la statue monumentale, Alexis découvrit les traits fins du visage de Gaëla, son nez joliment retroussé et ses yeux cerclés de noir. Elle sursauta en apercevant le jeune homme. Sans dire un mot, pour la rassurer, il lui présenta le papier qu'elle avait glissé dans la bouteille la veille. Alexis engagea la discussion de manière directe.

« J'ai retrouvé ta bouteille, quai Malaquais. Parle-moi de toi Gaëla.

- Maintenant ? s'étonna la jeune fille.
- Pourquoi non ? Discutons en nous promenant dans le jardin !
- Et les gardiens ?
- À cette heure, ils jouent à la marelle derrière l'Orangerie. »

Rémi avait prononcé cette dernière phrase rapidement avec une voix aigüe, donnant un effet comique qui provoqua l'hilarité générale dans la voiture. Rémi Fassolle vivait l'histoire qu'il racontait. La conviction qu'il mettait dans son récit lui avait permis d'accrocher l'attention de tous ceux susceptibles de l'entendre. Un bon point à remonter à mon responsable. Rémi Fassolle poursuivit son récit.

Gaëla entama un pas de danse tant elle s'enthousiasmait de découvrir le parc sous la lueur de la lune. Et c'est emporté par la même allégresse, entre deux rangées d'arbres roux, que le Faune dansant sautillait et jouait de la flûte au milieu d'un parterre d'œillets or. Tournant le dos au dôme vert-de-gris du Panthéon, Gaëla et Alexis faisaient face à un kiosque à musique vide dont les pieds maigres luisaient dans l'humidité de la nuit.

« C'est triste ce kiosque endormi par la nuit et l'automne, dit Alexis.

- Oui, il y avait un orchestre la dernière fois que je suis venue, dit Gaëla.

- Quand ?

- Il y a dix ans... J'avais quatre ans, je m'étais promenée dans ce jardin durant l'après-midi.

Le soir, j'avais perdu mon tricycle et ma grand-mère. »

Alexis décida de ne pas insister sur cet épisode qu'il présumait douloureux.

Mon voisin de banquette haussa les épaules.

« Franchement, revint-il à la charge, le 5 en horizontal, « Métal liquide », en sept lettres.

Vous en connaissez trente-six vous des métaux liquides ?

- Non !

- Alors, écrivez-le, votre grille est encore vide.

- Excusez-moi, le stoppai-je, je vous répète que je travaille, j'écoute ce jeune homme.

- Ah ! rigola-t-il. Trop drôle ! Écouter les clodos, c'est ça votre boulot ?

- Exactement ! C'est exactement ça ! »

La discussion m'avait fait perdre le fil de l'histoire. J'avais manqué la promenade des deux jeunes gens sur la Terrasse des Reines et leur entrée par effraction dans les serres du parc. Je tentai de me concentrer à nouveau sur le récit de Rémi Fassolle.

Alexis et Gaëla retournèrent au pied de la fontaine de Marie de Médicis. Ils escaladèrent la rambarde et s'aperçurent que quelques promeneurs s'étaient déjà accaparé le jardin qu'ils avaient tous deux possédé lors de la nuit. Un léger brouillard se levait, les troncs des arbres du jardin anglais étaient coupés net en deux et le bassin octogonal de la fontaine centrale du parc fumait. Le gardien qui commençait sa ronde aussi. Revenus au pied de la fontaine, là même où ils s'étaient rencontrés, Alexis et Gaëla n'en finissaient pas de se compter les yeux mais restaient immobiles. Pouvait-il en être autrement ? Comment des sentiments pourraient-ils naître entre des statues de marbre blanc

« J'ai pourtant l'impression de bien te connaître dit Alexis, triste de voir Gaëla bientôt le quitter.

- C'est parce que nous nous ressemblons, nous vivons au jour le jour, sans rien attendre de majestueux pour le lendemain. Les plaisirs simples nous suffisent. »

Alexis prit la main droite de Gaëla, la serra entre ses paumes, l'embrassa et la laissa retomber. Puis, il se déshabilla, s'allongea sur le socle vide de la niche centrale de la fontaine. Gaëla se dévêtit et s'allongea sur lui, les yeux perdus dans ceux d'Alexis, un sourire sur les lèvres. Ils furent bientôt lapidifiés.

C'est ainsi que deux statues amnésiques imaginent, chaque nuit, des rendez-vous interdits et improbables en parcourant le Jardin du Luxembourg. Ils espèrent que, comme il leur est arrivé, un couple innocent prendra la relève une nuit prochaine.

J'avais observé de nombreux froncements de sourcils parmi les passagers à l'utilisation du

mot « lapidifiés ». Je notai le terme, accompagné de trois points d'exclamation et de la consigne « à changer ». Il était dommageable de brouiller l'écoute et ainsi de perdre l'attention de l'auditoire à deux phrases du point final. Rémi Fassolle avait à peine achevé sa performance que tous les voyageurs se levèrent et applaudirent chaleureusement le prétendu mendiant. Ils garnirent la tirelire qu'il portait en bandoulière avant de quitter la voiture et de rejoindre le quai. Il avait même ému une petite vieille aux larmes. Elle sortit du wagon sans lâcher Rémi du regard, répétant « merci » cinq ou six fois.

Mon compagnon de voyage s'était levé, il se tourna vers moi, me salua en soulevant son chapeau.

« Au revoir monsieur, me dit-il. Je n'ai pas saisi votre humour. Je n'ai pas compris si vous vous moquiez de ce clochard ou de moi.

- D'aucun des deux, monsieur, lui assurai-je. »

Qu'il se sente désemparé me semblait légitime tant la vérité dépassait l'entendement. Pourtant, il n'était pas question d'humour. L'affaire était sérieuse. Moi, Richard Ropartz, je venais d'achever mon premier compte-rendu d'audition de clochard de la journée. Et pour comprendre pourquoi je connaissais Rémi Fassolle et son matricule, pourquoi lui ne me connaissait pas, il faut remonter à ma rencontre avec Derek Magenzdorf, le nègre de mendiants, sept ans plus tôt.

L'homme, d'une rare érudition, dandy à l'imagination foisonnante, était capable de noircir des dizaines de pages par jour, se promenant avec aisance dans tous les registres, pouvant faire naître sous sa plume des textes à l'humour fin truffés de termes argotiques et de références réservées aux initiés ou des romances enrobées de miel. Derek Magenzdorf, auteur prolifique, avait décidé de tirer profit de son talent. Il avait commencé timidement à éditer et distribuer lui-même ses textes. Il avait ensuite eu l'idée géniale d'aller chercher le public là où il se trouvait : dans le métro parisien. Il avait alors confié ses éditions secrètes à des artistes grimés en mendiants à qui revenait la lourde tâche de partager avec le plus grand nombre l'originalité des inspirations et les fulgurances d'esprit de Derek Magenzdorf qui gagna dès lors le titre de *Nègre de mendiants*.

Il y a sept ans, le jour de cette première entrevue entre Derek Magenzdorf et moi-même, il m'expliqua comment il était en train de bâtir une fortune grâce à son bataillon de deux cent cinquante clochards professionnels. Je me rappelle très bien que je triais ses propos, m'efforçant de rester imperméable à ses digressions mathématiques, y préférant les principes basés sur le bon sens que possède tout un chacun. Un gain moyen de dix balles par wagon. Six wagons par rame. Vingt à cinquante rames écumées chaque jour par chaque clochard.

Les paroles de Derek m'hypnotisaient lentement. Il m'ouvrait les portes d'un monde surréaliste, insoupçonné et insoupçonnable. Il attira mon attention sur le fait que toutes ses forces n'étaient pas mobilisées en permanence. Il fallait en effet compter avec les congés payés et les arrêts maladie. Les autres, ceux qui travaillaient, drainaient des sommes d'argent phénoménales. Ils versaient à Derek un certain pourcentage de leurs gains et payaient également un forfait pour chaque texte, chaque poésie qu'ils utilisaient, cela pouvant s'apparenter à des droits d'auteur. Derek m'exposa alors son souhait de perfectionner le système mis en place en créant de nouveaux postes. Il projetait d'ajouter à cette large troupe de conteurs une dizaine d'observateurs et deux costumières. Dès ce jour, j'étais devenu un de ces auditeurs mystères. Notre rôle consistait à visiter les rames de métro, incognito, à l'écoute des artistes-clochards et à remonter à Derek les lacunes de ceux-ci ou, au contraire, à vanter les éblouissantes prestations de ceux-là. Nous l'informions également des réactions de l'auditoire, des vers, des phrases qui avaient fait pleurer ou rire les passagers, agréablement dérangés au cours de leurs pérégrinations. Derek disposait ainsi d'une mine d'informations qui lui permettait d'évaluer le niveau de chacun de ses comédiens et d'orienter à souhait ses nouveaux écrits en piochant dans une palette d'émotions garantissant de bons bénéfiques.

Quant aux costumières, elles n'en finissaient pas d'user le velours de vêtements neufs à la pierre ponce, de rapiécer des pantalons non troués et de tacher des habits à l'aide de caramel, de sauce de soja et d'herbes fraîchement passées au mortier. Le résultat : des costumes aux tons neutres, beige, kaki clair, aux auréoles et traces plus sombres, sur lesquels on frotte quelques zestes d'agrumes, prêts à être enfilés par des hommes anonymes menant grand train pour la plupart. Chaque matin, ces

secrets travailleurs troquaient leur chemise impeccable et leur veste cintrée contre ces nippes faussement défraîchies. Avant que chacun ne parte occuper son territoire, on renforçait le noir d'une cerne, on accentuait le grisonnement d'une tempe qui tendait à le faire naturellement, on ridait quelque peu un cou lisse.

Et c'est là le comble, m'expliqua Derek, les passagers avaient face à eux des hommes grimés, portant des vêtements maculés mais qui fleuraient bon, s'exprimant intelligiblement et avec force conviction et tous étaient persuadés qu'il s'agissait de clochards. Ils avaient devant les yeux une saleté propre, un moins-que-rien cultivé, un paria qui vaut mieux qu'eux-mêmes. Personne ne se sentait alors contraint de détourner le regard. Au contraire, chacun s'interrogeait sur cette curiosité, cette bizarrerie moderne, et on prêtait attention à ce qu'il disait. Derek Magenzdorf fournissait aux gens ce qu'ils acceptaient de voir : une décadence soignée. Au moment de remercier l'artiste, beaucoup donnaient, soit pour aider un miséreux qui méritait de sortir de sa condition, le talent plaidant en sa faveur, soit parce qu'ils avaient honte de se sentir moins riches qu'un être qui ne possédait pourtant rien.

Je me levai et j'emboitai le pas au vieil homme au couvre-chef surdimensionné. Me dirigeant vers la sortie, je passai près de Rémi Fassolle, tentant de ne rien laisser transparaître. Je reconnus les effluves de vanille, d'ambre et de poivre que les costumières aimaient combiner.

Une fois à l'air libre, sur le parvis de la Défense, je m'installai à une terrasse et m'accordai une courte pause. En buvant un café, je partais dans mes rêveries. À chaque instant qui précédait une audition, tandis que je me posais au calme comme actuellement, tandis que je déambulais à l'affût d'un nouveau mendiant à écouter, je trépignais intérieurement, me demandant quel texte délicieux allait bientôt me dévorer les méninges. Quelle serait la prochaine œuvre qui me serait proposée ? Quelle serait la teneur du nouveau ruban de mots qui se déroulera dans mes oreilles ? Une édition secrète inédite fraîchement sortie des tripes et du crâne de Derek Magenzdorf ? Ou un texte que je connaissais déjà ? Ou une œuvre déjà entendue mais retouchée, ciselée à nouveau, suite aux remarques remontées par moi-même ou un collègue observateur ?

Dix minutes plus tard, j'étais de retour dans le gruyère souterrain de Paris. Les portes de la rame de la ligne 1 s'ouvraient devant moi, prêtes à me gober. Direction Bastille. Dans mon dos, je remarquai un quarantenaire à la veste tachée de thé à la menthe, au pantalon à la poche arrière décousue. Tancrède Margoulin, matricule 102, spécialisé dans les textes humoristiques. Le voyage promettait d'être agréable. Il me fallait rester impassible. Je me retenais de sourire. La sonnerie stridente accompagna les fermetures des portes coulissantes. Tancrède se lança.

« Bonsoir messieurs dames. Oubliez vos soucis. Oubliez votre journée de travail et vos collègues insupportables et permettez-moi de vous embarquer dans les aventures de Hildebert Wotchmi, en partance pour l'île de Djinfizz, en mer de Chine.

Hildebert Wotchmi était directeur de la Coopérative des Plâtres, Graviers et Macadams du Pays d'Iroise (CPGMPI). C'était un riche entrepreneur. Un riche entrepreneur breton. Un riche entrepreneur breton qui s'ennuyait. Il décida de casser sa routine en se lançant un défi personnel. Il monta alors une expédition pour découvrir l'île de Djinfizz, un bout de terre perdu où aucun homme n'avait jamais mis les pieds. L'îlot se trouvait au milieu de la Mer de Chine, au barycentre de Quimper, Morlaix et Manille, en pondérant ces villes avec les poids de leurs populations.

Il avait invité sa nièce Quitterie et le jeune Pierre Exnihilo à se joindre à lui pour partir à l'aventure. Pierre était un jeune homme que l'exubérant Wotchmi avait rencontré il y a quelques semaines lors d'un entretien d'embauche. Hildebert Wotchmi avait décelé en lui de grandes qualités humaines et avait décidé de le prendre sous son aile.

Dans l'avion monomoteur qui devait les amener à bon port, Hildebert Wotchmi, sa longue tignasse rousse ébouriffée, dormait profondément. Alors que l'engin au moteur poussif passait au-dessus de la Baie d'Along, Pierre et Quitterie s'inquiétèrent que le pilote ne réponde pas à leurs sollicitations. Ils avaient toqué à de nombreuses reprises sur la fine cloison qui séparait le cockpit du compartiment des voyageurs sans recevoir de réponse.

Quitterie s'était mise à siffler pour calmer son oncle qui commençait à roter des narines en dormant. Pierre, dont la patience avait des limites, défonça la cloison du cockpit à coups d'épaule. Quitterie

sursautait à chaque boum. La cloison céda. Pierre découvrit alors que le poste de pilotage était vide. Le pilote avait laissé un message que Pierre lut à voix haute.

- Quitterie, écoute ça, dit-il. " Je suis désolé de vous abandonner, mais pour mon premier vol, je viens de me rendre compte que j'étais sujet au vertige. Pris de panique, je décidai d'écrire ce petit mot. Et, alors que nous survolions Melun, j'ai sauté en parachute (Ne vous souciez pas de mon hébergement, ne m'envoyez pas de taxi non plus, j'ai de la famille à Melun). J'ai bien tenté de vous avertir de mon départ inopiné mais le grand roux dormait et les deux jeunes étaient occupés à tester leurs calibres respectifs. À ce moment, plus que jamais auparavant dans ma carrière de pilote, je me suis senti inutile, voire gênant. Je me suis dit, Luigi... Tu trimes... Tu trimes... À quoi ça rime ? Et j'ai sauté. Mon premier saut en parachute d'ailleurs. C'était mon dernier également, mais n'anticipons pas, à l'heure où je vous écris, je ne sais pas encore que mon parachute ne s'ouvrira pas. Lorsque j'ai sauté, j'étais écœuré et je vous ai méprisés à mort. Ce matin, avant de quitter l'aéroport, je rêvais, je pensais que nous allions sympathiser, que vous m'auriez proposé de participer à votre aventure, j'aurais refusé par politesse, vous auriez insisté et là, je vous jure que j'aurais accepté. Au lieu de ça, je vais m'écraser au sol comme une bouse bien molle... Adieu... Signé Luigi. Post Scriptum : je me charge de vous envoyer un hydravion dans deux jours. "

- Ça va, dit Pierre, il a quand même écrit beaucoup pour quelqu'un qui panique.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Hildebert Wotchmi qui émergeait doucement de son sommeil.

- C'est Luigi, dit Quitterie, il avait quelqu'un à aller voir à Melun.

- Luigi ? C'est qui Luigi ? demanda Hildebert.

- C'est feu notre pilote, expliqua lapidairement Pierre, à qui cet adverbe seyait très bien. »

Rires et murmures parcoururent le wagon à chaque bon mot. Je découvrais ce nouveau bijou de Derek Magenzdorf avec délectation. Je tentais de garder mon esprit alerte, de conserver mon sens critique en éveil et de ne pas me laisser hypnotiser par le flot des mots. Le charme opérait. D'un coup d'œil circulaire autour de moi, je dévisageai un à un les voyageurs aux yeux accrochés aux lèvres de Tancrede Margoulin, des mines ravies sur des masques de fatigue, tous envoûtés par la magie des éditions secrètes.

Confession au vide immense

Laetitia Idir

Jeudi 11 décembre 2014

Écrire, c'est révéler, c'est attraper les pensées – tellement volatiles qu'on pourrait parfois les espérer au bord de l'inexistence – et les cristalliser. Écrire c'est avouer. Je n'avoue aucun crime aujourd'hui, bien évidemment. Mais il y a certaines choses que j'ai refusé de formuler jusqu'à maintenant et qui pourtant ont besoin de lumière. Écrire c'est débusquer un sens. Et il devient parfois nécessaire d'écrire les secrets, surtout si c'est soi-même que l'on cherche à tenir à l'écart. On cherche nos identités entre les fantasmes dont on se drape et les natures qui nous retiennent. On est rarement ce qu'on voudrait être, ce que les autres voudraient que l'on soit alors on tait, on déguise, on déforme ce que la liberté nous inviterait à désirer vraiment.

Les choses n'attendent pas d'être nommées pour exister.

Je respire, je prends mon temps. J'imagine que cet écrit n'est pas tout à fait personnel, qu'il pourrait être comme un essai, un questionnement presque philosophique. Jusqu'où accompagner celui qu'on est censé aider. Que doit-on donner de soi ? Mais je sais qu'il n'en est rien et que ces mots-là ne devront pas sortir de mon intimité, et qu'il est possible que je ne les relise plus jamais ensuite. Je les jeterai au vide, au vide immense que je ressens en forçant le silence à voiler la réalité, et ce que je suis.

Bon. Je dois expliquer il me semble. Ça dure depuis presque trois mois maintenant. J'écris pour parler de lui. Je préfère taire son nom, au cas où. Même les secrets les mieux gardés sont menacés. Je n'ai pas non plus envie de lui attribuer un nom factice alors il sera « il ».

Il est arrivé au centre – que j'éviterai de présenter en détail également, toujours au cas où – bien avant que je commence à y travailler. Beau garçon qui camoufle sa sensibilité dans de l'insolence. De la finesse dans ses traits, des cheveux bruns soulignant un teint subtil et des yeux foncés et lumineux. Il porte en lui une grâce presque aérienne qui n'abîme en rien la masculinité de ses vingt-et-un ans. Juste avant les vacances de l'été 2013, il m'avait un peu cherchée, avec légèreté mais sans détour. Il était entré dans mon bureau pour me dire au revoir.

Il m'avait demandé ce que j'allais faire de mes deux mois de liberté et avait souhaité me montrer sur une carte de France où lui allait passer quelques jours. Il avait fait le tour du bureau pour se retrouver à côté de moi, ce qui en soi symbolisait déjà une provocation tacite, tout en nonchalance. Puis il m'avait demandé mon numéro de téléphone, très facilement, afin que l'on puisse prendre des nouvelles l'un de l'autre d'ici à la rentrée. Bien sûr j'avais refusé, en professionnelle bien élevée que j'étais, et il m'avait rétorqué : « un jour je l'aurai ton numéro, je te le promets ». J'ai souri, incrédule, mais l'aplomb du jeune homme m'avait quelque peu troublée. Il est parti avant que la gêne n'empourpre un peu mon visage, heureusement. J'étais habituée à gérer les situations de séduction au travail. Le peu de différence d'âge entre eux et moi entraînait facilement ce type de comportement et je savais me montrer ferme pour remettre les audacieux à leur place. Je n'ai pas de problème à gérer ce type de désagrément, c'est certain. Avec lui, ça avait été moins évident parce que quelque chose en lui, le charme que je lui trouvais peut-être, m'avait déstabilisée. Mais je n'avais rien laissé paraître et il était reparti sans rien obtenir de moi.

L'année suivante, aucun incident à déclarer. Il était clairement celui avec qui j'aimais le plus travailler mais il me semble que tout le monde peut ressentir ça. Il ne recevait aucun traitement de faveur de ma part. Lui s'est montré plutôt distant avec moi d'ailleurs. Des problèmes lui sont tombés dessus, le moral n'était pas là. Il a des problèmes de santé, de ceux qui sont encore incurables aujourd'hui et qui l'ont collé dans un fauteuil il y a quelques années de ça. Et l'année avait été difficile pour lui. De nombreuses fois, j'ai essayé de le faire parler mais systématiquement, il refusait d'ouvrir la porte. « Ça va, tout va bien ». Il ne se montrait jamais agressif mais il était le roi de l'évitement. Il était comme ça avec tous les professionnels. Nous savions qu'il avait des choses à livrer de sa vie et de ses difficultés mais sa pudeur le retenait, quelle que soit la façon dont on s'y prenait avec lui. En juin, il m'a offert un collier ramené d'un week-end organisé par le centre. Je l'ai accepté sans réfléchir et me suis empressée de le cacher dans un tiroir. Il n'y avait pourtant rien de mal dans cette attention de sa part et ça n'était pas la première fois que l'on m'offrait un cadeau. Mais un collier venant de lui, qui m'avait promis un an auparavant qu'il obtiendrait mon numéro de téléphone personnel, cela me paraissait être presque un flirt avec le règlement intérieur.

J'ai appris plus tard qu'il en avait également offert un à une autre collègue et pour moi, cela dissipait toute ambiguïté, d'autant que son comportement avec moi était redevenu des plus raisonnables.

Mais en septembre 2014, les choses ont évolué. Le dix-sept septembre, exactement, j'ai reçu un mail de sa part : « coucou, c'est ton chouchou ». Ma première réaction a été de me dire « merde, comment il sait ? », mais je me suis rappelé sa belle assurance. Si ces mots étaient venus de n'importe qui d'autre, ma réaction se serait faite plus sèche mais là, je me suis contentée de lui conseiller de travailler sérieusement s'il ne voulait pas que j'informe sa formatrice de ses envois de mails pendant les cours. C'était évidemment du second degré et il l'a bien compris.

Il a continué à m'envoyer des mails. Je ne répondais pas à tous mais j'aimais bien en trouver un quand j'ouvrais ma boîte de réception le matin. Il me parlait de tout et de rien et même s'il était clairement à nouveau dans la séduction avec moi, et même si ces échanges étaient assurément de l'ordre de l'interdit, j'ai pensé qu'il avait trouvé là un moyen pour parler à quelqu'un. Personne ne le saurait. Et puis il a commencé à me dire que je lui manquais, qu'il pensait beaucoup à moi et qu'il ne savait pas pourquoi. Je l'ai alors recadré plus fermement mais lui s'en foutait. Il me disait que nous avions largement dépassé la relation professionnelle et qu'il savait que je pensais à lui également. Son audace me stupéfiait. Et il avait raison quelque part, parce que je lui répondais au lieu de faire remonter son comportement transgressif à ma direction. Je ne voulais pas fermer la porte, même si j'étais sincèrement gênée par ce qu'il me disait.

Un jour, je l'ai remis à sa place plus fort que d'habitude et je l'ai vexé. Après un silence de plusieurs heures - oui, nous échangeons plusieurs fois par jour - il a fini par m'envoyer « mon amour, je t'aime ». Ça devait être début octobre. Cette déclaration m'a sidérée même si je l'ai trouvée excessive. Je ne l'ai pas totalement pris au sérieux. Il faut savoir que l'on se voyait régulièrement dans mon bureau et que nous n'y évoquions jamais ce qu'il pouvait me dire par mail. Peut-être que j'aurais dû mettre un terme à ses élans en lui demandant d'arrêter de m'écrire mais il m'a touchée. Il est sensible, fragile même malgré son insolence de façade. Il fait tout pour occulter ses problèmes de santé.

Alors nos échanges étaient interdits, secrets, mais je persistais, et persiste encore, à me dire qu'il faisait un transfert sur moi, qu'il avait des choses à confier, qu'il avait trouvé en moi une écoute mais qu'il ne savait pas comment s'y prendre. Sauf qu'en plus d'être empêtrée dans ses déclarations, je l'étais également dans mon propre affect. J'ai commencé à sérieusement guetter sa venue, à l'attendre, à attendre ses mails. Je suis de nature obsessionnelle et j'ai dû transférer quelque chose sur lui aussi.

Un jour, ça devait être fin octobre, il m'a envoyé « un gros gros vide sans toi ». Encore une fois, ça m'a touchée. Il me disait que je me voilais la face sur la nature de mes sentiments envers lui. Peu importait ce que je lui disais. Chaque fois je le recadrais, en lui rappelant que j'étais là pour lui mais à titre professionnel uniquement. Moi-même je ne croyais plus à mon discours même si je ne nourrissais pas de relation sentimentale avec lui. Je m'étais attachée à lui bien au-delà de l'aspect professionnel. Après son « un gros gros vide sans toi », je lui ai donné une autre adresse mail - mon adresse personnelle mais il ne le savait pas - au cas où « il y aurait vraiment trop de vide ». Erreur fatale. En l'écrivant, je réalise que c'est n'importe quoi.

Mais cette question du vide m'avait confortée dans l'idée qu'il avait besoin de s'accrocher à quelqu'un pour parler vraiment. Et qu'après, ça irait mieux. Il venait d'emménager seul en appartement et cette solitude nouvelle le faisait peut-être souffrir aussi. Sauf que, si c'est réellement le moment d'être honnête, je lui ai donné cette adresse mail uniquement pour que l'on puisse échanger à d'autres moments que ceux où j'étais au centre. J'ai passé un cap en le faisant basculer dans ma sphère personnelle. Mais je crois que j'ai quand même sincèrement pensé qu'il s'essoufflerait ou qu'au moins il s'apaiserait et que moi aussi par le même coup. Mais non. Ou alors pas encore. On communique tous les jours du lever au coucher. Il y a parfois des clashes parce que je refuse de lui dire ce qu'il voudrait entendre et qu'il ne supporte pas que je le repousse. Je suis forcée d'admettre qu'il a gagné du terrain, je suis consciente que nous sommes liés bien au-delà de la relation professionnelle. J'ai toujours su, même avant tout ça, que je ne l'aurais pas lâché, même

après le centre. Mais c'est très compliqué à gérer. Je m'interroge sur ma posture professionnelle, sur mon éthique. Je le répète, je n'aurais jamais agi comme ça avec quelqu'un d'autre. Je ne sais pas pourquoi j'ai développé cet affect pour lui et je n'ai pas su stopper le courant avant qu'il ne devienne trop violent pour être contrôlé. Il me dit des choses assez fortes qui le sont encore plus dans le contexte de son état de santé. Et moi... Moi je suis en attente de lui, constamment, c'est un fait.

Hier, je suis passée chez lui. J'ai pensé qu'il devenait essentiel de discuter de son comportement avec moi. J'ai cru qu'il entendrait mieux les choses si je les lui disais directement. Cette situation lui fait du mal. Je l'ai pris dans mes bras parce qu'il me l'a demandé. Il a insisté. Ça m'a fait tachycarder. Je me suis éloignée immédiatement pour ne pas me laisser submerger par le trouble. Comment ne pas avouer l'attirance ? Elle est là et je n'y peux rien. Mais je ne ferai pas n'importe quoi avec lui. Je souhaite le soutenir, pas briser tous mes principes. Il y a le centre, il y a nos dix ans d'écart, il y a nos différences propres. Et surtout, il y a mon éthique, même si je l'ai déjà beaucoup entamée.

Je suis perdue, je ne sais pas comment me sortir de cette situation.

Vendredi 12 décembre 2014

Il est très fort pour obtenir ce qu'il veut. Mais il ne m'aura pas. Oui je le fais certainement souffrir mais je n'irai pas plus loin avec lui. J'en ai parlé à une amie qui, une fois le choc de l'aveu passé, m'a conseillé de ne pas rester entre deux eaux comme ça. Pour moi mais aussi pour lui. Mais il n'y a pas d'issue. Autant je sais que je n'avancerai pas, autant je suis maintenant incapable de reculer. Lui apprend de plus en plus à cerner mon fonctionnement, je me sens prise en otage.

Samedi 13 décembre 2014

Mon amie a raison, il faut que j'arrête de jouer avec ses sentiments. Elle m'a demandé ce que ça me ferait de le voir avec une autre fille. Elle n'aurait pas dû me poser cette question.

Il me dit des choses qui me touchent trop même si elles sont en partie dues à la fougue de ses vingt ans. Ça a été progressif. Il a commencé par me dire qu'il m'aimait, et puis qu'il n'avait jamais ressenti ça avant. Et puis que j'étais l'amour de sa vie. Même dans ses déclarations débordantes, il ne tombe pas dans cette mièvrerie que je déteste. Il me pique toujours autant, il a toujours ce foutu caractère, cet entêtement qui me désespère autant qu'il me séduit. Faut-il être déséquilibré ou terriblement assuré pour persévérer dans la séduction alors que je lui dis non depuis des semaines et des semaines ? Je lui ai clairement affirmé que nous n'irions jamais plus loin, et pas uniquement à cause du centre, je lui ai parlé de notre différence de maturité et surtout, je lui rabâche que je ne suis pas amoureuse de lui. Mais il ne veut pas me croire. « Je sais que tu m'aimes ». Et puis à chaque fois qu'il me fait la gueule, je le piste dans les couloirs du centre pour au moins voir s'il va bien. Interdépendance totale.

Je suis physiquement attirée par lui et ça ne m'aide pas. Je l'ai toujours trouvé beau. Et plus l'affection grandit plus mon corps se rappelle l'effet de l'avoir eu dans mes bras, même l'espace de quelques secondes. Quand il est là, j'ai envie de le toucher, de lui prendre la main. Quand je prends un peu de recul, je me dis que c'est n'importe quoi, que je mets ma vie professionnelle en danger, que je merde totalement, que j'agis comme une gamine. Parce qu'en effet, même quand j'envisage notre relation en dehors du centre, la différence de maturité me bloque. Et on ne fait pas n'importe quoi avec quelqu'un qui nous balance qu'on est l'amour de sa vie.

Conflit intérieur total, ce qui explique pourquoi j'essaie de gagner du temps et pourquoi j'écris autant sur le sujet. C'est le bordel en moi et ça n'empêche pas que je sois en train d'attendre son prochain mail avec impatience. Une autre partie de moi se dit que c'est aussi ça la vie et qu'il y a peut-être tout simplement une belle histoire à vivre. Je l'avoue, ça me traverse parfois l'esprit, de loin et je préfère ne pas retenir cette idée en moi trop longtemps. Honnêtement, je crois que s'il lui arrivait quelque chose maintenant, j'aurais de lourds regrets d'avoir refusé de me laisser aller à essayer de comprendre ce que je ressens. Mais je ne peux pas me fier à mes émotions dans le tumulte actuel. C'est pas quelqu'un pour moi et je ne veux pas le faire souffrir.

Quel bordel ! Je sens que je suis en train de craquer.

Vendredi 26 décembre 2014

Je crois que j'ai mis un terme à mes conneries avec lui. Mais ça n'est pas facile. Mercredi de la semaine dernière, à la soirée de Noël du centre, des bruits ont commencé à courir. Malgré toute l'affection que j'ai pour lui, je ne dois pas aller plus loin. Il est trop jeune, trop fragile. Mais c'est dur. Je ne suis pas amoureuse de lui, je ne crois pas, mais je l'aime tellement. C'est fou. J'ai été nulle, je l'ai fait espérer, j'étais à deux doigts de passer le pas et il l'a bien senti. Ces derniers jours, je me suis un peu laissé aller avec lui. Je n'ai pas pu aller le voir chez lui mais si ça avait été le cas, j'aurais certainement dérapé parce que je me suis laissé emporter par sa fougue et par cette attirance qui m'empoignent de plus en plus intensément. Je lui ai confié qu'il me manquait parfois et que je le trouvais beau. Que j'avais peur de faire n'importe quoi avec lui. Ça me fait mal au cœur tout ça. Il était celui sur lequel je veillais le plus et au final j'ai trouvé le moyen de le bousiller. En plus j'ai vraiment l'impression d'avoir merdé, d'avoir mis mon poste en danger.

Mais je ne peux pas m'empêcher de penser à lui, ça me sidère. Je suis bien malheureuse. Il n'y a aucune issue. J'aimerais ne pas avoir ces sentiments-là pour lui. J'aimerais l'avoir dans mes bras un long moment. Qu'on reste comme ça... Je ne sais pas pourquoi. J'ai mis les choses au clair avec lui et il a très mal réagi. Il a passé des jours sans me contacter, j'ai tourné en rond comme une hystérique en attendant de ses nouvelles. Il m'a dit qu'il ne pourrait pas être heureux sans moi et qu'il avait juste envie de crever. Au secours... Heureusement qu'il est en famille là. Quelle vie. Et je ne sais pas pourquoi je l'aime tellement. Il faut que ça me passe, c'est mieux pour tous les deux parce que si on avait vécu quelque chose ensemble, j'aurais fini par le quitter et ça aurait été bien pire. Mais quand même, j'aurais voulu, égoïstement, je crois...

Mardi 06 janvier 2015

C'est encore plus compliqué que ce que je pensais. J'ai repris le travail au centre hier après les vacances de Noël. J'étais très claire avec moi-même. J'avais bien déconné, mais c'était fini. Je n'avais eu que peu de nouvelles de lui pendant les deux semaines précédentes et je pensais que tout pourrait rentrer doucement dans l'ordre, comme si de rien n'était. Je n'attendais aucune visite de lui dans mon bureau. Mais après la pause du midi, j'ai entendu son fauteuil dans le couloir. Mon cœur s'est figé. Sauf qu'il n'est pas entré dans mon bureau. Il s'était arrêté juste avant de façon à ce que je ne puisse pas le voir. J'ai fini par me lever pour lui demander s'il voulait me voir. « Non », sans un regard. Et puis là j'ai commencé à bouillir à l'intérieur. Il était là, juste à côté, à me faire la gueule, ça me faisait mal au ventre. Vingt minutes plus tard, il s'est mis à pester et je lui ai demandé s'il attendait une collègue. « Oui ». Je lui ai répondu qu'elle n'était pas là et il est parti, toujours sans un regard. J'ai eu envie de casser quelque chose, littéralement. Je me suis mise à tourner en rond, encore, à chercher un stratagème pour pouvoir lui envoyer un mail. Perte totale de contrôle... Quelques minutes plus tard, il m'envoyait un « tu fais chier » qui m'a fait terriblement chaud au cœur. Et nous sommes repartis dans les échanges. Mon nouveau truc, c'est de lui dire que je le considère comme mon petit frère. Il trouve ça ridicule et il a raison.

Alors franchement, j'essaie de réfléchir en nana mature ; ma raison est bien là, toutes prises de recul brandies, et elle est intransigeante : pas d'histoire avec lui. Pas de passage à l'acte qui déboucherait sur une fin brutale. Pas de mise en danger de mon boulot. C'est clair et net. Mais toutes les fibres de mes tripes m'attirent à lui. Et notre « cohabitation » au centre hier a été insupportable.

S'il n'y avait pas eu ce boulot, je me serais donnée à lui, littéralement. Il le mérite et il le veut tellement. J'ai pas d'avenir avec lui mais là j'ai juste besoin de nous consumer. De nous cramer tous les deux, ensemble, jusqu'à ce que le feu enfin s'éteigne. C'est dégueulasse et ça serait plus facile si je l'aimais moins. Je ne dis pas que je suis amoureuse de lui. Mais je l'aime à m'en rendre dingue. Et je radote. Parce que les choses ne changent pas : je voudrais qu'il parte du centre pour le voir, l'avoir contre moi, le serrer, l'embrasser, rester avec lui toute la nuit. Le garder toute la nuit dans mes bras. Mon Dieu ce que j'écris... Il faut que je me reprenne. Je n'arrive pas à juguler tout ça et ça me fait peur. Parce qu'en plus il est là à guetter la moindre brèche. Je n'arrive plus à me reposer de tout ça, je ne suis pas sûre que ça passe.

Vendredi 09 janvier 2015

Il m'a redit qu'il voulait se foutre en l'air hier après-midi et il a arrêté de me donner des nouvelles. J'ai passé une très mauvaise nuit. J'ai rêvé qu'il se levait et qu'il s'écroulait. Moi, j'accourais pour le rattraper et l'aider à marcher. Il le faisait exprès pour me provoquer et il se fichait totalement du fait qu'il pouvait se blesser.

Ce matin, toujours pas de nouvelles, angoisse totale, j'étais à fleur de peau. Je me suis rarement sentie comme ça. Arrivée au centre, je discutais avec un collègue quand il est arrivé. Il nous a foncé dessus sans un mot. Ouch !

Et puis il a fini par m'envoyer un mail. Il m'a demandé de passer chez lui, chose que j'ai faite en fin d'après-midi. Il est resté plus de trente minutes planté devant moi sans me décrocher un mot, à faire la gueule mais à vouloir que je reste quand même. C'était très gênant. Et puis il a fini par me demander un câlin. Je lui ai dit que ça ne lui rendrait pas service. Il m'a répondu que si, au contraire, d'un ton qui disait « s'il te plaît, j'en ai besoin ». J'avais terriblement envie de le prendre dans mes bras alors j'ai dit oui. Ça m'était déjà arrivé de le faire mais toujours dans la précipitation. Là, après la peur et la souffrance, j'avais besoin de le sentir contre moi. Ce fut un moment à part.

C'est terrible de ressentir ça. Il était là, je ne voulais plus le lâcher. J'y serais restée des heures. Cet amour que j'éprouve pour lui me dépasse totalement. J'avais les yeux fermés, ma main dans ses cheveux, ma bouche contre son front... Les battements de mon cœur défonçaient ma poitrine. Je voudrais revivre ça, maintenant, vraiment...

Quand j'écoute uniquement mon ressenti du moment, il n'y a que lui. Je ne sais pas ce que je ferais avec lui si tout était permis mais quand il s'éloigne c'est tellement douloureux. Et je lui fais beaucoup de mal. Une partie de moi veut vivre une histoire avec lui. On la vit déjà d'une certaine façon. Et dans des moments comme tout à l'heure, j'ai envie de lâcher prise totalement. De me laisser aller, de me lancer. Mais même si le voyage compte autant que la destination, je l'aime trop pour le bousiller à l'arrivée. Sauf que ça devient intenable.

Il faut que j'ouvre les yeux. C'est maintenant que je suis en train de le bousiller et j'ai trop envie de l'avoir encore dans mes bras. C'est nul.

Jeudi 15 janvier 2015

Les choses évoluent. La journée de vendredi m'a vraiment marquée. Je suis en train de craquer. Je n'arrive pas à me projeter avec lui mais il m'est également impossible de me figurer sans lui. Il est tout le temps dans ma tête et ça me met dans un état de nerfs terrible. Je ne l'ai pas encore embrassé mais ça ne saurait tarder je pense. Il y a une complicité entre nous qui est vraiment naturelle. J'aime beaucoup les moments qu'on passe ensemble. Bref, les choses s'imposent et il faut que j'arrête de l'épuiser. Je vais arrêter de batailler, je vais me laisser aller à ce qui se passe en espérant ne pas faire une grosse connerie.

Je sais que dans l'absolu je ne fais rien de mal. On est juste là comme deux cons à être attirés comme des aimants. Nos cœurs sont clandestins mais ils parlent beaucoup trop fort.

Samedi 17 janvier 2015

Je suis allée le voir hier. Son appartement est devenu une espèce de refuge pour nous et j'adore m'y retrouver. Il avait commandé une pizza, qui était déjà là. Avant même que je finisse de poser mon sac, il a tiré sur mon manteau pour que je vienne sur ses genoux, timidement. Mais c'était trop tôt pour moi. J'ai pris une chaise. J'avais besoin de savoir ce qui allait se passer en moi. J'ai d'abord été surprise par sa réaction. Je voulais être proche de lui pour lui parler, c'est ce dont j'avais besoin. Mais lui a pris ses distances et n'a pas insisté pour que je me rapproche comme je pensais qu'il ferait. Je me suis retrouvée frustrée du coup. Donc on a discuté, sans qu'il essaie quoi que ce soit, sans aucun jeu de séduction. Je le trouvais beau. Il me parlait et moi je le regardais.

Ses yeux à la beauté délicate, comme esquissés avec immensément de minutie. Leur couleur parfaitement accordée à celle de ses cheveux. Le tracé élégant de sa bouche – symbole subtil, pour moi, d'une sensualité sacrée, douce, discrète. La finesse acérée de son sourire. Le contour masculin de son visage. La ligne de ses épaules, sa prestance. Et puis, de ses gestes et de ses paroles, de ses attentions envers moi émanaient une sensibilité et une beauté d'âme qui remuaient toute ma

personne. Lui, il est beau comme une œuvre d'art, une création essentielle. Voilà ce que je pense. Mais je ne lui dirai jamais.

Sa santé l'épuise en ce moment et à 21h30, il a eu besoin de se mettre au lit. Ça ne m'a pas choquée, il se couche très tôt ces jours-ci, je savais que ça n'était pas une stratégie. Il a enlevé son pull. Je me souviens bien de cet instant. Il s'est retrouvé en t-shirt blanc, je l'ai trouvé magnifique. Mon cœur accélérait, le trouble m'emportait. Lui ne le remarquait pas. Chaque geste qu'il faisait le sublimait. Il a enlevé son t-shirt et s'est étendu sur son lit. Il m'a demandé un câlin. Je n'ai pas essayé de lutter, j'attendais ça impatientement. Mon cœur accélérait encore, il me l'a fait remarquer. On ne parlait plus et si le moment n'était pas lourd, il était grave. C'était intense.

Je caressais ses cheveux. Il a voulu m'embrasser mais j'ai refusé. Je savais que j'allais y venir mais j'avais besoin de temps. Savourer chaque étape. Je lui ai embrassé le front, les cheveux. Je cherchais à être au plus proche de lui. Et lui... il ne disait rien, il restait calme, il ne cherchait pas à me déshabiller. La douceur imprégnait tous ces sentiments qui passaient entre nous. On est restés comme ça un moment et on a passé beaucoup de temps à se regarder aussi. J'en avais besoin. Besoin de plonger dans ses yeux, d'être absorbée par son visage.

À un moment il m'a murmuré « arrête » en baissant les yeux. Tellement de choses passent par le regard. Je lui disais tout ce que je n'arrivais pas à prononcer.

Je caressais son visage en le regardant. Sa bouche appelait le bout de mes doigts, et mes lèvres. Il est vraiment magnifique, j'avais envie de pleurer. Nos bouches ont fini par s'embrasser. Doucement, délicatement. C'était tellement intense, un moment pur et magique. Je n'avais plus le sentiment de faire n'importe quoi, ça aurait été impossible de faire autrement. Je veux bien être raisonnable dans mes choix mais lui est ancré bien trop profondément. On s'est embrassés longtemps, on a pleuré, il m'a rendue folle. On a fait l'amour.

Je ne sais pas comment on peut expliquer cette force d'attraction irrésistible entre deux personnes. C'est un mystère total à mes yeux. Il m'a demandé si je l'aimais. Je l'ai supplié de ne pas me poser cette question mais il a insisté. Il est toujours à me pousser dans mes retranchements. Il m'a dit, tout doucement : « alors, tu ne m'aimes pas ? ». Et moi : « non, je n'ai pas dit ça ». « Tu m'aimes alors ? » Et moi : « oui », dans un souffle, le visage caché dans son cou. Je lui ai dit que parfois, l'amour ne suffisait pas.

Peu importe, il ne se passe rien, quoi qu'il puisse en dire. Il semble que, parfois, les chemins que la vie édite au-delà de nos volontés doivent rester secrets aux yeux même de notre conscience pour que l'impossible puisse éclore – magnifique – en toute discrétion, dans un souffle partagé qui ne s'arrêterait jamais aujourd'hui, ni jamais demain.

Le démon qui aimait le rock

Frédéric Galusik

Prysel, un démon Pelade, survit à force de terreur. Mais, cela l'ennuie. Il a besoin de plus. Du rock par exemple. Cela tombe bien. Ce soir, il s'est dégoté un laissez-passer. Ce soir, il va pouvoir se mêler aux humains et profiter du show.

Le démon qui aimait le rock

La silhouette se blottit sur le toit. Elle avance avec prudence. Une tuile casse. Elle se fige. Nul autre bruit ne perturbe la symphonie cotonneuse de cette nuit parisienne de novembre. Elle n'est pas autorisée à se faire repérer. Elle est faible. Elle a besoin de nourriture. Elle poursuit sa progression sous le couvert de la lune faiblarde. Cette dernière lui offre une précieuse protection. Les ombres prennent possession du décor et Prysel aime manier ce clair-obscur. C'est un démon Pelade, une créature condamnée à errer sur terre, l'exemplaire clandestin d'un démon châtié pour avoir manqué à son devoir de cruauté. Sa damnation ? Une enveloppe corporelle fragile et pourrissante qu'il doit entretenir s'il souhaite poursuivre son errance parmi les ténèbres.

Un rai de lumière lui barre le passage. Son regard se dirige vers la source. Ô bonheur ! Un volet entrouvert appelle au voyeurisme. La masse sombre remonte ce fil d'Ariane. Elle se tapit contre le mur de la bâtisse. Son bras droit se lève. Sa large manche dévoile une main décharnée et grise. Une griffe noirâtre se dresse. Elle écarte la contrainte de plastique. La toiture s'illumine. La forme se rapproche. Son reflet se dessine sur la vitre. Camouflé sous une capuche profonde, son visage laisse espérer une origine humaine. Mais, il est creusé. La peau est tendue, pâle, très pâle. Elle est rugueuse, épluchée. Elle souligne ses orbites tels deux cratères sombres au fond desquels repose un lac laiteux.

Une table à repasser sur laquelle repose une pile de linge trône au centre de la pièce. Prysel hésite. Il embrasse les alentours d'un regard inquisiteur. Pas une âme pour le contrarier. L'indécision s'estompe. Un argument de choix s'additionne à son besoin vital. Les rapaces de la faucheuse d'acier se produisent sur scène. Prysel a trouvé un moyen d'assister à ce concert. On a beau arpenter la noirceur, les passions sont tenaces.

Sa main se pose sur la vitre verrouillée. Quelques secondes plus tard, la poignée se mobilise. Elle finit sa course dans un bruit mat. Le démon pousse la surface de verre et déflore les lieux avec une douceur qui s'oppose à ses intentions. La chance lui sourit. La machine à laver est active et emplit la pièce de sa sonorité monotone. Il se rapproche de la porte. Le brouhaha de la télévision lui arrache un rictus. La servitude de la vie moderne ne fait pas qu'offrir des avantages aux seuls politiques. Le détournement d'attention est profitable à d'autres animaux. Il entrebâille la porte. Deuxième rictus, la chance se balade aussi du côté obscur. Prysel aperçoit deux têtes qui dominent le dos du divan de skaï usé. L'ambiance est tamisée. Les murs se colorent au tempo des images de l'écran plat.

Mathis est vautré. Ses pieds habillés d'une paire de chaussettes fatiguées reposent sur la table basse. Il est absorbé par l'analyse d'un journaliste qu'il écoute pour la quatrième fois. Sa compagne, Anissa, est lovée près de lui. Sa concentration est orientée vers sa tablette. Son pouce est son arme ultime face à des rangées de fruits qu'elle extermine avec un certain sadisme.

« Oh ! Eh ? Tu ne peux pas laisser tomber cette foutue tablette et fermer cette satanée porte ? J'entends pas ce qu'il raconte, éructe l'homme sans un regard. »

Anissa lève un sourcil.

« Si seulement ça pouvait t'instruire, répond-elle dans un soupir. »

Les yeux scotchés sur l'écran portatif, elle se lève non sans peine. L'habitude la dirige vers la buanderie. Elle trouve la poignée et claque la porte pour signer son déplaisir. Elle fait la moue. Pas de réaction de la gent masculine dont elle ne remarque pas le haussement d'épaules. Elle retourne vers le divan les yeux toujours fixés sur l'ardoise. Elle s'apprête à s'asseoir quand soudain, elle se fige. Un frisson la parcourt. Elle sent une présence. Sa respiration s'arrête. Elle déglutit avec peine. Elle tourne la tête. Elle scrute la pièce. Rien, elle soupire.

« Quelle conne ! s'exclame-t-elle.

- Quoi ? Tu m'as parlé ? interroge Mathis.

- Non non, laisse tomber, le rassure Anissa. J'ai cru voir... Non rien, personne, dit-elle en reprenant sa place.

- Pff, trop de lecture, trop d'imagination, se moque Mathis. Tu ferais mieux de penser à ce

que tu vas faire à bouffer. Y a un match de foot dans pas longtemps. »

Il replonge dans son reportage quand soudain il perçoit un reflet étrange sur l'écran. Il se retourne en un instant. Ses yeux sondent les ombres. Anissa lève la tête et sourit.

« Un problème ? »

Mais son ami ne répond pas. Il explore les recoins du salon.

« Arrête ! C'est pas drôle. Tu me fais peur Mat.

- C'est toi qui m'as mis ces conneries en tête, lui reproche-t-il.

- T'as vu quelque chose ? demande Anissa, le souffle court. »

Elle se rapproche. Elle s'agrippe à son bras et tourne la tête, inquiète. Le couple traque les ténèbres. L'atmosphère s'est refroidi. Les amants frissonnent.

Dans le coin de la pièce, le démon est là. Il les observe. Il est satisfait. La peur les gagne. Il peut le sentir. Elle parcourt son corps. Elle est sa sève. Il doit poursuivre, il a si faim. Il lève une main. Ses doigts s'animent. Un bruit dans la cuisine.

« Ahh ! crie Mathis, surpris. Tu as entendu ? »

Il ne parvient pas à tourner la tête vers Anissa. Cette dernière ne répond pas mais, elle se lève. Elle contourne son ami et se dirige vers la cuisine à petits pas.

« Mais, attends ! Qu'est-ce que tu fais ?

- Tu penses vraiment que je vais rester là, à attendre. On aura l'air fin dans deux heures quand on verra débarquer un putain de rat. Mais je t'en prie, surveille mes arrières. »

Anissa profite de la situation pour mettre le nez de Mathis dans sa couardise. Se retrouver face à un rat n'est pas la chose la plus agréable. Mais, à cet instant précis, c'est la chose qu'elle souhaite le plus. La vue d'un rongeur est préférable à ce que son esprit tente de lui imposer. Elle chasse cette idée. Il reste un espoir.

« Ma chérie, murmure Mathis. Reviens. »

Un sentiment étrange envahit l'homme. L'angoisse métastase. Il se recroqueville. Ses mains agrippent le haut du canapé. Sa peau blanchit. Il fixe sa compagne qui avance, inconsciente du danger qui l'attend. Tel un réveil suite à un cauchemar, une sensation de vide intense s'empare de lui. Il ne va plus la revoir. Il va la perdre. Sa respiration devient difficile. Son tee-shirt lui colle à la peau. Des gouttes de sueur perlent de ses sourcils et lui brouillent la vue.

Anissa approche de la cuisine. Elle note l'arrêt brutal de la machine à laver. Il doit pourtant bien rester une heure de programme. Dans la foulée, le journaliste se tait. Son estomac se serre. Elle expire. Elle fait l'effort de contrôler sa respiration. Elle ne veut pas troubler le silence épais qui vient de s'installer. Tout à coup, elle sursaute. Son cœur s'emballe. Un bruit insolite trouble le mutisme de l'atmosphère. Un cliquetis léger, rapide. Elle s'immobilise, aux aguets. Il semble provenir du salon. Il va la surprendre. La gorge nouée, elle ose un demi-tour. Ses yeux s'arrondissent. Mathis est défiguré par l'angoisse. Le bruit provient du claquement de ses dents. Ses épaules s'affaissent. Elle reprend sa progression. L'image du preux chevalier vient de se fracasser. Elle ne peut compter que sur elle. Elle se surprend à prier un Dieu qu'elle a délaissé depuis un temps trop long. Il faut que cela soit des rats. Oui, il le faut. Elle va les surprendre en train de s'éclater sur le sac poubelle éventré. Elle pénètre dans la pièce. La lumière n'y est pas invitée. Elle cherche l'interrupteur. Elle l'actionne, mais non, plus rien ne fonctionne. Elle s'engouffre. Son image s'estompe. Mathis la voit disparaître dans l'obscurité.

Le jeune homme est pétrifié. Il aimerait appeler Anissa mais les vibrations de ses cordes vocales sont trop faibles. Tout à coup, la télévision s'éteint. Un courant d'air caresse le visage de Mathis dont le cœur vient d'avoir quelques ratés. Brusquement, le petit écran se réanime, le journaliste est de nouveau audible. Mathis sursaute. Il est terrifié. Il halète. Mais que fait Anissa ? Il repère le scintillement d'un coupe-papier sur le sol. Qu'importe ce qui l'a amené à cet endroit, c'est une arme. Mathis se frotte les yeux. Il hyperventile. Ses muscles sont douloureux. Sa poitrine le brûle. Il se lève avec difficulté. Il se dirige vers la cuisine. Il récupère au passage le couteau de substitution. Son pouce effleure la pointe. Cela fera très bien l'affaire.

Il approche. Il n'est toujours pas capable d'émettre le moindre son. Soudain, il la devine. L'ombre est là, elle s'approche. Il ne réfléchit plus, l'oxygène manque. Il lève son bras armé et se jette sur sa

proie. Il vise la tête. Il frappe une fois, deux fois. Un jet de sang puissant l'éclabousse. Il sent le liquide chaud sur sa joue. Il le sent dans sa bouche. La nausée l'assaille. Il crache. Il lâche son arme. Il se frotte le visage mais ne fait qu'étaler le liquide visqueux. Il recule. L'enfoiré qui a violé leur domicile est fait de chair et de sang. Ce dernier, après un temps de latence, s'écroule.

Mathis reprend peu à peu sa respiration. Ses doigts trouvent l'interrupteur et l'actionnent. La noirceur s'évanouit. Le néon lui enflamme les rétines. Son estomac se vrille. Une intuition horrible. Non, ce n'est pas possible. Il n'a pas pu. Il se frotte les yeux. L'éclat diminue. Les traits du corps gisant se précisent malgré la mare de sang. Mathis tombe à genoux, anéanti. Ses cordes vocales se réveillent. Une longue plainte déchire la nuit. Il ne remarque pas la silhouette qui s'éclipse vers la buanderie.

Prysel est comblé. Il se tient droit. Il contemple la nuit, la cape au vent. La peur suintait de tous les pores de cet homme. C'était trop facile. Il caresse ses lèvres de sa langue rôtie. La mort de la jeune femme ne lui apporte rien. Elle n'est qu'un bonus sadique. Le temps passant, la production de frayeur est devenue routinière, alimentaire. L'éternité est monotone. Ses meurtres induits sont un péché mignon. Leurs souvenirs accompagnent la solitude. Il n'a pas le droit d'agir. Il se contente de manipuler les prédispositions des humains. Toutefois, le plaisir de chasser ces dernières se fane. Les individus flottent sur cette peur. Ils en sont abreuvés à chaque coin de rue, à chaque changement de chaînes. Prysel doit prendre garde, le plaisir de pimenter ses repas se meut en addiction. Cela peut attirer l'attention. Quoi qu'il en soit, ses batteries sont rechargées. Il glisse la main dans sa poche intérieure. Le billet est là. Direction boulevard Voltaire, les rapaces de la faucheuse d'acier ne vont pas l'attendre. Dans un bruissement de tissu, le démon Pelade se met en mouvement. Il repère les parties sombres des hauteurs. Ses bonds sont silencieux, voire gracieux. Emprisonnés dans leur lutte contre la montre, les badauds ne prennent plus le temps de lever la tête. Ils avancent, inconscients de l'horreur qui se permet de se balader à découvert.

L'objectif est en vue. De son perchoir, Prysel observe la foule qui se presse à l'entrée de la salle de concert qui se trouve au rez-de-chaussée de l'immeuble d'en face. Seul le hard rock est capable, un instant, de lui faire oublier son abominable existence. Il doit être profond, violent et provocateur. Cela tombe bien, c'est au programme ce soir. À l'accoutumée, la créature de l'ombre se contente d'un plaisir solitaire et édulcoré sur le toit des salles avec lequel elle fait corps afin de profiter des vibrations et du son filtrés par la toiture. Mais ce soir est différent. Ce soir, Prysel fait partie des privilégiés. Il va pouvoir se mêler à la meute. Il va toucher de l'humain, s'enivrer de son odeur, ressentir son ivresse passionnée. Il n'aura ni besoin d'épouvante ni de trépas pour son embrasement personnel. Il bénéficie d'un accès occulte au concert, une édition secrète, un passe pour le plaisir.

Il sort le ticket de sa poche. Il l'observe, excité. Ce n'est pas un simple ticket de papier. Une aura magique émane de ce coupon noir qui absorbe tout éclat lumineux. Il a toujours du mal à y croire. Mais son nom est gravé en lettres de sang. C'est la bonne date. Quoi de mieux qu'un vendredi 13 pour qu'un démon s'éclate ? Prysel caresse du pouce le croissant de lune qui semble flotter et qui l'hypnotise. Il s'arrache à cette contemplation. Il recherche un élément analogue. Au premier étage, une porte-fenêtre dans l'ombre attire son attention. Oui, c'est cela. L'esquisse du même morceau de l'astre de la nuit se devine sur le pas de cette porte. Il se jette dans le vide. Il atterrit sur le perron. Il se redresse. Un regard circulaire le rassure. Il pose la main sur la clenche. Rien, la porte ne s'ouvre pas. Il secoue la poignée. La porte résiste. Ses épaules s'affaissent. Il s'est fait duper. Le plaisir restera solitaire. Sa colère monte. Quelqu'un devra payer ce soir.

Rageur, il colle le billet sur la vitre. Il retire la main, mais le ticket reste en place. Il disparaît peu à peu, assimilé par la paroi de verre. La porte-fenêtre se trouble. Prysel tente un pas. Son corps se consume dès qu'il entre en contact avec cette muraille opalescente et fibreuse. Il se sent aspiré. C'est un piège. Il souffre. Il brûle. Il va disparaître. Puis, les ténèbres, muettes, impénétrables. Ensuite, des lumières colorées et pulsatiles l'agressent. Le silence se retire. Un vacarme assourdissant sature ses sens. Prysel se ressaisit. Le tapage se façonne en mélodie. Oui, il y est. Il est dans la place.

Il est cerné. Il va se faire repérer. Son instinct lui crie de fuir. Le démon lève les bras pour se cacher. Ce qu'il voit le fascine. Il y a si longtemps. Ses mains sont à nouveau humaines. Quel est ce

subterfuge ? Prysel baisse les yeux. Ses haillons de démon bas de gamme ne sont plus. Il porte jeans, bottes et blouson de cuir. Prysel ressent une émotion étrange, ancienne. Des larmes qu'il pensait taries coulent sur ses joues. La joie se répand. Il regarde son voisin, un quadragénaire barbu et bedonnant qui saute et crie au rythme des guitares. Ce dernier lui rend son regard. Il y a des lustres qu'il n'avait pas perçus autre chose que la peur dans le regard de l'autre. Alors Prysel s'abandonne. Il se laisse pénétrer et dominer. Des vibrations sonores et des lames d'émotions le gouvernent. Il lève les bras. Il est asservi par cette transe collective. Le rock a botté les fesses du monstre. Il prend un pied d'enfer.

Mais, soudain, des coups de feu, des cris, un mouvement de panique. La musique meurt. Des vies s'éteignent. Que se passe-t-il ? Prysel perçoit un tsunami d'épouvante. Mais, qui ose ? Qui se donne le droit de terroriser ? C'est son boulot ! C'est lui, le prince. La créature des ténèbres ressent les flots de terreur l'envelopper, l'assaillir de tous les côtés. Mais, il ne peut pas s'abreuver de ce nectar, il n'en est pas l'artisan. Son apparence humaine s'effrite. Il est furieux. La réalité est de retour et le prend à la gorge. Puis, l'illumination. Il comprend. Tout ceci était trop beau. Voilà la raison pour laquelle il a reçu ce laissez-passer vers le plaisir. Il s'est fait berné. Il se fait remettre à sa place. C'est un damné, il ne doit pas l'oublier. Il n'a pas le droit d'agrémenter sa pitance. La distraction est proscrite. Il doit terroriser. Point barre ! La grande instance de la nuit lui met le nez dans sa malédiction. Elle dévoile sa médiocrité. L'Homme est plus redoutable. Alors, Prysel hurle de rage. Il arrache ses derniers lambeaux d'humanité et, il s'enfuit.

Gamiani Flight n° 6

Camille Eelen

Les aéroports sont les nouvelles cathédrales. Des temples transparents dédiés à la gloire de la globalisation et de la technologie à haute valeur ajoutée.

J'étais au beau milieu de l'une d'elles. Celle de Shanghai. Je devais emprunter, dans quatre-vingt-dix minutes, l'un de ces longs courriers parcourant les veines d'un monde où désormais la distance se mesure en points de PIB, en heures de vols ou en nombre d'internautes. Je levais les yeux de mes notes, je venais de finir mon cours semestriel de droit français et européen à des étudiants chinois. J'avais affronté la sœur jumelle du Los Angeles de Riddley Scott pendant quelques semaines.

Quelques semaines d'essoufflement permanent et de muqueuses asséchées. La Chine, l'Empire du milieu et des polluants atmosphériques, m'usait. Je me sentais vieux et fatigué.

Heureusement, il y avait la foule. Un flot continue de corps dans lequel je pouvais picorer. J'avais à ma disposition un choix presque infini d'anatomies et de visages, de seins et de fesses, de hanches et de nuques. De la pâte à fantômes, de la glaise à baise.

J'imaginai cette jeune métisse, au corps magnifiquement imparfait, allongée sur un lit aux draps aussi défaits qu'immaculés, cuisses largement écartées entre lesquelles je glissais ma tête. L'hypnotique œil rosé au creux de sa vulve chocolat m'attirait, m'appelait. D'une main timide, j'écartais les plis de son sexe et, du majeur, lui branlais le clitoris. Sans précipitation, avec un grand respect, comme si je touchais une relique, un puissant artefact, un lien direct avec l'absolu.

Une fois son sexe bien humide, j'avançai la bouche et tendis vers son hostie ma langue comme le fait, avec ferveur et respect, le communiant impatient de goûter la substance divine. Je déposais une bouche entrouverte sur ses lèvres.

La suite fut une longue série de lapements, de succions, de caresses et de pénétrations qui mirent au supplice l'inconnue en détention dans mon esprit.

Le temps passa agréablement.

Au fond, soyons lucides, je suis un fétichiste de la vulve. Cet organe est plus qu'un amas plus ou moins ordonné de tissus et de chairs, c'est un miracle, une émotion incarnée. J'en étais arrivé à ce stade de ma philosophie dans le boudoir lorsque j'entendis l'annonce de mon vol - le numéro 6 - dans cet anglais si lisse et clair des hubs.

Une heure plus tard, j'étais à 10 000 mètres du sol et plus loin encore de mes notes. Je n'arrivais pas à me concentrer. Mon esprit renâclait devant l'obstacle, la carne.

Je devais lui trouver un opiacé, le soulager. J'avais dans ma pochette le remède miracle. Je l'avais déniché chez un bouquiniste dont je fréquentais la poussière depuis quelques lustres maintenant.

François gâtait au fond d'une ruelle. « Ruelle de l'Enfer ». Je n'invente rien. Sa boutique, discrète et plongée dans un perpétuel clair-obscur, s'appelait « Aux éditions secrètes ». Un lieu d'initié(e)s, une adresse que l'on devait mériter pour se la voir confier. On y trouvait du rare, du bizarre, de l'introuvable - et jamais trouvé -, de la chimère sur velin et japon, du mauvais genre précieux sur papier trop acide et jauni. Et, surtout, il y avait toujours quelques nouvelles curiosa insolites. De l'érotisme vendu sous le manteau, il n'y avait pas si longtemps encore. Des livres de fesses, certes, mais vénérables et recherchés, du livre de fesses pour esthètes, du cul pour bibliophiles et amateurs éclairés.

Il m'avait dégainé, le jour précédant mon départ, un volume brun et patiné.

« Mon ami, je te promets, avec ce livre, de grands plaisirs pour tes yeux délicats. »

Il me le tendait au-dessus des carnets à dessins qui constellaient éternellement son vieux bureau - il aimait dessiner, il s'essayait avec plus ou moins de réussite aux Beaux Arts avec un ami à lui, agent d'assurance piqué de philosophie. Je le regardais droit dans les yeux, essayant d'y trouver l'ironie ou l'étincelle annonçant la blague, le canular ou la facétie de mauvais goût dont il avait le secret et qui m'amusait toujours beaucoup.

« Que de méfiance envers un honnête commerçant tel que moi. Tu me peines, mon ami. Tu me peines vraiment.

- La dernière fois, tu m'avais dit : " Ce livre est d'une perversité absolue. Le pavé le plus fangeux des Enfers des bibliothèques qui ont la chance, ô combien rare, de l'abriter. Prépare-toi, c'est du brutal, mon ami. " J'avais même hésité à l'ouvrir. Tu m'avais dit de m'asseoir, là, dans ton

vieux voltaire usé. J'avais ouvert et... je m'étais retrouvé avec un vénérable exemplaire de la Vulgate. J'entendais encore son rire caverneux et le tonnerre de sa main rythmant ses hoquets sur le bois patiné du comptoir balzacien.

- Mais il y avait tout ce que je t'avais laissé entendre dans LE livre : meurtre, inceste, torture, massacre, canaualisme, masturbation, prostitution, génocide, zoophilie, esclavage. C'est un catalogue de turpitudes et de transgressions.

- Pour rester dans le thème, je te dirais que tu es d'une mauvaise foi confondante...

- Une mauvaise foi contondante ? ricana-t-il. Allons, oublions cet épisode et ouvre ce livre. Une pure merveille, tu verras. »

J'ouvris et je découvris une édition de *Gamiani ou deux nuits d'excès*, éditée par « Les Éditions de la tolérance » - un nom étrange mais non sans pertinence - juste avant la Seconde Guerre, illustrée de photographies sépia. Sans aucun doute des photographies de bordels, ce type de photographies que l'on faisait dans les décors rococos des maisons de tolérance.

Je tombais sur un cliché qui me captiva : deux femmes, l'une visiblement plus jeune que l'autre, étaient allongées sur un lit digne de celui de la Païva. Au milieu du bouillonnement blanc des draps, leurs corps se rejoignaient à hauteur de sexe. Leurs jambes s'entremêlant pour permettre à leurs cons de se frotter, de se baiser.

C'étaient des corps épais mais pleins de grâce, incarnant la volupté d'une époque. L'abondante chevelure brune de la plus jeune - Fanny sans aucun doute - se répandait sur la banquise du lit en vagues sombres qui finissaient de s'écouler jusqu'à l'épais tapis couvrant le sol. De par sa position, on lisait son visage à l'envers. Un visage à peine sorti de l'adolescence. Il était extatique. La bouche était entrouverte et ses yeux fixaient intensément un point au-dessus d'elle, un point inaccessible. Elle portait au loin son regard pour mieux se concentrer sur son corps, sur le plaisir, sur le déchirement soyeux des entrailles provoqué par leurs vulves embrassées.

Elle s'agrippait à la cheville de son amante, placée sur le côté de son sein gauche. Sa partenaire - la comtesse Gamiani - faisait de même avec le genou droit de la jeune fille qui surplombait son aine. Elles se cramponnaient au corps de l'autre, pour mieux l'attirer, en faire un outil de plaisir. Une danse rituelle et frénétique aussi fascinante que triviale, aussi belle que grossière.

La comtesse, la plus âgée, était presque assise, de moelleux et larges oreillers soutenaient son dos. Son bras droit, reposait sur l'un deux, sa tête, penchée elle aussi sur la droite, reposait sur l'épaule.

Ses cheveux, retenus par un ruban sombre à peine visible, serpentaient jusqu'au sein gauche, blanc et plein, pour s'étioler sur la large aréole. Son ventre se plissait sous la pression et les mouvements qu'elle exerçait sur le sexe de la jeune fille. Son visage exprimait la détermination à jouir, à faire exulter son corps et celui de sa partenaire. Ses doigts broyant un des oreillers en étaient le contrepoint évident.

Leurs vulves broussailleuses se mêlaient et on distinguait, au milieu des toisons, la zone plus blanche où leurs lèvres se pressaient l'une contre l'autre.

Le cliché était surprenant de réalité malgré son décor en carton-pâte et l'évidente activité commerciale des participantes. Je ne sais si c'était l'expression de leur visage, la position des corps ou l'authenticité de leur morphologie mais j'étais ému, touché.

« Alors, mon ami, on est pris au cœur de l'action ? »

Je sursautais.

« Effectivement. Combien le vends-tu ? »

- Mes prix correspondent toujours à la valeur de l'ouvrage. La beauté a toujours un prix...

- Qui correspond parfois, dans ton échoppe, à celui d'un rein sur le marché noir.

- Tu me peines, moi qui te tiens en si grande estime. Tu me peines... »

Après quelques lamentations, imprécations et soupirs déchirants, nous nous mîmes d'accord sur un prix, comme toujours, raisonnable mais dont l'élaboration devait répondre à cette liturgie tacite qui nous amusait tant.

J'allais plonger ma main dans ma sacoche lorsque, deux ou trois rangs devant moi, un profil attira mon œil. C'était celui d'une femme de type asiatique - quoi de plus normal ? - qui était en train de

ranger dans son sac un passeport que je devinais canadien. Il me rappelait un cliché aperçu sur un blog... mais lequel ?

Et ce fut la révélation, l'illumination : aurais-je à quelques mètres de moi la célèbre Anne Archet ? La Louise Michel des histoires de fesses, dynamiteuse de l'érotisme bourgeois, reine de la noune en folie et - oublions mes comparaisons grandiloquentes et d'une flagornerie poisseuse - une des écrivaines érotiques les plus douées et subversives. Je suivais son blog, puis ses blogs, depuis plus de dix ans. Je relisais son *PrOnographe* régulièrement et la lecture de sa Conférence interrompue fut un coït absolument fabuleux.

LA Anne Archet, par le cockring de Saint Antoine ! Je n'avais qu'une envie : lui dire mon admiration, la force intimidante de son écriture pour l'écrivillon érotique que j'essayais d'être. Je voulais lui baiser les pieds et lui lécher la glotte.

Mais très vite, mon enthousiasme se doucha sous la cascade glacée de la réalité : la chimérique Anne Archet était peut-être une illusion, un personnage interlope du web 2.0.

D'ailleurs ces clichés qu'elle avait publiés dans une de ses biographies - tout comme ces dernières - étaient-ils vrais ? Anne Archet pouvait tout aussi bien être un bûcheron érotomane à la sensibilité exacerbée qui exprimait son talent dans ces textes ou une BBW american native alcoolique qui oubliait sa vie merdique en écrivant.

Néanmoins dans toutes les présentations qu'elle a rédigées, il y a un point commun : elle se dit asociale, agoraphobic friendly, cénobite de demi-sous-sol et profondément gênée par les compliments.

Où peut-être est-ce moi qui l'imaginai comme cela ?

Je risquais donc de la mettre dans une situation embarrassante, bien plus que celles décrites dans ses récits. J'étais dubitatif. Comment lui dire ma sincère admiration sans paraître, au mieux, ridicule, au pire, gênant ?

Je me dirigeais sournoisement vers les toilettes pour mieux observer la bête. Des lunettes de soleil... elle portait des lunettes de soleil noires comme le drapeau anarchiste - un bel oxymore ça : « drapeau anarchiste ». Néanmoins je pus relever un indice : le livre qu'elle avait entre-temps entrepris de lire était en français.

Anne, ma sœur Anne, était peut-être ici, dans cette carlingue, au plus haut des cieux, si proche de moi. Son agoraphobie devait être en train de lui pilonner l'entendement.

Je me rassis et passai une bonne heure à établir différentes stratégies d'approches plus ou moins élaborées mais constamment ridicules. Moi que la timidité fuyait, j'étais paralysé, incapable de faire le premier pas.

J'en étais à imaginer une tentative d'attentat pour mourir (presque) dans ses bras lorsqu'elle se leva. Je la regardais passer avec une indifférence que j'espérais crédible. Et je soupirais...

C'est alors que j'eus une révélation : sacrifier Gamiani sur l'autel de mon admiration (elle me giflerait pour avoir écrit une telle phrase). Lui offrir mon curiosa.

Elle en possédait une belle collection héritée d'un grand-père, ancien magistrat à droite de la balance et de la croix, aussi esthète qu'hypocrite. J'allais le faire moi aussi à l'hypocrite, à la sournoise façon voyeur enfichant son œil dans des trous creusés dans les parois des toilettes pour dames pour se palucher sur la vision furtive d'autres trous bien moins artificiels.

Je guettais donc l'instant propice. Inévitablement sa vessie allait se rappeler à elle à un moment ou un autre. L'inévitable se déroula une bonne heure après.

La majorité des passagers étaient plongés dans le visionnage d'un block-buster, la lecture d'un magazine aussi creux que glacé ou dans un sommeil vaguement réparateur. Je déposais donc discrètement l'ouvrage sur un fauteuil heureux comme Ulysse qui aurait fait un long voyage sous les fesses d'une sirène. Je regagnais ma place et je feignis l'endormissement.

À travers la fente de mes paupières presque closes, j'observais la silhouette longiligne et habillée de sombre s'approcher de mon offrande. Elle se figea devant son fauteuil et tendit la main vers le livre. Elle l'observa, l'examina puis l'ouvrit. Après avoir parcouru quelques pages, un demi-sourire sur les lèvres, elle releva la tête et explora du regard les rangées de fauteuils. Je me figeais, j'étais le sommeil incarné. Je respirais lentement essayant de calmer les battements de mon cœur par des

inspirations profondes comme des gorges. Après quelques instants, elle s'assit et continua sa lecture.

Mon angle de vue me permettait de distinguer les pages droites du livre lentement se tourner. J'étais hypnotisé par ses doigts blancs qui caressaient doucement la tranche des feuilles. Je m'endormis sur cette vision et sur une belle érection.

J'avais un peu froid, c'est ce qui me réveilla. La nuit était tombée ou peut-être était-ce nous qui l'avions rattrapée ?

Je portais le regard vers le trône de la reine Anne. Sous une couverture, elle dormait. Un silence bourdonnant formait un cocon autour de nous, impression de nidification renforcée par la lumière douce et discrète de quelques veilleuses. Nous étions des fœtus dans une matrice au-dessus des nuages.

Je perçus un mouvement. Elle venait de sortir une main de la couverture pour se saisir du livre placé dans un sac à main posé à ses pieds.

Elle tourna les pages, non pas pour feuilleter, non, c'était un mouvement plus sûr. Elle cherchait une page en particulier. Après quelques instants, le défilement s'arrêta sur une photographie - j'avais de la chance toutes les illustrations se situaient sur les pages de droite.

Bien que situé à quelques mètres, je reconnus le cliché. Il illustrait un des épisodes du récit où La comtesse Gamiani, en pleine transe érotique, demandait l'intervention de sa servante. Je me souvenais parfaitement de ce cliché.

Sur une banquette, très 1er empire, la prostituée - c'était mon hypothèse - jouant le rôle de Gamiani, était à quatre pattes, une levrette mettant en exergue un cul généreux et rond de pécheresse glorieuse. Une vulve aux poils sombres et exubérants s'y nichait. Cette masse enténébrée était brisée par un drapé de chairs entrebâillées. La comtesse, le visage tourné vers sa servante placée derrière elle, semblait lui hurler quelque chose, un ordre dont le côté impérieux était accentué par ses poings crispés sur l'accoudoir.

Derrière ce sexe ouvert et offert, on voyait avant toute chose un godemiché gargantuesque, un mandrin à peine équarri dont le gland ressemblait à une grosse prune, une très grosse prune. Sous ce pénis tout droit sorti d'un graffiti de prison, une paire de couilles lourdes et gonflées pendait sur la toison de la jeune servante. Les courroies qui maintenaient l'objet en place, tallaient dans la chair des fesses et du ventre dessinant des portions appétissantes.

Elle était blonde, robuste avec une paire de seins appesantis mais beaux, appelant la caresse ou le baiser mais surtout l'admiration et le respect. Une poitrine d'Alma-Mater, d'allégorie républicaine.

Elle posait une main sur le cul de sa maîtresse, qui gueulait pour se faire engoder, écartant une fesse pour mieux ouvrir le bal. Elle avait un sourire doux, rien de salace ou de forcé, juste un sourire doux comme celui d'une mère rassurant son enfant. Un sourire d'amour, de réconfort. Elle allait lui planter dans le con un sexe démesuré avec amour. On frissonnait pour la pénétrée en puissance. La scène était tout en tension, on ne pouvait que désirer voir la suite mais on ne pouvait que se rabattre sur son imagination.

Une scène magnifique qui ne pouvait que lui plaire.

Elle était en train de regarder cette page depuis une minute ou deux lorsque je perçus un mouvement sous la couverture. Juste sous le livre. Au niveau du bas-ventre.

Cette reptation était presque imperceptible, puis elle se fit un peu plus visible, s'accélérait lentement. L'onanisme archetien en haute altitude était discret.

J'imaginai que ses deux voisins, des cadres supérieurs, modèle mondialisé standard, dormaient.

La tellurique de la couverture m'indiqua que sa cuisse droite s'était écartée plus encore de sa jumelle, la palpitation sous le livre se fit plus forte jusqu'au moment où le livre ouvert tomba sur elle.

J'étais comme la femme de Loth, j'avais regardé en face le visage de Dieu-qui-n'existe-pas et j'étais une statue de sel, parfaitement immobile. Une dernière étincelle de vie reposait dans mon regard fixe et brûlé par la lumière de la toute puissance.

Anne s'endormit, je fis de même. À nouveau.

Lorsque je repris pied dans la réalité, il ne restait qu'une... deux heures de vol avant l'atterrissage à Paris. Le petit déjeuner fut servi par les hôtes. Tout en mâchouillant une viennoiserie grasse et molle, je me motivais pour, lors de la sortie de l'avion, l'aborder et essayer d'évoquer subtilement son identité secrète. Je me persuadais que j'étais capable de le faire avec tact et intelligence. Je me hurlais : « Vas-y champion ! Tu peux le faire. Ce n'est pas Bruce Wayne, elle ne va pas te fracturer la mâchoire quand même ? »

Mon moi, nonchalamment vautré sur ma libido, me regardait rigolard en me susurrant un : « Ouais... » des plus humiliants.

Lorsque l'heure de vidanger la carlingue et toutes ses entités en transit arriva, je m'arrangeai pour me lever lorsqu'elle fut devant moi. Je me tournai vers ses lunettes noires - fichues saloperies -, je la fixai. Elle me rendit mon regard, silencieuse, immobile. Les secondes s'étiraient comme un vieux chewing-gum douteux.

Je balbutiai un pitoyable : « Je vous en prie... » en la laissant passer. Elle poursuivit son chemin sans une parole. Je me plaçais dans son sillage à la suite des deux séides de la World Company.

Dans l'aéroport, je la suivis. Frêle silhouette fuligineuse, avançant avec assurance. Elle s'arrêta pour consulter un affichage. Je me faisais l'impression d'être un chien errant, piteux bâtard, guettant d'un œil torve une Belle inaccessible mais si fascinante.

Ma filature prit fin devant l'accès à la correspondance vers Toronto. Je restai quelque temps interdit devant le terminal. Orphée à la valise regardant Eurydice disparaître sur un tapis roulant vers un Enfer plein de nuages. Je m'assis sur un banc se prenant pour une œuvre d'art contemporain.

J'étais fatigué. Très fatigué. Je me dis que j'avais peut-être rêvé, que j'avais sans doute construit un scénario libidineux. Un effet pervers du décalage horaire. Je sortis mon portable afin de prévenir de mon retour. Un morceau de papier tomba de ma poche. Plié en quatre. Je le ramassai et l'ouvris.

Une écriture sobre mais élégante en occupait le centre :

« Merci pour le livre. Vous avez très bon goût. Je fus très touchée mais je crois que vous l'avez constaté.

Anne. »

Irène ou la dernière pipe

Jean-Yves Barzic

Ma femme est morte ! Vive ma femme ! À vrai dire, elle n'est pas morte sur le coup... que je me suis bien gardé de lui donner... Les flics, c'est plus sagace qu'on croit ! Ils vous empaument le suspect en deux temps trois mouvements ! Un zeste d'ADN, et vous êtes bons pour Clairvaux ! Il m'a donc fallu patiemment attendre que celui qui tire les ficelles la rappelle à lui... Il a pris son temps, le deus ex machina, car Irène a longtemps traîné des pieds avant d'embarquer sur la barque à Caron... Mais, il n'y avait aucune raison que le Big C qui avait eu la peau de ce dur à cuir de John Wayne lui fasse un cadeau !

Soyons équitables : en un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, Irène avait été très belle, de cette beauté de brune piquante à laquelle tout homme normalement constitué ne saurait être insensible : un nez joliment retroussé, un popotin moulé à l'artisanale, comme qui dirait, monté sur ressorts, un œil noir et velouté, aussi racoleur qu'une loupote de bordel... Un vrai canon, je vous dis !

Problème : une aussi belle plante avait besoin d'être fréquemment arrosée. Et ce ne sont pas les jardiniers qui manquaient ! Avec Irène, c'était à bîne que veux-tu !

Bref, elle m'avait si souvent trompé, que le compte de ses amants remplirait tout un bottin. Comme elle s'était montrée - du moins dans les débuts de notre mariage - d'une prévenance en matière culinaire, jamais prise en défaut, j'avais lâchement fermé les yeux sur ses chaleurs de nympho. Un cocu lamentablement complaisant, voilà ce qu'elle avait fait de moi, la salope !

Aussi, je vous l'avoue, je n'ai pu dissimuler un mouvement de contrariété lorsque, notre notaire Me Lecoeur (le mal nommé car, de cœur, il n'en a pas !) m'a fait part des dernières volontés d'Irène. Ma « chère » défunte, m'informa le tabellion, voulait qu'on l'incinérât et qu'on dispersât ses cendres dans un champ, près du bled où elle était née, quelque part dans le Limousin. Tu parles d'une lubie ! Certes, il y avait une certaine logique pour elle, qui avait toujours, eu – passez-moi le grivois de l'expression - le feu au cul, à vouloir être incinérée ! Fallait seulement espérer que le vent ne soufflât pas en bourrasques... Surtout, me dis-je, ne pas oublier de consulter la météo... Des escarbilles d'Irène, en pleine figure, très peu pour moi !

De toute façon : une corvée dont je devais au plus vite, me débarrasser car, voyez-vous, j'ai toujours été un homme de principes. Pourtant, en contemplant lors de la veillée funèbre son superbe corps glacé par la mort, allongé, là, telle une orchidée, au milieu des couronnes mortuaires, je ne parvenais pas à me résoudre à l'idée de la voir partir en fumée, comme une vulgaire bûche ! Elle me privait du plaisir que j'aurais eu à me rendre sur sa tombe, où probablement, un de ses amants, plus nostalgique que les autres, y aurait déposé, en catimini, quelques fleurs. Pas pour m'y recueillir, bien entendu, mais pour lui présenter, post-mortem, une de ses amies, dont j'avais fait, opportunément, avant que la maladie ne l'emporte, ma maîtresse. Basse vengeance posthume me direz-vous... Sans doute, mais elle m'avait tant pourri la vie, la bougresse, que je pouvais bien me permettre de lui pourrir sa mort ! C'est pas le diable (... au corps) qui m'en aurait voulu !

N'empêche... Quand le flandrin des pompes funèbres, d'un air de compassion toute professionnelle, m'a fourré l'urne entre les mains, je n'en menai pas large... Ce trophée de la victoire de la mort sur la vie, je me hâtai de le ramener à mon domicile où je le déposai sur le manteau de la cheminée. Je me servis un triple whisky et m'affalai dans le canapé, en proie à des pensées confuses. De temps à autre, mon regard accrochait l'urne. Ce petit récipient de métal semblait remplir toute la pièce de sa présence obsédante. La simple idée de devoir en épandre le contenu dans ce champ, près de son patelin, m'était insupportable. J'avais pourtant prévu de m'y rendre avant la fin de la semaine. Toute sa famille m'y attendait. Même qu'un service religieux devait être célébré... On ne plaisante pas avec les conventions sociales dans le Limousin !

Je me levai, et brusquement, saisi par une curiosité toute macabre, ôtai le couvercle... Les cendres grisâtres que j'avais sous le nez ne différaient guère de celles qui s'amoncelaient dans l'âtre de la cheminée, ces cendres qu'elle retirait chaque matin, par un réflexe ménager confinant chez elle à l'exploit, en s'aidant d'une balayette et d'une pelle à feu... *Voici donc*, me dis-je, en prenant, inconsciemment, la posture d'Hamlet contemplant le crâne du « poor » Yorick, *le corps d'Irène réduit à sa plus simple expression ! Vanités des vanités...*

Distraitement, je plongeai les doigts dans le tas de cendres ; ces doigts qui se plaisaient à dessiner des arabesques sur le satin de sa peau, au temps lointain où nous faisons encore l'amour... Je

n'éprouvai, au contact de ce magma cendreux aucune sensation... Plutôt un sentiment irrité : elle avait passé sa vie à me fuir... Jusqu'à son dernier souffle, elle s'était refusée à moi, préférant offrir son corps à d'autres, et voici qu'elle me faisait la mauvaise blague de m'en léguer la poussière carbonisée... Comme un dernier pied de nez ! Ah ! La gueuse !

J'étais enfoncé dans mes rancœurs, lorsque la sonnette retentit. Je poussai un soupir exaspéré. C'était vraiment pas le moment qu'un témoin de Jéhovah ou un représentant en aspirateurs vienne me faire chier !

Mauvais, j'ouvris brusquement la porte, et esquissai une grimace que je me hâtai de transformer en sourire. C'était Alex... Ce bon vieil Alex, qui, gauchement, se dandinait sur le seuil.

« Bonjour, Jacques... Je te dérange pas, au moins... Je passai par là...hasarda-t-il, hypocrite...

- Mais non... mais non ! Entre... »

Son air faussement emprunté me tapait sur les nerfs.

Il s'avança dans le salon, l'œil rivé sur le fauteuil où il ne songeait qu'à carrer son gros derge de haut fonctionnaire.

« Assieds-toi... »

Il s'exécuta comme à regret, en me dévisageant d'un air soucieux.

« Alors, Jacques, finit-il par lâcher, en retenant ses mots, comment vas-tu ? ça doit être dur, mon vieux ! »

Je haussai les épaules, en affectant un air fataliste qui parut lui convenir...

« Ce sont les premiers temps qui sont les plus pénibles, vois-tu, énonça-t-il, d'un air docte, comme s'il me balançait la loi de la gravité universelle... Après... »

Il commençait à me gonfler, cet abruti !

J'avais toujours su qu'il était du nombre des heureux élus qui avaient étrenné le lit d'Irène. Il devait se douter que je me tenais sur mes gardes, aussi se montrait-il envers moi plein d'attentions...

Lorsque nous l'invitions, il prenait toujours soin d'être accompagné de Caroline, son épouse, - une sorte de laideron tyrannique - sans se rendre compte qu'il pouvait se trahir à mes yeux, son infortune conjugale ne pouvant que le condamner à jouer les Don Juan de sous-préfecture auprès d'Irène. De fait, les regards langoureux que ces deux-là échangeaient en coulisses auraient attiré l'attention d'un aveugle !

Peu après le décès de ma femme, il vint me rendre visite. Il n'avait pu se rendre aux obsèques, me dit-il, car il était ce jour-là en mission à l'étranger. La conversation roula bien évidemment sur la chère défunte. Les yeux embués, il m'en vanta les mérites, essentiellement moraux, car pour ses attraits physiques, il n'est pas certain que j'en susse autant que lui !

« Je mesure quelle immense perte, c'est pour toi, mon vieux ! Elle était la bonté même, cette pauvre Irène ! »

Et ce faux-jeton, après s'être inquiété des enfants, et de leur statut d'orphelins, de me rappeler, sur le mode ému, les bons moments, évoquant ces vacances que nos deux couples avaient passées ensemble...

« Tu te souviens... la partie de pêche au gros, au large de Palerme, lorsqu'elle a ramené ce thon énorme ! Et dans les Pyrénées, lorsque son âne refusait d'avancer... et en Italie... Levant les yeux au ciel, il poussa un profond soupir... Ah ! Qu'elle nous manque ! »

Tu parles ! Je me doutais surtout qu'Irène et lui avaient dû sacrément batifoler... Au retour de nos excursions, je la sentais repue, dissimulant mal son contentement de femelle satisfaite, lorsque le soir, en maugréant, elle me tournait le dos. L'Alex et elle, ils devaient bien se marrer pendant que je crapahutais, d'un mollet conquérant, sur les sentiers de chèvres... Je comprenais maintenant pourquoi ils lambinaient à l'arrière... qu'ils arrivaient bons derniers au gîte d'étape... Même les bouquetins qui faisaient des cabrioles entre les parois de la montagne devaient être jaloux de ma paire de cornes !

D'ailleurs, rien ne dit que le bel Alex n'en portait pas, lui aussi, des cornes ! Goulue comme elle était, l'Irène ne devait pas se contenter d'un seul plat au menu. Il lui fallait, très probablement

quelques en-cas ! Je revis le matelot sicilien qui la serrait d'un peu trop près en l'aidant à ferrer ses bonites, ou ce jeune guide, taillé comme Rambo qui, le soir à la flambée, avait la main baladeuse... Alors, rendre la pareille, à ce crétin d'Alex ? L'idée ne m'avait même pas effleuré. Et puis sa moitié était vraiment trop moche ! Sûr... qu'un jury, si je l'avais tué, lui aurait accordé les circonstances atténuantes.

Pour l'instant, il pérerait toujours, en éclusant la bouteille de whisky que j'avais eu la faiblesse de déboucher.

J'acquiesçai vaguement à ses propos insipides. Se méprenant sur mon attention quelque peu distante qu'il devait mettre sur le compte de mon chagrin de veuf éploré, il se tut soudain, en affectant un air grave, puis, sans que je m'y attende le moins du monde, tira une lettre de la poche intérieure de sa veste et me la tendit, l'œil rivé sur ses godasses :

« Voilà... bafouilla t-il... Je n'ai pas eu le cœur de te la remettre à l'enterrement... Cette lettre, Irène m'avait demandé de te la remettre à sa mort... »

J'ouvris des yeux ronds :

« Une lettre d'Irène ? »

Il dut sentir, à ma mine ahurie, que le terrain était glissant.

« Je ne sais pas... Elle n'a pas osé. Vous n'étiez pas ...tous les deux ...Tu comprends... »

Il me faisait pitié, ce pauvre Alex.

« Ça va ! ça va ! Te fatigue pas... Donne ! »

Je m'emparai de la bafouille de mon ex - tout à fait ex - et je la posai sur la cheminée.

« Tu... tu ne l'ouvres pas ? fit l'autre ; en feignant l'étonné de service.

- Tu n' veux pas que je t'en fasse une photocopie, par hasard ? lui lançai-je, l'air furax. Pour être post-mortem, cette lettre n'en est pas moins confidentielle. Je la lirai, ce soir, à la chandelle... T'as rien contre ?

- Te... Te fâche pas Jacques ! pleurnicha cet endoffé... Je ne voulais pas... »

Je lui décochai mon sourire le plus bonard, et lui tapotai l'épaule.

« N'en parlons plus, Alex... Que veux-tu... Je ne sais pas ce qu'elle a pu me confier dans cette lettre... Et tu devines bien que je redoute de la lire... »

Il s'abusa sur le léger trémolo que j'avais artistiquement glissé dans mon envolée et qui m'aurait valu un prix d'interprétation dans le rôle du Tartuffe.

« Bien sûr... Jacques, bien sûr... fit-il, compatissant. »

Il sortit alors sa pipe de sa poche, et se la fourra entre les lèvres.

« Tu permets, s'exclama-t-il, d'un ton presque enjoué, c'est mon seul péché, que veux-tu ? »

Je m'abstins de lui faire remarquer qu'il omettait celui de la chair et le rassurai d'un geste négligent de la main.

Il fourragea dans sa blague, et lâcha, d'un air irrité :

« Zut ! Il ne me reste que quelques miettes...

- Laisse... lui dis-je, j'ai ce qu'il te faut ! »

Il eut l'air surpris.

« Je croyais que tu avais arrêté de fumer !

- Je m'y suis remis, fis-je, en tirant ostentatoirement ma Peterson de ma poche. Tous ces évènements... les nerfs en prennent un coup !

- Je te comprends, mon vieux... »

Je m'emparai de l'urne.

« Bizarre, ta tabatière, observa-t-il comme je la déposais sur la table de salon.

- Originale, hein ? Je l'ai dégottée aux puces de Saint-Ouen. Tiens, donne-moi ta pipe... »

Il parut s'amuser de mon obligeance, et me tendit sa bouffarde.

« C'est du virginien ?

- Non, du brun... du belge, qu'un de mes cousins m'a rapporté l'autre jour. Tu m'en diras des nouvelles ! »

Fort obligeamment je lui bourrai sa pipe d'une grosse pincée, bien tassée, d'Irène, tout en me gardant bien entendu, d'allumer la mienne.

Il balaya longuement le fourneau de son zippo puis aspira une longue bouffée, la tête inclinée en arrière, expulsa quelques volutes, et brusquement, fut secoué par une quinte de toux à s'en péter les poumons !

« Nom de Dieu ! C'est du solide ! Un vrai tabac d'homme ! balbutia-t-il, le visage congestionné, l'œil larmoyant. »

Il reposa la pipe sur la table.

« Trop fort pour moi ! conclut-il en reposant la pipe sur le guéridon. Je préfère le blond... Plus doux... Plus parfumé... Pardonne-moi, mais ton tabac, il empeste... Pouah !

- Je sais, je sais, lui rétorquai-je suavement en grimaçant un sourire mi-figue mi-raisin. »

Après son départ, mes yeux tombèrent sur la lettre... Je m'apprêtai à l'ouvrir... L'odeur du « tabac » flottait encore, à la fois âcre et entêtante. Assis, là, face à la cheminée, je fixai longuement l'enveloppe vierge, qualité dont ne pouvait certainement pas se prévaloir son expéditrice. Je n'ai rien, contre les mémoires d'outre-tombe... Mais à tout prendre, celles de Chateaubriand avaient, au moins, un avantage sur celles d'Irène : elles étaient moins décevantes. Pouvais-je, en effet, m'attendre à une quelconque vérité de sa part, après toutes ces années de mensonge ? Et puis, ce culot de m'expédier son amant pour messenger ! N'était-ce pas la preuve qu'elle s'était foutue de ma gueule jusqu'au dernier carat !

Cette lettre ultime ... C'était vraiment un coup tordu ! Car, quoi qu'elle puisse m'écrire, le silence de la mort nous séparait à jamais...

J'ouvris alors la fenêtre afin d'aérer la pièce, et, sans la moindre hésitation, vidai l'urne dans l'âtre, et y balançai l'enveloppe après l'avoir brûlée.

Ne vous avais-je pas dit que j'étais un homme de principes ?

Voyage sous un crâne

Françoise Urban-Menninger

Le cheminement de l'écriture est déjà en soi une aventure extraordinaire car il use de tours et détours secrets en opérant au plus intime de l'être.

Notre pensée aussi consciente soit-elle, fait indéniablement appel à notre subconscient, voire à cet inconscient qui renvoie vraisemblablement à notre fameux cerveau reptilien.

Se lèvent alors, au tréfonds de celui qui écrit, des abîmes, des abysses jusque-là insondés, des béances insoupçonnées qui le ramènent en deçà, en delà de son incarnation dans ce corps tangible d'où moi-même j'ai l'honneur de rédiger ce jour cet opuscule à nul autre pareil, à inscrire bien évidemment dans le corpus des éditions secrètes où l'on recense bon nombre de grimoires emplis de merveilles.

Ces merveilles, je les cueille et recueille parcimonieusement dans mon cerveau triunique qui les contient toutes depuis la nuit des temps !

Comme nul n'est censé l'ignorer, nous avons été ces poissons pourvus d'un cerveau reptilien ou paléomammalien qui ont hanté les profondeurs marines, il y a plus de 400 millions d'années. Nous en avons conservé nos instincts de survie, nos peurs ancestrales dont Carl-Gustav Jung nous a longuement entretenus dans ses différents ouvrages.

Traversant notre cerveau limbique ou néomammalien dévolu à la mémoire, aux émotions et au stress, la langue secrète de notre corps trahit l'existence de nos réflexes archaïques innés.

Cette langue du corps transcende celle de notre néocortex, apparue il y a à peine 3,6 millions d'années chez les australopithèques africains devenus bipèdes par la grâce d'une évolution dont on ne sait si elle appartient à un plan convenu...

La langue secrète du corps dépasse parfois, comme le suggère une expression populaire, celle de nos pensées car, bien sûr, le raisonnement ne nous est advenu qu'avec le développement de ce fameux néocortex qui m'incite aujourd'hui à prendre la plume pour dénoncer sur ces modestes feuillets, entre ces humbles lignes, l'origine d'une découverte dont je suis tributaire, légataire universelle, secrétaire perpétuelle !

Secrétaire perpétuelle... Et, bien oui, une grande part de ma vocation est tout entière contenue dans ce mot qui semble dépouillé de tout attrait. Secrétaire...

Car mes chers amis, si vous permettez que je vous qualifie ainsi, c'est dans le tiroir secret du secrétaire légué par une vieille tante partie au début du siècle dernier dans une mission africaine, que j'ai trouvé un fragment de la pierre philosophale qui me confère le pouvoir de voyager tout à loisir dans mon cerveau triunique, autrement dit de passer de mon néocortex à mon cerveau reptilien, sans omettre de rendre visite à mon cerveau limbique qui engrange toutes les données que je rassemble au fil de mes investigations. Rappelons ici la définition que donna Thomas Vaughan avant de nous quitter en 1666 après avoir ingéré accidentellement du mercure : « La matière première de la Pierre est la même que la première question de toutes choses ».

« Je est un autre », nous disait Arthur Rimbaud qui avait tout compris ! Nous sommes multiples au cours d'une seule vie, voilà l'une des vérités révélées par le tiroir secret...Mais retrouverons-nous notre intégrité, notre être unique, notre entité, en un mot notre je, lorsque nous rendrons l'âme ? Rien de moins certain et savons-nous à qui nous la rendrons cette âme dont nous avons bien du mal à situer le siège ?

L'âme occupe-t-elle, comme certains se sont plu à l'affirmer, l'un des ventricules de notre coeur, a-t-elle investi une partie de notre cerveau ou plus précisément quel cerveau a-t-elle choisi ?

L'esprit n'ayant rien à voir avec l'âme selon la plupart des théologiens, cette dernière ne peut résider dans notre néocortex. Quant à notre cerveau limbique, l'âme s'y fourvoierait en s'identifiant à notre mémoire et ferait alors partie de nos souvenirs, elle deviendrait ainsi le fondement de notre moi profond...

Dans ce cas pourquoi ne pas la localiser dans notre cerveau reptilien, ce qui reviendrait à confirmer que les animaux ont une âme !

Me voici devant une conclusion que je ne peux divulguer que du bout du bout des lèvres... Les consortiums alimentaires ne me pardonneraient pas cette allégation qui porterait indubitablement atteinte à leur chiffre d'affaires!

Voilà pourquoi, c'est sous le sceau absolu du secret que je publie ces constatations de simple bon sens. Descartes fut d'ailleurs l'un des premiers philosophes à nous assurer que « Le bon sens est la

chose la mieux partagée du monde ».

Mais depuis cette assertion que d'erreurs ont été commises, énoncées, édictées ! Il est vrai, et je me répète, que nous sommes multiples, ceci explique peut-être cela...

Qui dit quoi, à quel moment? Qui dois-je écouter ou suivre ?

La réponse se trouve sans doute dans le constat scientifique qui met en lumière l'extrême résistance du cerveau reptilien lors d'un traumatisme affectant notre boîte crânienne et qui est le seul à réagir à un stimuli extérieur.

La langue du corps, au seuil de la mort, nous parle encore, puis-je l'écrire du tréfonds de cette âme qui nous habite depuis 400 millions d'années...

Le cerveau reptilien, si l'on en croit mes implacables supputations, ne serait autre que le siège de l'âme que les théologiens les plus avisés n'ont pu à ce jour déterminer! Voilà une vérité ontologique propre à ébranler toutes les croyances, les fondements de toutes nos civilisations autoproclamées !

Mais plus je m'inscris dans cette évidence, plus mes pensées m'échappent et plus je me sens basculer dans ce que d'aucuns nomment la folie.

La langue du corps qui déborde le champ de ma mémoire, déjoue les travers de tous les raisonnements de mon néocortex, serait-elle en passe de supplanter ce dernier ?

Voilà ce que mes trois cerveaux concomitants me certifient par le biais de cet écrit inédit où mon esprit n'a eu de cesse de s'égarer depuis que je l'ai entrepris.

Car c'est mon âme nue que je tiens à l'instant au bout de ma plume qui me le signifie, toute droite sortie de sa conque de silence, jaillie hors de ce tronc cérébral où elle était depuis des millions d'années enserrée et prisonnière.

Elle est là dans toute sa splendeur transparente et luminescente, elle danse dans la laitance de mes feuillets blancs ... Elle s'est échappée de mon corps en soulevant le couvercle de ma boîte crânienne, elle est venue insensiblement du fond des âges et de mes trois cerveaux pour apparaître dans mon texte, dans ce corps sans cortex qui cherche sous sa vieille peau, le serpent qu'il n'a jamais cessé d'être...

Mon âme m'a quittée et peut-être l'avez-vous déjà débusquée ? Elle est restée à la ligne dans ces trois points de suspension qui témoigneront à tout jamais de mon immortalité dans cette édition sibylline où l'écriture signe sa quête perpétuelle d'elle-même dans ce lieu improbable où notre origine et notre finitude confinent...

Le recueil invisible

Emmanuel Marseille

Roland Sanset sortit de l'immeuble où il travaillait, l'air dépité. Son patron, Simon Bosleveu, venait de lui annoncer qu'il allait être licencié dans trois mois, car la société fusionnait avec un autre groupe et était contrainte de réduire ses effectifs. Résultat des courses, il n'avait plus besoin de ses services.

À peine avait-il mis le nez dehors qu'un violent orage éclata. Des trombes d'eau se mirent à tomber soudainement. Il se précipita au pas de course vers la brasserie la plus propre. Les cinquante mètres qui le séparaient de sa destination suffirent à le tremper jusqu'aux os. Dégoulinant comme s'il avait pris une douche tout habillé, il franchit le portillon et se trouva une table près d'un radiateur pour se réchauffer. Il commanda aussitôt une bière et un café corsé pour se remettre de ses émotions.

Une sourde inquiétude commença à l'envahir et la peur de l'avenir vint le tarauder. Il essaya de se raisonner et de penser à son avenir professionnel de manière sensée, mais fut incapable d'aligner deux pensées cohérentes. Finalement, il abandonna et se concentra sur sa boisson alcoolisée, le regard perdu dans le vide.

Son portable se mit à sonner et l'image de sa petite amie, Marie Néovain, s'afficha sur l'écran tactile. Il secoua la tête pour se ressaisir et activa la communication, une lueur d'espoir dans les yeux.

« Salut mon amour. Je suis content de t'entendre. Figure-toi que ...

- Je t'arrête tout de suite, Roland, le coupa-t-elle sèchement. Ce que je m'apprête à dire ne va pas te plaire du tout. »

Il déglutit et se figea sur place.

« Je ne vais pas y aller par quatre chemins, mais entre nous, c'est fini !

- Comment ça fini ? réagit-il en se redressant sur sa chaise. Mais on avait prévu de partir en vacances à la fin du mois et d'emménager prochainement ensemble. J'ai même fait les réservations et ...

- C'est fini, un point c'est tout.

- Mais ...

- J'ai rencontré quelqu'un d'autre, lâcha-t-elle, pour couper court à toute discussion. »

Roland accusa le choc de plein fouet, incapable de prononcer la moindre parole.

« Nous suivons les mêmes cours de cuisine depuis la rentrée et il adore faire des petits plats, comme moi. Cette passion commune m'a ouvert les yeux sur notre relation et j'ai compris que je n'avais rien à faire avec toi. D'ailleurs, nous n'avons jamais fait d'activités à deux. De plus, tu ne désires pas avoir d'enfant, ni te marier ... alors que mon nouveau chéri, oui. Nous sommes sur la même longueur d'onde et c'est un vrai bonheur. D'ailleurs, il adore cuisiner les volailles marinées au vin, comme moi. C'est un signe, non ? »

Roland resta silencieux.

« Eh, ne dramatiser pas. Tu trouveras bien une autre fille. Une fille qui te convient mieux que moi. Bon. Je dois te quitter maintenant, car il m'attend. Allez, salut ! dit-elle en coupant la communication sans même attendre un signe de sa part. »

Il resta sans bouger quelques minutes, le regard absent.

Les problèmes de voiture, mon ordinateur qui plante, le boulot, Marie... Mais qu'est-ce qui se passe ? On m'a jeté un sort ou quoi ?! En tout cas, mon anniversaire des 37 ans s'annonce plutôt mal !

Finalement, il consulta sa montre et décida d'aller directement à la salle d'escalade pour se changer les idées, sans repasser par chez lui. À cette heure-ci, je trouverai bien quelqu'un avec qui grimper en attendant Justin. Il gagna sa voiture et prit la route vers le Climbing Blue.

Roland pratiquait l'escalade en salle depuis une bonne année de façon régulière, mais sans chercher à faire des prouesses. Il grimpeait une à deux fois par semaine et progressait à son rythme. Son ami, Justin Padecotet, l'avait convié à essayer la discipline et il y avait pris goût. Depuis, il venait se ressourcer ici, en parcourant les murs et dévers qui s'élevaient jusqu'à quinze mètres de haut. De quoi avoir quelques frayeurs !

Il réalisa une séance soutenue, dans sa bulle, sans discuter avec les autres grimpeurs, car il avait besoin d'évacuer son stress. Une fois vidé et apaisé, il prit une douche bien chaude et commanda une pizza au bar pour combler sa faim.

« Dis-moi ce qui ne va pas, annonça Justin, une fois qu'ils furent rassasiés. Tu n'as pas décoché un mot de la soirée. Je vois bien que quelque chose te tracasse et je pense que ça te ferait du bien d'en parler. Les amis, ça sert à ça, non ? »

Roland soupira et lui raconta ses déboires d'une seule traite.

« Je comprends mieux maintenant. Et bien, il semblerait que tu sois entré dans une période de changements.

- J'ai rien demandé, moi ! s'empressa-t-il de répliquer avec une pointe d'énervement.

- Oui et non, répondit Justin avec le sourire. Mais, c'est pas toi qui me disais le mois dernier que ton boulot ne te convenait plus ? Que tu avais envie de changer de voie ? Et même que tu te demandais si tu étais fait pour vivre avec Marie ?

- Ouais... finit-il par reconnaître.

- Reste à savoir maintenant, comment tu vas réagir ?

- Qu'est-ce que tu entends par là ?

- Et bien, tu as le choix de te comporter en pauvre victime ou de te sentir responsable de ce qui t'arrive. C'est pas du tout la même chose ! »

Roland regarda son ami, en fronçant les sourcils un bref instant, puis son visage s'éclaircit.

« Tu insinues que je suis l'auteur de ma vie ? L'auteur de mon malheur ou de mon bonheur ?

- Exact !

- Merde alors !

- Et pour aller plus loin, je dirais que depuis quelques mois, j'ai la sensation que tu es à côté de tes pompes. Mis à part l'escalade où tu t'épanouis, j'ai l'impression que ta vie n'a pas de sens. Même ta relation avec Marie semblait ennuyeuse. Je me trompe ?

- Non. Tu as raison.

- Dans ce cas, tu peux voir ces changements comme l'occasion de rectifier le tir, ou, pour parler en termes d'escalade : « faire juste un pas de côté » pour retrouver ton équilibre. Dans la vie, c'est le même principe, mais ça se vit différemment. »

Roland s'apprêta à répondre quand le responsable du Climbing Blue vint leur demander de quitter les lieux, car l'heure de fermeture était largement dépassée et qu'il ne restait plus qu'eux. Ils sortirent, échangèrent encore quelques paroles sur le parking, puis chacun regagna sa voiture pour rentrer chez lui.

Roland se sentit mieux suite à cet échange et arriva à son domicile le cœur plus serein. Dans sa boîte aux lettres, il trouva un colis plat. Après un temps de surprise, il s'empressa de rejoindre son appartement pour découvrir ce paquet inattendu.

Il retira ses chaussures et son manteau à la va-vite et s'écroula dans le canapé. Il sortit de l'emballage un livre blanc, une lettre explicative et un prospectus. Apparemment, il avait été tiré au sort pour recevoir ce cadeau de la part des Éditions Notez votre aventure. Cette maison d'éditions lui était inconnue et il relut la lettre une seconde fois, pour s'assurer qu'il n'y avait pas erreur sur la personne. Il toucha ensuite la couverture cartonnée marron et les motifs dorés avec délicatesse. Le livre dégageait quelque chose de précieux, sans qu'il puisse le définir plus précisément. Il l'ouvrit avec attention et tourna les pages blanches. L'ouvrage comportait peu de feuilles, mais son intuition lui souffla que cela suffisait amplement. Étonné par cette prise de conscience subite, il tint le livre à bout de bras en se questionnant sur son utilité.

La fatigue s'abattit ensuite sur lui brutalement et il se mit à bâiller aux corneilles plusieurs fois. Il se leva, alla se brosser les dents, enfila son pyjama et plongea sous la couette. Il s'endormit illico presto.

Le lendemain matin, Roland se réveilla en se souvenant avec clarté du rêve qu'il avait fait. Son grimpeur fétiche, Johnny Rightway, lui avait montré un livre durant son sommeil : atteindre les hauteurs. L'image était si présente à son esprit, qu'il bondit hors du lit pour entamer des recherches sans plus tarder. Il alluma son ordinateur et se connecta à internet, avec une certaine excitation. Malheureusement, il ne trouva pas d'ouvrage avec ce titre ou écrit par Johnny Rightway en français. Peut-être qu'il s'agit d'une édition limitée et trop ancienne pour figurer sur les sites de ventes... Comme ce grimpeur est mort en 1975 et qu'il était de nationalité américaine, il est possible que ses ouvrages traduits aient été réservés à des cercles fermés. Il faut que j'appelle Archi !

Il consulta l'horloge de son ordinateur et sursauta. 8h55. Oh non ! Il bondit dans la salle de bain pour se raser et enfiler des fringues. Puis il quitta son domicile d'un pas pressé pour rattraper son temps de retard au travail.

À l'heure du déjeuner, il contacta Archi Vist, le responsable du Climbing Blue. Malgré sa grande expérience en la matière, le sexagénaire lui dit qu'il n'avait jamais entendu parler d'un tel ouvrage, que ce soit en français ou en anglais. Il vérifia tout de même dans sa bibliothèque tous les livres qu'il avait de Johnny Rightway et confirma qu'aucun d'entre eux ne mentionnait ce titre-là.

La nuit suivante, Roland fit un rêve similaire, mais cette fois-ci, le grimpeur américain n'était plus seul. Une amie à son ex-copine se tenait à ses côtés. Virginie Ambloc avait le livre en main. La couverture se précisa et il discerna un grimpeur escaladant une paroi abrupte. De plus, il eut l'étrange impression que le titre s'affichait dans diverses langues, comme pour souligner son côté universel. Il se réveilla donc avec l'objectif de contacter Virginie qu'il avait rencontrée à plusieurs reprises pour lui parler de son expérience onirique.

La jeune femme accepta de déjeuner avec lui le lendemain midi, après avoir acquis la certitude que Roland ne viendrait pas lui parler de sa rupture avec Marie. De plus, lorsque le jeune homme lui dévoila l'objet de sa quête, sa curiosité naturelle en matière d'ésotérisme et de psychologie fut aussitôt captivée et elle décida de l'aider du mieux possible.

Une fois attablés, ils commandèrent, puis Roland lui expliqua en détail tout ce qu'il avait vécu depuis ces derniers jours. Virginie l'écouta avec attention et lui posa quelques questions pour préciser certains points.

« C'est vraiment étonnant que tu m'aies vue dans ce rêve, avoua-t-elle. À t'entendre, cela avait l'air très réel.

- Oui. Je t'ai vue comme je te vois, là. Deux nuits de suite et tu tenais ce livre.

- Désolée de te décevoir, mais je suis obligée de nier en bloc. Je ne détiens pas ce livre dans ma bibliothèque.

- Pourquoi t'ai-je vue alors ? Il doit bien y avoir une raison, non ? »

Virginie ne répondit pas et demeura silencieuse un moment.

« Tout bien réfléchi, finit-elle par dire, je pense que tu m'as vue en rêve parce que je connais quelqu'un qui pourrait vraisemblablement t'aider.

- De qui s'agit-il ?

- De mon oncle. Gérard Manvusa. C'est un ancien alpiniste qui a gravi l'Everest, il y a fort longtemps. Et si quelqu'un peut t'aider, c'est certainement lui ! »

Roland attendit le week-end pour rendre visite à l'oncle de Virginie. Le premier contact téléphonique se fit dans la bonne humeur et le vieil homme accepta d'emblée de le rencontrer pour lui venir en aide. Il laissa même entendre au jeune homme qu'il l'attendait depuis des années, et que son histoire lui apporterait son lot de réponses.

Après avoir parcouru une bonne centaine de kilomètres, Roland gara sa voiture devant la propriété de Gérard Manvusa. En sortant du véhicule, il huma l'air de la campagne et se dégourdit les jambes avant d'aller sonner à la porte.

Le vieil homme l'accueillit chaleureusement et l'invita dans son salon à boire un thé. Tandis qu'il préparait le breuvage dans la cuisine, Roland en profita pour observer la pièce dans laquelle il se trouvait. Jamais, il ne s'était retrouvé dans un endroit pareil. De nombreuses toiles colorées d'inspiration mystique recouvraient les murs et côtoyaient de multiples photos anciennes. Fortement interpellé, il alla regarder de plus près certains clichés.

« Cette photo a été prise au camp III conduisant au sommet de l'Everest, expliqua Gérard en revenant avec un plateau garni. C'était en 1983.

- Vous aviez quel âge à l'époque ?

- 37 ans. Et j'ai bien failli y passer cette fois-ci.

- Racontez-moi, demanda Roland avec intérêt et en revenant s'asseoir. »

Le vieil homme servit le thé et lui tendit une tasse, puis s'installa confortablement dans le fauteuil et rassembla ses souvenirs.

« En avril 1983, j'avais rejoint une nouvelle expédition pour atteindre la pointe de l'Everest

une seconde fois. À cette époque, j'étais quelqu'un d' impatient et de profondément matérialiste. Il ne fallait pas me parler de Dieu ou de la religion, ça m'énervait très vite. Seuls comptaient à mes yeux la performance sportive et les honneurs. De ce fait, j'éprouvais le besoin régulier de dépasser mes limites, voire de braver la mort. J'étais un peu fou et inconscient. »

Le vieil homme marqua un temps d'arrêt pour savourer une gorgée de thé, puis reprit.

« Lorsque nous sommes arrivés au camp III, qui se situe sur un petit plateau à 7 470 mètres d'altitude, j'ai commencé à me sentir mal, sans raison apparente. En bon cartésien, j'ai mis ça sous le coup du manque d'oxygène et de la fatigue. Une bonne nuit de sommeil et il n'y paraîtra plus rien ! me suis-je dit pour me rassurer, mais le lendemain matin, la sensation de mal-être n'avait pas disparu. Comme la météo s'avérait optimale, nous sommes repartis en direction du camp IV. C'est à ce moment-là que j'ai croisé la mort de près et que ma vie a basculé.

- Que s'est-il passé ? demanda Roland, suspendu aux lèvres du vieil alpiniste.

- Nous avons entamé l'ascension d'une partie très dangereuse du parcours et à un moment donné, celui qui ouvrait le chemin a marché sur un bloc de pierre prêt à s'effondrer. La suite est allée très vite. Il a chuté d'un coup, entraînant le second de la ligne avec lui. Nous étions cinq en tout et je me trouvais en queue de ligne. Grâce à notre expérience, nous avons accusé le choc et nous nous sommes retrouvés dans une situation d'équilibre précaire. La pente sur laquelle nous nous trouvions s'avérait très friable et le poids de nos deux amis suspendus joua sur les appuis du troisième. Finalement, d'autres rochers lâchèrent et nous fûmes tous précipités vers le bas. Nous sommes tombés d'une hauteur de trente mètres avec tout notre matériel sur le dos. »

Gérard Manvusa marqua un temps d'arrêt et un voile de douleur traversa son visage une fraction de seconde, puis il se ressaisit.

« Je dois la vie au fait qu'ils se soient fracassés sur les rochers avant moi et que j'ai atterri sur eux. Ils sont morts sur le coup, tandis que je sombrais dans le coma avec quelques fractures. C'est alors qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire. Je me suis vu flotté au-dessus de mon corps ensanglanté et j'ai compris qu'il existait une vie après la mort, que Dieu existait et que l'existence avait un sens. La certitude que l'être humain était sur Terre pour évoluer envahit ma conscience et que la plupart de ceux qui pratiquaient l'alpinisme ou l'escalade, cherchaient, au fond, à établir un contact avec le Ciel, avec le Divin. Je ne sais combien de temps tout cela a duré, mais à un moment donné, un Ange m'est apparu et m'a demandé si je voulais retourner sur Terre ou remonter définitivement là-haut. Le choix m'appartenait et il n'y avait pas de jugement de sa part. Fort des prises de conscience que je venais d'avoir, j'ai décidé de redescendre pour témoigner de mon expérience de mort imminente et apprendre à vivre de manière juste. Mon choix le réjouit grandement et il me montra un livre lumineux. »

Les yeux de Roland s'écarquillèrent d'émerveillement, tandis que le vieil homme lui donna un sourire empli de lumière.

« Ce livre contenait divers préceptes pour entamer l'escalade des Cieux, me confia-t-il. Puis il tourna les pages afin que je puisse lire son contenu. Les phrases étaient inscrites en lettres d'or et chaque passage se grava dans ma mémoire. Assimile ses mots et révèle-le à ta façon. L'heure est venue où les Hommes doivent s'ouvrir à l'existence du monde spirituel s'ils veulent évoluer. Nous comptons sur toi pour diffuser ce message et éveiller les consciences. Quant à l'existence de ce livre, n'en parle à personne, car c'est aux grimpeurs de le découvrir par leurs propres moyens. Mais un jour, quelqu'un viendra à toi. Un homme de ton âge et il cherchera ce livre pour atteindre les hauteurs. Alors, tu lui parleras de ton expérience et tu lui indiqueras la voie à suivre pour le trouver, finit-il par me dire. »

Ces révélations bouleversèrent profondément Roland qui versa quelques larmes de gratitude. Gérard lui prit les mains avec compassion.

« Eh oui, le livre que vous cherchez existe bel et bien, mais il demeure dans l'invisible. C'est une édition secrète et angélique, si je puis m'exprimer ainsi.

- Comment puis-je faire pour le lire ?

- La méditation. Vous devez apprendre à méditer pour élever votre conscience et percevoir la réalité du monde spirituel. Alors, les pages du livre deviendront visibles à vos yeux intérieurs.

- Méditer ... répéta Roland, songeur. Bien sûr. Vous pouvez m'apprendre ?

- Non. Désolé. Il va vous falloir chercher quelqu'un de compétent dans ce domaine.

Comprenez que l'expérience hors du commun que j'ai vécue m'a naturellement connecté avec le Ciel. Et cette connexion s'active en priorité lorsque je crée des tableaux inspirants. C'est ma voie. À vous de trouver la vôtre ! »

Roland prit quelques jours de congé suite à sa rencontre avec Gérard Manvusa pour faire le point sur tout ce qu'il venait d'apprendre. Une nouvelle vision de la vie émergeait à sa conscience et il se sentait de plus en plus confiant dans le bon déroulé de sa quête.

C'est ainsi qu'il rencontra Claire Hénett, une belle jeune femme proposant des séances de méditation occidentale. Au premier regard, Roland eut l'impression de la connaître depuis longtemps, ce qui le troubla fortement. Claire s'amusa de sa réaction et lui parla de la destinée humaine et des rencontres importantes que l'on pouvait faire à des moments-clés de sa vie. Ces explications rassurèrent le jeune homme qui lui confia en retour le déroulé de ses aventures.

« Ton Ange gardien ne manque pas d'imagination. C'est le moins qu'on puisse dire, déclarat-elle avec un beau sourire.

- Mon Ange gardien ?

- Ben, oui. C'est lui qui s'occupe de ta destinée et qui fait son possible pour que tu t'éveilles à la vraie vie. Il a revêtu l'image de Johnny Rightway dans tes rêves pour te faire passer des messages et te faire rencontrer les bonnes personnes. Et à présent, tu es là pour apprendre à méditer. Je suis toujours émerveillée par la façon dont les choses peuvent se mettre en place pour que nous évoluions. À condition de le vouloir bien sûr, car notre Ange gardien respecte notre libre arbitre et nos égarements.

- Tout ce que tu dis me parle énormément. C'est clair et net. Je sens que c'est vrai et que ça repose sur du vécu.

- Merci. Je suis heureuse que mes paroles touchent ton cœur. Je peux t'expliquer comment méditer maintenant et te guider dans une première expérience. Si tu es d'accord, bien sûr ...

- Avec joie !

- Je tiens toutefois à préciser que le but de cette expérience n'est pas d'accéder au livre que tu recherches, mais de découvrir ton univers intérieur. Je n'ai pas la prétention de te conduire à lui. C'est ton Ange qui s'en chargera, au moment opportun. Aussi, n'attends rien de particulier. Sois simplement présent et heureux de vivre cette nouvelle expérience.

- Je comprends. Merci pour ces précisions. Je sens que ça me permet d'être plus détendu.

- Parfait. Commençons, à présent, par évoquer les différentes pratiques méditatives qui existent afin que tu saisisse mieux ce que je vais te proposer. »

C'est ainsi que Roland fit ses premiers pas dans ce domaine bien singulier et expérimenta une première incursion dans son monde intérieur. Et comme il était sans attente, son Ange lui fit la grâce de lui dévoiler la première page du recueil secret.

Tout est miroir.

Apprends donc à voir.

La voie à escalader

Est un reflet de la destinée.

Certains passages sont faciles

Et d'autres difficiles,

Mais il te faut toujours avancer.

Cherche les analogies de près,

Comme de loin

Et applique-les avec soin.

De retour chez lui, il nota ces premiers préceptes dans son livre blanc avec son matériel de calligraphie. Une fois l'acte accompli, il sentit une chaleur bienfaisante au centre de sa poitrine et une joie intérieure s'empara de lui. La première page du recueil secret venait de prendre forme dans le monde. Il en était sûr. Désormais, il ne lui restait plus qu'à la comprendre en profondeur, et surtout à la vivre au quotidien.

Roland révolutionna son existence comme jamais dans les semaines qui suivirent cette expérience intérieure. Il fit un bilan de compétences et entama une formation professionnelle pour devenir naturopathe. Il se mit à lire des ouvrages de connaissance de soi et de spiritualité et échangea énormément avec Claire. Un amour sincère fleurit entre eux en l'espace de quelques rencontres. Claire découvrit l'escalade et se prit de passion pour cette discipline riche en enseignement. Roland, de son côté, se mit à méditer chaque jour avec enthousiasme et se questionna régulièrement sur les analogies entre la grimpe et la destinée humaine. Et chaque fois qu'il découvrait quelque chose de nouveau, il s'évertuait à l'appliquer dans sa vie. Son implication fut telle qu'il accéda à d'autres pages du recueil secret et qu'il nota ensuite dans son précieux livre avec sa belle plume. Voici les préceptes qu'il a bien voulu nous partager.

*Trouve l'équilibre à chaque étape.
Accepte le déséquilibre avec sérénité.
La nature est ainsi faite.
C'est la diversité qui donne à la voie
Son originalité et l'envie de la parcourir.
Amuse-toi en t'élevant,
Mais fais chaque pas avec sérieux.*

*Assure tes appuis
Et déplace-toi avec justesse.
Que tes mains et tes pieds forment
Des triangles, des carrés et des droites.
Marche à l'égyptienne,
Mais garde à l'esprit que tu es un homme moderne.*

*Au cours de ta montée
Accepte de t'orienter dans une autre direction.
Parfois, il faut redescendre pour aller plus haut.
Découvre les prises invisibles sur la voie.
Tout n'est pas indiqué clairement.
Fais preuve d'intelligence
Et ne sois pas prisonnier de tes habitudes.
Ouvre-toi à la nouveauté.*

*Du bas, déchiffre la voie avec prudence,
Mais sois prêt à remettre en question ta vision
Une fois en situation.
Porte ton regard au loin
Tout en faisant attention aux détails.
Discerne bien les endroits de repos
Et les phases dynamiques.
Parfois, sois vif comme le serpent.
À d'autres moments, sois lent comme une tortue.*

*Renforce-toi physiquement
Et psychologiquement
Si tu veux élever ton niveau.
Lors de ta progression
Tu auras des caps à passer.
Montre-toi courageux et persévérant.*

*Aie confiance dans ton partenaire.
Tu ne grimpes pas seul,
Bien que tu ne doives compter que sur toi-même*

*Pour progresser sur la voie.
Assure ton partenaire avec vigilance.
Sa vie est entre tes mains.*

*L'escalade et l'entraide fraternelle
Sont une même chose.*

Bijou

Isabelle Duthillier

Antoine de Sartine se leva bien avant l'aube pour avaler un bol de bouillon chaud et quelques brioches qui sortaient du four... Il ne prit pas le temps de s'asseoir près de l'âtre de la cheminée de pierre comme il le faisait tous les matins, sous le regard bienveillant de son chien...

Son palefrenier s'empressa de seller Roussin, couleur baie cerise, demi-percheron de naissance, ce qui en faisait un compagnon solide pour toutes ses chevauchées de lieutenant général de la police de Paris.

Maître d'un réseau d'espionnage, ses agents avaient fait main basse depuis plusieurs semaines sur des livrets joliment décorés qui circulaient sous le manteau en déchaînant les passions quant aux anecdotes croustillantes et grivoises qui levaient le rideau sur les princes et les puissants de la cour de Louis XV, le bien-aimé... Ces libelles agrémentés de gravures licencieuses se vendaient à prix d'or, pour certains soupçonnant son voisin d'avoir trop parlé, pour d'autres pas assez...

Monsieur de Sartine se dirigeait vers le château de Louveciennes, offert par le roi Louis XV à sa nouvelle favorite, Jeanne Bécu de Cautigny, Mademoiselle de Vaubernier, Comtesse du Barry. Les talents aux jeux de l'amour de Jeanne avaient donné une nouvelle jeunesse au roi longtemps esseulé et vieillissant ; de trente-trois ans sa cadette, Louis s'était épris de la belle à la peau de porcelaine, blonde de la tête aux pieds...

Depuis plusieurs mois, Madame du Barry était l'objet de chansons grivoises, de pamphlets injurieux voire pornographiques, ce qui déplaisait fortement à sa Majesté. Le clan de Monsieur Choiseul, premier ministre de Louis XV, menaçait Versailles des Mémoires Secrets d'une femme publique s'attaquant, depuis la faveur, à cette compagne royale officielle. Il semblait alors évident pour Monsieur de Sartine que les nouveaux livrets qui occupaient le peuple de Paris s'apparentaient à une sorte de réplique avisée et aiguisée dont l'essence pouvait bien être le berceau de Louveciennes...

Le lever du jour s'annonçait, orangé et chaleureux derrière les hauts chênes. Sur un chemin de terre criblé d'ornières, son regard s'attarda sur une jeune paysanne aux cheveux roux et à la gorge pleine qui préparait des paniers remplis de fromages frais qui fleuraient bon la paille et la ferme, ce qui lui mit du baume au cœur et le vague à l'âme...

Il aimait ces longues chevauchées en campagne, bercé par la respiration de Roussin qui dessinait des volutes chaudes dans la brume matinale. Il prit le temps de s'arrêter quelques instants pour le laisser brouter l'herbe encore humide de rosée...

Antoine de Sartine arriva en fin de matinée devant le château. Une douce lumière de ce début d'été florissant illuminait l'écrin de la belle. Il mit pied à terre pour faire boire Roussin en lui flattant l'encolure puis se dirigea vers la grille du parc.

Un valet l'accueillit en haut de l'escalier, s'empara de son épée avant de le faire patienter dans une antichambre bleue. Les tissus et les tableaux suspendus au mur représentaient des scènes où les anges se mêlaient savamment à des nymphes à moitié endormies... Le paysage annonçait l'antre de la belle aux abois ! Une porte entrouverte laissait deviner la salle des bains et des miroirs...

Il ne put s'empêcher de lire un écrit de Monsieur François-Marie Arouet, dit Voltaire, posé négligemment sur un plateau d'argent à courrier sur la console murale destinée à cet effet :

« *Quoi, deux baisers sur la fin de la vie !*

Quel passeport vous daignez m'envoyer !

Deux, c'est trop d'une adorable Egérie,

Je suis mort de plaisir au premier... »

Antoine Gabriel de Sartine mit de l'ordre à ses dentelles, repositionna sa perruque en s'agaçant lorsqu'on lui fit signe que Madame la Comtesse le priait de venir à son chevet.

Une femme de chambre l'invita à le suivre. La porte s'ouvrit sur une sorte de bonbonnière de rubans et de dentelles.

Le mobilier Louis XV recouvert de satin vert amande trônait au milieu de petites tables d'acajou sur lesquelles les meilleurs chocolats de Paris, régal exclusif des nobles, étaient empilés sous forme de pièces montées dans des plateaux de vermeil et d'argent.

Au milieu de deux portes fenêtrées, venait d'être livrée une commode ornée de plaques de porcelaine de Sèvres reproduisant des scènes galantes de tableaux anciens. Martin Carlin était l'ébéniste de ce type de meuble luxueux dont raffolait la favorite.

Monsieur de Sartine s'avança jusqu'à une énorme corbeille de fruits qui agrémentait la table de chevet aux côtés de la belle... Les colliers de perles se mélangeaient aux grappes de raisins à la peau translucide mais le plus beau bijou s'abandonnait nonchalamment sur les draps de satin couleur tourterelle.

D'une éblouissante beauté, le corps de Jeanne s'offrait à demi-nu au regard du lieutenant de police qui adopta l'attitude qui correspondait à sa fonction et à sa démarche : la raideur éclairée !

Ne lui échappa nullement la peau diaphane qui enveloppait les formes voluptueuses de la favorite royale aux boucles blondes qui s'évanouissaient sur son décolleté.

« Monsieur de Sartine, quel honneur et quelle surprise ! Je ne suis pas fâchée de vous recevoir en cette matinée ensoleillée propice aux échanges les plus doux. »

Le soleil jouait avec la lumière sur les jambes fines et les cuisses fuselées de la silhouette dont émanait le dernier parfum à la mode de Grasse : « Baisers volés ».

« Quel bon vent vous amène à moi ?

- Comtesse, vous n'êtes pas sans savoir que tout Paris s'arrache le dernier numéro des Éditions Secrètes pour lesquelles tout un chacun se passionne depuis la naissance des libelles.

- Les avez-vous lus Monsieur de Sartine ?

- Mon devoir m'y oblige !

- Votre devoir ? Qu'en pensez-vous ?

- Là n'est pas la question...

- Les avez-vous appréciés à leur juste valeur ?

- Madame, chère Comtesse, les figures de style recherchées, les procédés narratifs détaillés et le niveau de langue utilisé dans le récit de ces... œuvres ne m'ont pas laissé indifférent. J'en ai soupesé toutes les métaphores et les euphémismes...

- Comme ?

- La main de la belle se faisait un malin plaisir à remettre en place les morceaux... qui s'évanouissaient après la petite mort consommée par les âmes de ses disciples...

- Bien ! Quel flatteur ! Vous avez mis le doigt sur l'une des plus belles citations...

- Je ne viens pas pour jouer à un combat littéraire avec vous. Je sais d'ores et déjà que je perdrai.

- Vous me connaissez donc bien mieux que la plupart des héros de ces libelles qui se sont laissé prendre à leur propre jeu sans en assumer la tempête... Avez-vous noté que l'auteur y a mis beaucoup d'ironie pour le plaisir ?...

- Ou pour en atténuer la cinglante vérité...

- Allez ! Je ne vous hais point !

- Belle litote, Madame, mais pour certains princes, l'heure est grave. La personnification, de certaines parties du corps, utilisée fait scandale. Les propriétaires du Petit Nerveux ou du Grand Mou voudraient prendre des dispositions extrêmes que je me dois de contenir.

- Vous voudriez que le clan de Choiseul s'en sorte vainqueur ? Quel dommage... »

Madame du Barry s'était retournée, le visage enfoui dans ses oreillers laissant échapper le son cristallin de son rire pour mettre en valeur la chute de ses reins. Elle tendit le bras pour attraper une petite grappe de raisins qu'elle savoura un à un avant de se redresser dans l'alcôve.

« Non content d'avoir humilié à mots couverts certaines figures de la noblesse masculine, l'auteur y mêle aujourd'hui des femmes ?

- Des femmes ? Des apparences de femmes ?

- Je ne jouerai pas sur les mots, des femmes dont vous affichez la mésentente maritale au grand jour en couchant sur le papier...

- Des vérités ? Vous vous emportez.

- Je serais fâché Madame qu'il vous arrive le pire. Je ne saurais m'en excuser auprès du roi.

- Cela est tout à votre honneur. Sa majesté en serait touchée. En avez-vous apprécié à leur juste valeur les scènes galantes de ce genre libertin ?

- Je crois en deviner l'auteur, qui serait donc dans la confidence...

- Et ? Savez-vous qu'il abandonne le genre classique pour l'érotisme de genre ? Ces dessins

exquis sont à nuls autres pareils. Il en a obtenu le plus grand succès auprès de la cour de Louis Le Quinzième.

- La cour licencieuse de Louis XV devriez-vous préciser ! Je sais, Madame, que vous encouragez les arts français...

- Non seulement peintre à la mode mais encore membre de l'Académie ! Et je vais vous choquer, son épouse et sa belle-sœur, miniaturiste et peintre intimiste l'y ont aidé ! Elles ont pris part à la courbe des reins, au galbe des seins, aux étreintes et aux expressions les plus nuancées des visages dans la jouissance de l'instant ... N'est-ce pas de l'art ?

- Mis au service de ce pourquoi je suis venu jusqu'à vous !

- À votre avis, combien de fois ai-je tiré le verrou pour toutes ces pauvres âmes qui s'en plaignent aujourd'hui, à l'identique du magnifique tableau de Jean-Honoré ?

- C'est ainsi que vous le nommez ?

- Monsieur Fragonard est l'un de mes amis. J'aurais aimé une copie du Verrou mais il a préféré m'offrir celles de l'Amour triomphant et de l'Amour assassin. J'aime son humour... Vous pourrez les admirer dans mon salon ovale si vous le souhaitez ? »

Antoine de Sartine s'essuya le front qui perlait sous sa perruque. L'ambiance était étouffante... Il remarqua la mouche posée au coin de la bouche de Madame du Barry : la baiseuse... Ce petit morceau de taffetas ou de velours noir, rond le plus souvent, mettait en valeur la blancheur du teint de la maîtresse des lieux. La mode était aux peaux diaphanes et Jeanne jouait adroitement avec le message qu'en supposait la position de ce tissu sur le visage... Elle préférerait de loin la baiseuse à l'effrontée, la galante et la coquette dont elle usait en société.

« Auriez-vous trop chaud Monsieur de Sartine ? Savez-vous pourquoi secrètes ? L'auriez-vous deviné ? Parce que la femme à sa toilette revêt d'abord une chemise intime dite la « secrète » sous ses jupons... bien cachée par la friponne... Que cette chemise sera soit relevée, soit tombée par un amant attentif pour accéder au comble de l'extase recherchée dans l'intimité la plus secrète de la femme convoitée... Imaginez le satin glissant sur la peau, y caressant les endroits les plus...

- Comtesse, venons-en aux faits ! Je me dois, même avec la plus extrême délicatesse, vous demander si vous êtes l'auteur de ces écrits ?

- Joueuse et libertine, j'ai fait le bonheur de nombreux amants... Ces amants de la noblesse trembleraient-ils aux récits des scènes qu'ils ont consommées et dont ils ont abusées pour la plupart ? Ces puissants du royaume pour certains renieraient-ils le sein sur lequel ils se seraient épanchés en confiant leurs perversions inassouvies...

- Comtesse, trop de détails en illustrent leurs noms. Il faut que cela cesse si vous en êtes, l'auteur.

- Avant de vous répondre, Monsieur de Sartine, je vous demanderais d'avoir l'extrême amabilité de vous asseoir. Prenez donc ce fauteuil qui épouse parfaitement la courbe des reins...

- Madame, Comtesse, vous m'inquiétez, dit Antoine de Sartine en prenant place dans un fauteuil Louis XV de toute beauté qui tournait le dos à la commode.

- Oui je l'avoue, j'en suis l'auteure... enfin, presque. Une personne que je tiens en haute estime m'y a quelque peu aidée. Je la considère non par la naissance mais dans la complicité de nos accords, de nos fous rires et des plaisirs de la vie que nous partageons corps et âmes... Car il s'agit bien d'un homme, Monsieur le lieutenant de la police de Paris ! Monsieur de Sartine, cet homme m'a fait découvrir, quoi que l'on en pense, des terres inexplorées en ma personne : collines et vallons, ruisseaux et fontaines qui ont rivalisé en émerveillements de tendresse et de savoir plaire... Cet homme m'a traitée comme une reine. Cet homme est notre roi Louis Le XVème de son nom...

Antoine de Sartine bondit comme un diable hors de sa boîte lorsqu'il entendit à cet instant précis un rire s'échapper de l'un des grands rideaux de l'une des portes-fenêtres.

Sa Majesté Louis XV s'avança en haut-de-chausses gris perle et chemise de dentelles immaculée... Son visage bonhomme reflétait l'image du triomphe, de la satisfaction d'un échange verbal des plus heureux qu'il serait tenté de coucher sur le papier des Éditions Secrètes... mais la fonction de Monsieur Antoine de Sartine l'en dissuadait...

« Monsieur de Sartine, vous conviendrez que la seule issue de cette entrevue sera le secret...

Je vous y invite. Vous n'oublierez pas que le plus beau des bijoux qui s'est offert à vous vaut bien son pesant d'or... Longue vie aux Éditions Secrètes ! »

Le Marché
(Ou comment s'inscrire avec succès dans l'Histoire)

Emilie Duthieuw

« Monseigneur, les invités sont arrivés.

- Faites-les entrer. »

Il y eut un fracassant bruit de ferraille, avant que deux hommes finalement n'apparaissent, le premier élégamment vêtu, le second légèrement dépareillé.

« Bon sang Jean-Jacques, je vous avais dit de ne pas toucher à cette armure !

- Certes, murmura discrètement ce dernier, mais saviez-vous qu'elle appartenait à Saint-Louis ? Cela est rare de nos jours de voir des pièces si anciennes. Elles rappellent le bienheureux souvenir des rois victorieux, qui faisaient la fierté de la France. Avouez que ce n'est plus le cas avec notre souverain actuel, surtout avec cette maudite Toinette.

- Cela n'est point une raison, rétorqua durement son compagnon. Nous devons nous tenir correctement : cet homme est notre seule chance de salut.

- Oh je vous en prie, ne parlez pas de salut, soupira-t-il, notre ami Denis en serait courroucé. Vous-même ne croyez guère à cette fantaisie. Je dirais même que vous êtes foncièrement athée. »

Néanmoins ils entendirent rapidement des bruits de pas, et devant l'apparition, s'inclinèrent profondément : il s'agissait d'un homme à la barbe à peine naissante, qui n'avait pas pris le soin de camoufler ses cheveux de soie sous une perruque poudrée. Au contraire, il esquissa un petit sourire moqueur en les détaillant. Sa démarche était posée, ses gestes fluides. Tout en leur indiquant deux fauteuils, il s'installa lui-même derrière un luxueux bureau et posa deux imposantes liasses enveloppées de cuir noir. Le puissant feu de cheminée, au lieu de conférer une ambiance chaleureuse, donnait à cette salle un aspect inquiétant. Les ombres des flammes dansaient sur les murs : facile était de se perdre dans leur contemplation.

« Bien le bonjour messieurs, lança l'apparition d'un ton étrangement jovial. J'ai lu vos manuscrits, comme je vous l'avais promis. »

Les deux hommes se penchèrent, avides d'écouter l'avis – si précieux pour eux - de leur éditeur. Ils n'avaient pas le moindre sou, et la menace des hypothèques ne cessaient de planer au-dessus d'eux. Dieu merci, ce coquin de Beaumarchais avait inventé le droit d'auteur ! Vivre de leur plume leur avait paru être la meilleure solution, même s'ils craignaient l'avis de leur entourage : écrire en effet pouvait être dégradant, surtout si l'écrivain en question était issu d'une famille noble.

« Malgré leur potentiel prometteur, je me dois d'effectuer quelques remarques, commença-t-il. Monsieur Arouet, je vous supplie d'arrêter avec votre obsession du théâtre : vous ne serez jamais le grand dramaturge que vous souhaitez ! De même pour l'épopée : laissez Homère à sa place, c'est-à-dire dans la tombe.

- Cela a pourtant du succès, remarqua l'intéressé, un tantinet vexé. »

Le théâtre – notamment la tragédie – lui paraissait la forme la plus noble d'expression, contrairement au roman.

« Certes, mais si vous voulez vraiment laisser une trace dans l'Histoire, je vous conseille vivement de vous convertir et d'innover. En ce qui concerne votre nom... cela n'est pas du tout vendeur. Si vous voulez que je vous publie, trouvez-vous un pseudonyme. »

L'intéressé eut une petite moue, signe qu'intérieurement il n'approuvait guère sa proposition : il était au contraire très fier de son ascendance !

« Pourquoi pas Voltaire ? poursuivit l'éditeur. Vous avez le conte philosophique que je vous ai demandé ?

- Oui, monseigneur, répondit-il de mauvaise grâce – il aurait préféré écrire une pièce dans le style de son prédécesseur Racine ! J'ai pensé au voyage d'un jeune héros, naïf, qui parcourrait le monde et qui...

- Comment l'avez-vous nommé ?

- Louis. »

Immédiatement, il sut qu'il avait fait erreur.

« Ce sera Candide, trancha l'éditeur d'un ton sec. Utilisez l'onomastique pour approfondir vos idées. Vous vous prétendez philosophe : montrez que vous savez penser à plusieurs niveaux.

- Oui, monseigneur. »

Cet homme avait décidé du culot pour l'humilier de la sorte. Néanmoins, il ne songea pas à répliquer : mieux valait ne pas jouer avec le feu, surtout dans sa situation actuelle.

« En ce qui concerne votre style, cessez vos phrases grandiloquentes : vous devez être clair.

Je vous assure que vos futurs lecteurs vous en seront reconnaissants. En revanche, monsieur Rousseau, j'ai beaucoup apprécié votre Nouvelle Héloïse (Voltaire se renfrogna). Voici le manuscrit corrigé. Néanmoins, j'aimerais quelque chose de plus politique. J'avais pensé à un titre choc : Le contrat social. Je suis sûr que ce sera un best-seller.

- C'est une excellente idée, monseigneur ! s'exclama Jean-Jacques. Mais comment contourner la censure ? J'ai bien peur que cet ouvrage ne plaise à tous...

- Cela est mon affaire, rétorqua l'éditeur. Vous m'avez demandé la célébrité : je vous la donne volontiers. Je me charge de diffuser vos œuvres. Et je vous assure que vous serez des références telles que vous en serez panthéonisés ! »

Rousseau cria « Champagne ! » tandis que Voltaire, devant son emportement, prit un air suspicieux.

« Mais quelles sont vos conditions ? Vous êtes un éditeur : il doit forcément y avoir un contrat. »

L'hôte eut un mauvais sourire, ce qui eut le mérite de lui provoquer la chair de poule. Il n'avait pas l'habitude d'avoir peur : au contraire, il usait de son ironie pour se protéger de toute menace. Mais cet homme restait insensible à toutes ses provocations. Et il ne connaissait même pas son nom...

« Ne vous occupez pas de cela maintenant. Mes marchés sont toujours honnêtes. »

Rousseau haussa les épaules, tout en reprenant son manuscrit couvert d'encre rouge.

« Après tout, on peut vous faire confiance, au vu de vos compétences. Vous êtes nouveau dans le métier ? Je n'avais jamais entendu parler de vous, avant notre rencontre hasardeuse.

- Mes éditions ont la particularité de rester secrètes. C'est pourquoi je vous prie de ne jamais faire mention de mon existence : vous avez écrit ces œuvres telles que je vous les ai corrigées.

- Pas même une petite dédicace ?

- Rien. »

Voltaire eut de nouveau une petite moue : comment pouvait-il lui refuser ce privilège ? Surtout qu'il allait devenir une véritable icône ! Jean-Jacques lui donna un coup de coude : ce n'était guère le moment de faire une crise de susceptibilité.

« Nous avons également le projet de créer une Encyclopédie, avoua ce dernier.

- Quelle merveilleuse idée ! s'exclama l'éditeur. Cela vous est venu tout seul ?

- À vrai dire, non, répondit Rousseau en bafouillant. C'est notre ami Denis qui en a eu l'idée.

Denis Diderot.

- Oui, je l'ai déjà rencontré. À vrai dire, c'était lui-même qui lui avait soufflé ce projet.

- Vous croyez que cela pourrait être rentable ? »

L'éditeur prit une pose méditative : décidément ces deux phénomènes n'étaient pas des lumières.

« Tout est une question de durée, je pense. Vous allez faire polémique : c'est le meilleur moyen de rester dans l'Histoire.

- Certes, mais la Bastille ?

- Elle tombera bien assez vite, croyez-moi, se contenta-t-il de ricaner. »

Les deux compagnons restèrent perplexes ; décidément, leur éditeur était étrange. Ils craignaient la Bastille, comme n'importe quel sujet. La censure pouvait être impitoyable, ils le savaient, et il était hors de question d'y laisser la vie : ils demandaient juste de la popularité, pas de provoquer les autorités !

« Écoutez-moi, leur lança l'éditeur d'une voix basse, vous n'allez pas devenir célèbres en chantant des ballades : tout métier comporte des risques. »

Voltaire et Rousseau hésitèrent : qui n'était pas attiré par le danger ?

« Reculer serait une grossière erreur, ajouta-t-il, vous le savez. Toute ascension a un prix. Il faut que vous la méritiez.

- Nous serons exilés.

- Pour un temps seulement, soupira-t-il, excédé. Par l'Enfer, saisissez votre chance ! Vous croyez vraiment que je propose cette offre à tout le monde ? »

Les deux hommes se regardèrent ; ils se sentaient peu à peu vaincus par les arguments de cet homme.

« Admettons, concéda Voltaire. Mais pourquoi nous ? »

L'éditeur eut un petit sourire crispé et fit pianoter ses longs doigts fins sur la table. Ces deux-là s'évertuaient à lui compliquer la tâche avec leurs questions ridicules.

« Disons l'intuition. »

Puis il se détourna, signifiant ainsi qu'il mettait fin au débat. Rousseau, mal à l'aise par ce silence nouveau, se leva et lui tendit la main :

« Excusez mon ami, il ne voulait pas vous offenser par ses questions. Nous ne voudrions pas vous déranger plus longtemps. Comment pourrions-nous vous remercier de votre investissement ? »

L'éditeur arbora un étrange sourire.

« Une signature me suffira. »

Sur ce, il sortit d'un tiroir un long parchemin, et lui indiqua une petite case. Rousseau ne prit pas la peine de lire les clauses : il se sentait confiant. Il incita Voltaire à faire de même, et ils aperçurent rapidement, avant que l'éditeur n'enlève le document du bureau, la signature d'un dénommé Scarron. Ils échangèrent un regard surpris : ils avaient dû sûrement rêver. L'écrivain était mort depuis belle lurette.

« Eh bien, merci messieurs de votre coopération ! conclut leur éditeur, pleinement satisfait.

- Nous sommes vos serviteurs, monseigneur, rétorquèrent les deux compagnons en s'inclinant, conformément à l'usage. »

Ledit Monseigneur, amusé, les accompagna jusqu'au boudoir. Ses yeux tout au long du chemin brillaient d'une lueur rouge et or, et Rousseau, étonné, y crut voir des flammèches. Quand les deux philosophes se retrouvèrent dans la rue glacée, avec leurs liasses dans les bras, ils se sentirent pris d'un étrange pressentiment, que toutefois ils ignorèrent aussitôt :

« Nous sommes les rois du monde ! s'exclama Rousseau. À nous la gloire et l'argent !

- Et les femmes, précisa Voltaire. C'est important. »

L'éditeur les examinait de sa balustrade : ils étaient véritablement pathétiques. Détournant les yeux de ce spectacle ridicule, il appela d'une voix autoritaire son serviteur.

« Edgar !

- Votre Majesté ?

- Préparez le portail. Nous quittons le XVIII^e siècle. J'ai d'autres visites à effectuer.

- Si je puis me permettre, intervint le serviteur, pourquoi encourager ces auteurs-ci ? »

Son maître le regarda fixement, et haussa un sourcil en guise d'interrogation.

« Ils vont devenir les Lumières, poursuivit-il, sans néanmoins balbutier. Leur valeur est le bonheur des peuples, ce qui est contre votre éthique, non ? »

Le seigneur eut un petit rictus.

« Il ne s'agit que de jeunes gens en quête de popularité. Leur seul résultat va être de semer le trouble, et je vous assure que leurs idées vont être parfaitement détournées. Croyez-moi, vous auriez adoré être en 1793 ! Les hommes ont la délicieuse tendance à corrompre les valeurs qui les ont guidés autrefois. »

Toutes à ses paroles il s'installa dans un luxueux fauteuil, un whisky dans la main, et l'invita à faire de même.

« Saviez-vous, mon cher Edgar, que l'Enfer était davantage peuplé que le Paradis ?

- À vrai dire... non.

- Et savez-vous pourquoi ? »

Edgar haussa les épaules, signe de son ignorance.

« Parce que l'Enfer est pavé de bonnes intentions. »

Edgar ouvrit la bouche pour protester, avant d'aussitôt la refermer.

« Il y a également l'égoïsme, poursuivit son maître. Vous avez pu le voir avec mes deux clients. Ils ont vu dans mes éditions secrètes un moyen de se faire reconnaître et de satisfaire leur petit ego personnel. Par ailleurs, il ne me semble pas vous avoir entendu protester quand vous vous êtes assis devant mon bureau, mister Poe. »

Le serviteur eut un mouvement de recul, et baissa la tête, reconnaissant ainsi sa défaite.

« Non, monseigneur. »

Son maître, satisfait par la réponse, se leva et dépoussiéra légèrement son costume.

« Décidément, je hais les costumes de cette période, siffla-t-il. Monsieur Poe, faites-moi le

plaisir de nettoyer cette pièce de fond en comble avant notre départ : nous y reviendrons bientôt. »

Edgar Allan Poe s'inclina quand son maître sortit, et s'empessa aussitôt de récurer le sol. Il aurait dû lire le contrat en entier, il le savait ! Surtout cette clause, écrite en lettres si petites qu'elle échappait au premier coup d'œil : *Contrat qui prend effet en échange de votre âme...*

Deinomicon

Florian Miconi

Il est un peuple, aujourd'hui presque oublié, qui a jadis prospéré et rayonné par sa culture sur une vaste région du monde : les altérans. D'un raffinement extrême, leur civilisation était basée sur l'art et l'écriture, et leur religion était un culte du Verbe.

Leur mythologie parle d'un dieu qui leur aurait confié le livre du Deinomicon. Il aurait renoncé à l'existence en y déversant son essence, conférant leur pouvoir aux Noms. Si l'on en croit d'anciens textes, ces Noms auraient été à la base de la puissance de l'empire. Ces rumeurs ont tenu bien des peuples en respect pendant plusieurs siècles.

Les historiens peinent à expliquer l'opulence et le succès, tant culturel que militaire, qui fut le leur pendant de très nombreuses années. Leur disparition est encore plus étrange : les altérans semblent avoir perdu du jour au lendemain leur capacité à vivre dans l'environnement inhospitalier des hauts plateaux qui les avaient pourtant vus naître.

La diaspora conséquente à cet effondrement conserva difficilement la culture altérane. Seul le Deinomicon fut conservé et occupe encore aujourd'hui une part importante dans la vie des communautés rescapées.

[Extrait de Apogée et chute de l'empire altéran]

*

Je pris soudain conscience de mon environnement. J'étais allongé dans la pénombre, le dos sur un sol dur et glacé. Mon corps engourdi ne m'obéissait que difficilement, je me forçai à bouger les doigts, serrant les poings et les relâchant de manière répétée. Je roulai sur le côté et me redressai péniblement.

Je regardai autour de moi, hagard. J'étais dans un tunnel, ou une caverne. Ma seule lumière provenait d'une anfractuosité à ma droite, je ne pouvais pas voir la source, mais une lumière blanche et diffuse se réverb  rait sur le granit. La proximité des parois latérales et du plafond éveillait en moi un sentiment de claustrophobie que je m'efforçais de réprimer. Face à moi s'étendait le boyau du souterrain, en ligne droite, qui se perdait dans l'obscurité et me donnait le vertige. Je me retournai pour constater que la direction opposée était obstruée par un éboulement rocheux.

J'étais progressivement gagné par la panique. Le souffle court, je t  chais de remettre mes idées en place, mais mon esprit était résolument vide. Avais-je perdu connaissance suite à l'effondrement du tunnel ? D'ailleurs pourquoi étais-je là ?   tais-je venu seul ? Je m'auscultai rapidement à la recherche de blessures sans en trouver aucune.

Je jetai à nouveau un regard sur la voie dégagée sans rien éprouver d'autre qu'une peur paralysante. Je devais rebrousser chemin, quitte à me frayer un passage à mains nues à travers les rochers. J'entrepris frénétiquement de déblayer l'amas de pierres en commençant par les plus petites. Elles étaient lourdes, même celles de taille modeste me firent l'effet d'un fardeau insupportable.

J'arrivai enfin, au prix de grands efforts, à dégager un gros bloc de granit qui soutenait toute la partie supérieure du barrage. Je me reculai vivement face à l'effondrement que je venais de provoquer. La poussière emplit bientôt tout l'espace. Je prot  geai mes yeux et couvris ma bouche de la manche de ma veste.

Une fois la poussière décantée, j'escaladai pour constater le résultat de mon travail : je ne vis que l'obscurité et encore plus de roche. Toute volonté m'abandonna et je m'affaissai lourdement sur les gravats.

Il me semblait que j'aurais pu rester indéfiniment dans cet état de prostration. Je pouvais sentir que derrière ce mur de pierre, ma vie normale m'attendait, à quelques mètres de moi, j'en avais la certitude. Au lieu de cela, le seul chemin qui s'offrait à moi était ce tunnel sombre et effrayant.

Je pris négligemment un morceau de roche et m'appr  tais à le jeter au loin lorsque je sentis sous mes doigts des formes trop régulières pour être le fruit du hasard. Je l'observai et réalisai que sur celui-ci était sculpté un mot, en symboles altérans. La traduction littérale était « savoir ».   tais-je dans des ruines alt  ranes ? Mon esprit me criait que c'était absurde, mais nier l'évidence n'eut aucun effet sur les courbes grav  es sur la pierre.

Au bout d'un temps indéterminé, je finis par me lever et je commençai à avancer mécaniquement, m'enfonçant dans les ténèbres environnantes. Je ne fis même pas l'effort de mettre les mains devant moi pour me protéger d'un éventuel obstacle.

*

On me dit que tu ne te r  veilleras plus jamais. Comment les croire ? Comment croire que je ne

verrai plus ce visage sourire ?

Ma bien-aimée, je suis désolé, tout est de ma faute. Je compte chaque jour toutes mes erreurs, je les énumère comme sur un rosaire. Je contemple tout cet engrenage maudit que j'ai construit pièce par pièce et que j'ai finalement mis en mouvement par la seule force de mon égarement.

Me pardonneras-tu un jour ?

*

Une lumière bleue se fit de plus en plus présente à mesure que j'avançai. J'arrivai dans une alcôve de taille moyenne. L'image était surprenante : on eût dit qu'il pleuvait. De l'eau s'infiltrait à travers le plafond et tombait en grosses gouttes sur le sol irrégulier. Je restai un instant sous cette douche, levant la tête, je laissai le goût salé envahir ma bouche.

Soudain, la voix d'une enfant retentit, cristalline, en contrepoint du rythme des gouttes. Un petit rire moqueur. Suivi d'un autre, comme une réponse.

Je sursautai malgré moi et avançai, guidé plus grâce à une lueur lointaine que par ce son diffus dont je ne pouvais déterminer l'origine. Je tournai à gauche et débouchai dans une petite pièce rectangulaire baignée de la lumière des torches accrochées aux murs. Une personne se tenait au milieu, presque entièrement drapée d'un tissu ocre. Le soulagement que je ressentis étouffa quelques instants la peur et l'incompréhension. J'avançai prestement vers la personne.

« Pouvez-vous m'aider ? Je suis perdu, pouvez-vous me conduire à l'extérieur ? demandai-je, fébrile.

- Pourquoi pensez-vous pouvoir sortir ? me répondit-elle en levant le visage. »

Je dus réprimer un mouvement de recul. Cette femme avait la voix et la taille d'une enfant mais elle portait par ailleurs toutes les marques de la vieillesse. Le contraste était profondément dérangeant. Ses longs cheveux blancs, épars et si fins qu'ils en étaient presque transparents, laissaient entrevoir un crâne rose et grêlé de taches brunes. Son dos était bossu et des membres frêles saillaient sous le tissu d'une robe sommaire. Elle se mit à nouveau à rire et c'était presque comme si quelqu'un secouait un fagot de branches sous une toile.

« Où sommes-nous ? m'enquis-je, faisant abstraction de mon inconfort.

- L'imbécile ! »

La voix était la même, mais le visage qui me regardait n'avait prononcé aucune parole. Je sursautai lorsque je sentis un mouvement dans mon dos et me retournai vivement pour faire face à une seconde femme, exactement identique à la première.

« Il croit vraiment qu'il est en position de demander quoi que ce soit, reprit la seconde femme. »

Je ne me laissai pas démonter et continuai mes efforts pour tirer une quelconque information de ces deux étranges êtres :

« Je suis perdu, j'ai probablement eu un accident, je ne me souviens pas très bien. Le tunnel s'est effondré, est-ce qu'il existe une autre sortie ?

- Le tunnel s'est effondré, dis-tu ? Comme si ce tunnel allait simplement s'effondrer de lui-même. Ne dis pas de bêtise, c'est certainement toi qui l'as détruit ! répondit ma première interlocutrice. »

Je fus désarçonné par sa réponse, se moquait-elle de moi ? Je jetai des regards d'avant en arrière mais malgré mes efforts, je ne pus les garder les deux à la fois dans mon champ de vision.

« Non, je vous assure... »

Ma voix perdit de son assurance, pouvais-je vraiment jurer quoi que ce soit ? Après tout, je n'étais sûr de rien.

« Est-ce qu'il y a une autre sortie ? demandai-je à nouveau.

- Essayes-tu de te soustraire à ton châtement ? Peut-être qu'il y a une bonne raison pour laquelle tu es là. Qui es-tu pour décider de te dérober ? C'est ta faute si tu es ici, accepte ton sort et reste avec nous. »

Les deux vieilles femmes semblaient prendre un malin plaisir à me persécuter, ou bien étaient-elles simplement folles.

« Non ! Je ne peux pas rester ici. Je dois... »

Les mots me manquèrent subitement. Une seconde auparavant je savais ce que j'allais dire, mais les mots s'étaient transformés en cendre avant de franchir mes lèvres. Que devais-je faire ? Je pouvais

sentir que j'avais un but, une tâche à accomplir, mais sans en connaître la nature.

« Tu dois ? dit la femme devant moi.

- Tu dois ? répéta instantanément la seconde.

- Mais le mérites-tu ? reprirent-elles en chœur. »

Les deux femmes se regroupèrent finalement devant moi et défirent leur tunique tout en continuant à parler.

« Nous aussi, nous pensions être supérieures à tout ça. »

De larges plaques glabres et violacées contrastaient avec leur peau ridée et lâche. Elles constellaient leur corps qui n'était de toute évidence qu'un vaisseau de douleur.

« Contemple le résultat ! »

Elles entreprirent d'oindre leur corps d'une huile épaisse et poisseuse.

« Si tu penses valoir plus que nous, plus que le jugement des dieux, alors termine le travail : brûle-nous ! »

J'étais sous le choc, autant de la vision de cette scène indécente que par leurs paroles insensées. L'une des femmes s'avança et essaya de me mettre une torche dans les mains. Je la repoussai faiblement et reculai d'un pas. Je perdis du terrain, si bien que je me retrouvai vite acculé dans un coin. Je sentais leur poigne sur mes membres, cherchant à me manipuler. J'arrivais presque à me dégager de leurs mains glissantes, mais à chaque fois qu'une prise lâchait, une autre se refermait sur moi. Leurs corps ignobles se pressaient contre moi, j'étouffais sous les relents âcres de l'huile.

« Brûle-nous ! Brûle-nous ! dirent-elles à l'unisson. »

Pendant quelques secondes abominables, je fus résolu à exécuter leur demande. Je voulus les brûler, pas seulement pour me libérer, mais pour les faire taire. Je voulais voir leurs petits yeux mesquins se racornir sous les flammes, je voulais voir leur âme s'en échapper alors qu'ils deviendraient blancs et inexpressifs. J'arrachai le flambeau des mains squelettiques qui me le tendaient.

Les deux femmes reculèrent pour me laisser le champ libre. Je les regardai quelques instants, leurs figures grotesques me défiaient.

« Non, ce n'est pas juste, dis-je tout bas. »

Je jetai la torche en arrière.

« Que sais-tu de la justice ? me demanda l'une des deux femmes.

- Tu regardes ça comme on regarde le blizzard à travers une fenêtre, bien au chaud au coin de la cheminée, compléta la seconde. »

Elles bondirent et me saisirent les poignets. Leur force était bien supérieure à ce que leurs membres décharnés laissaient paraître. J'essayai de me dégager par réflexe, mais celles-ci tinrent bon et renforcèrent leur prise.

« Et si nous disions que c'était toi ou nous ? Que ferais-tu ? »

La femme de droite venait de rapprocher un morceau de bois à moitié brûlé dont je pouvais sentir la chaleur du bout rougeoyant.

« Serais-tu capable de supporter la douleur pour faire ce qui est juste ? dit-elle en enfonçant la braise dans mon avant-bras.

- Ou te renierais-tu dans l'instant pour t'épargner cette souffrance ? »

J'hurlai alors que la braise touchait ma peau. Je pouvais sentir l'odeur de ma chair en train de brûler. Je devais avancer, je devais sortir, j'avais une tâche importante à réaliser, mais pas à ce prix. Pas au prix de l'injustice. Je fus empli d'une froide résolution, je ne pouvais pas m'empêcher de crier, mais je regardai droit dans les yeux la femme qui continuait sa besogne, faisant glisser la pointe rougie sur ma peau.

Elle retira enfin la braise de ma peau et contempla son œuvre, satisfaite, avant de relâcher mon bras. Je me repliai sur moi-même, serrant mon membre supplicé contre moi. J'étouffai quelques jurons en soufflant. J'observai ma blessure et fut frappé d'y voir le symbole de « justice », creusé dans ma peau en sillons sanguinolents.

Quand je me retournai, les deux femmes se tenaient de chaque côté d'un chambranle dans lequel reposait un lourd bloc de pierre. Elles actionnèrent simultanément un mécanisme et la porte trembla légèrement en s'enfonçant à peine.

« Qu'est-ce qui est juste, au fond ? dit celle de gauche, la voix empreinte de douleur.

- Va, idiot, la voie est libre, tu n'as qu'à pousser et tu pourras continuer ton chemin, enchaîna

celle de droite. Ne crois pas pour autant que tu es sorti d'affaire. »
J'avançai jusqu'au seuil de la porte, incrédule. Une fois franchi, je courrai loin de mes tortionnaires, à nouveau dans l'obscurité, à nouveau dans l'inconnu.

*

J'ai reçu une nouvelle lettre de menace. Les salauds ont le culot de revenir à la charge après ce qu'ils t'ont fait ! Qu'ils aillent au diable !

Je ne peux pas rester là sans rien faire, je ne peux plus rester assis à te regarder t'éteindre. Je suis retourné à mes travaux, je sais que c'est imprudent, mais je n'ai plus rien à perdre. Si ceux qui ont tenté de m'en dissuader veulent finir le travail, au moins ils ne pourront pas se tromper de cible.

J'ai retrouvé une vieille copie du Deinomicon. C'est une édition standard, qui n'est rien d'autre qu'une sorte de dictionnaire. Malgré tout, ce peuple reste persuadé du pouvoir des mots qu'il renferme. Tu sais que j'ai longtemps cherché à connaître la véritable histoire derrière ce mythe et j'ai souvent été condescendant à l'égard des interprétations les plus littérales. Peut-être est-ce le désespoir qui berne ma raison, mais je ne peux m'empêcher de voir tout ça sous un regard nouveau. J'ai prévu de rencontrer une petite communauté altérane, pas très loin d'ici. Peut-être pourra-t-elle m'en apprendre un peu plus.

*

Je débouchai dans une nouvelle pièce, le décor n'avait plus rien de naturel et les murs de la salle étaient coupés à angles droits dans une pierre lisse et polie. Un homme se tenait devant la seule issue. Il était de stature imposante, vêtu d'une armure de cuir et d'un casque qui lui cachait une partie du visage. Je ne pouvais que distinguer son regard noir et un rictus mauvais. Je m'avançai prudemment, ce qui venait de m'arriver me poussait à la méfiance. Je fis quelques pas en avant et me posai face à lui. L'homme restait de marbre. Si sa large poitrine ne s'était pas animée au rythme de sa lourde respiration, j'aurais sans doute cru être en face d'une statue.

« Pouvez-vous m'aider ? demandai-je en essayant de capter son regard. »

Le guerrier m'ignora. J'essayai encore de lui parler et d'accrocher son attention, sans succès. Convaincu que je n'arriverais pas à communiquer avec cet homme, j'essayai de le contourner. Celui-ci bougea enfin pour faire un pas de côté et se placer face à moi. Je fis également un pas de côté pour le contourner mais celui-ci me fit de nouveau obstacle.

« Qu'attends-tu de moi ? demandai-je, à bout de patience. »

Si je ne pouvais pas le contourner, ni parler avec lui, que pouvais-je faire ? J'entrepris d'utiliser la force et je le poussai en essayant à nouveau de passer. Le garde bougea à nouveau et me dégagea du revers de la main. Je faillis tomber sous l'impact de son bras massif.

Je sentis la colère monter en moi, elle bouillait juste sous la surface et diffusait en moi une énergie que je ne pensais plus avoir. À mains nues, je n'avais aucune chance face à cette force de la nature, je balayai du regard la pièce, cherchant une arme quelconque. Je trouvai dans un coin un bâton court dont je me saisis rapidement. Je fis face au guerrier et le jaugeai quelques instants. Celui-ci était revenu dans sa position initiale, impassible. De toute évidence, mon arme ne devait pas l'impressionner.

Je marchai de long en large devant lui, tout en l'invectivant de tous les mots que je connaissais. Les injures n'avaient pour but que de me donner le courage de donner l'assaut. Je continuai ainsi jusqu'à un point de rupture et bondis en avant sans crier gare. Je levai le bâton et l'abattis en biais vers son visage.

Le butor bloqua mon attaque de son avant-bras et m'enfonça son pied droit dans les côtes. Je décollai littéralement du sol et fus projeté trois mètres plus loin. Je restai un instant désarçonné, à plat ventre au milieu de la salle. Je basculai sur le côté en me tenant les côtes : elles me faisaient souffrir mais elles ne paraissaient pas brisées. Je me relevai tant bien que mal et repris le bâton pour immédiatement tenter à nouveau de l'abattre sur la tête de mon ennemi. Celui-ci attrapa mon arme au vol et tira d'un coup sec. Je fus projeté en avant et alors que j'allais m'écraser sur la poitrine du guerrier celui-ci me rattrapa en me saisissant par la gorge.

D'une seule main, il me leva de terre. Je ne pouvais plus respirer et mon champ de vision commençait à se réduire. Je me débattis et voulus hurler mais mon cri resta étouffé dans ma gorge, je n'émis qu'un gargouillis rauque. Il me lâcha enfin en grognant avec mépris. Je rampai hors de portée de cette montagne humaine et pris quelques secondes pour reprendre mon souffle à coups de

longs râles agonisants.

Quoi que je pusse tenter, le guerrier me répondait un cran au-dessus. Il ne faisait que me renvoyer tout ce que je pouvais envoyer dans sa direction. Je devais réfléchir mais mon sang battait fort à mes tempes comme le tambour d'un rite tribal, exigeant que je continue le combat.

Alors que j'observais le guerrier, j'aperçus des symboles imprimés en relief sur le cuir qui recouvrait son avant-bras droit. J'y lus « paix ». J'avançai jusqu'à me poster droit devant l'homme et le regardai dans les yeux. Je savais que je ne pouvais rien contre lui, mais la rage qui m'habitait semblait sans limites. Je voulais lui faire du mal, mon corps était tendu et réclamait du sang, je n'avais plus peur de rien, si ce n'était de moi-même. Jamais je n'avais connu un tel état. Une partie de moi était capable de lui tenir tête, encore et encore jusqu'à en mourir. Mais la mort était la solution de facilité, un objectif plus important m'appelait et m'ancrait à la raison.

Je tendis ma main vers l'homme et lui saisis l'avant-bras dans ma main à la manière du salut guerrier. Une partie de moi s'attendait à ce que l'homme profite de cette accroche pour m'envoyer à nouveau dans le décor. Mais il n'en fut rien. Le guerrier pivota tout en gardant la poignée de main et me fit passer de l'autre côté de la porte.

*

Je suis désormais persuadé que ces vieilles légendes sont basées sur un fait réel. Il ne peut pas y avoir un tel consensus historique sans qu'il n'y ait une once de vérité derrière tout cela.

Les gens que j'ai rencontrés sont les gardiens d'une tradition orale qui n'est référencée nulle part ailleurs. Ils m'ont raconté comment la destruction de leur idole, sur les hauts plateaux d'Alterra, a sonné la fin de leur empire. Et ils m'ont mis en garde contre les héritiers de ceux qui ont perpétré cet acte.

Si tout cela était vrai et que j'arrivais à réparer ce qui a été détruit, peut-être pourrais-je ramener le pouvoir aux Noms. C'est un maigre espoir, mais je donnerais tout pour ne serait-ce qu'une chance de te sauver.

*

Le couloir perdit peu à peu de son lustre à mesure que je progressais : les angles étaient devenus grossiers et les torches de plus en plus espacées. Je me retrouvai bientôt dans un conduit quasi brut qui ne gardait plus que de vagues traces de la main de l'homme.

Le passage s'agrandit progressivement jusqu'à déboucher sur un espace plus large. De part et d'autre étaient disposées des sortes de niches, creusées à même la roche. La plupart étaient vides, certaines présentaient encore des traces d'occupation dont je n'avais aucun moyen d'estimer la fraîcheur. J'entendis un bruit d'eau en ébullition, provenant d'un renforcement, quelques mètres devant moi.

Au bout de cet étrange corridor, je parvins à un emplacement similaire aux niches que j'avais croisées, mais bien plus large. Un homme était installé à côté d'une grosse casserole qu'il avait suspendue au-dessus de braises rouges. Il était drapé d'une robe verte et avait rabattu sa capuche sur son visage. Il sembla m'ignorer, ce qui me convenait tout à fait.

J'inspectai plus en détail mon environnement. Contrairement à toutes les autres salles, qui ne disposaient que d'une seule issue, celle-ci m'offrait une bonne dizaine de voies possibles. Il m'était impossible de deviner quel chemin était le bon. Étant donné mes dernières rencontres, j'eusse préféré garder mes distances avec ce nouveau personnage. Malgré tout, sans son aide, qui sait où je risquais de me retrouver.

Je m'approchai sans discrétion pour attirer l'attention de l'individu, mais celui-ci resta immobile. Je me raclai la gorge avant de demander :

« Excusez-moi, pouvez-vous m'aider ? »

Il se retourna enfin en rabaisant sa capuche. Il était vieux, mais son visage gardait quelque chose d'intimidant. Des mèches poivre et sel tombaient en grosses boucles sur ses épaules et il avait un regard pénétrant avec des yeux bleu acier.

« Bien sûr, je peux vous aider, mais ce ne sera pas gratuit, répondit-il enjoué. Que veux-tu ? »

C'était la réponse la plus encourageante que j'avais pu entendre depuis que j'avais atterri dans ce dédale. Mon soulagement fut de courte durée lorsque je réalisai que je n'avais aucun moyen de le payer.

« Je cherche ma direction, par contre, je suis désolé mais je n'ai rien à vous proposer, dis-je,

contrarié.

- Tu n'as rien, dis-tu ? Rien ? Et pourtant tu es là devant moi, je parle avec toi, insinuerais-tu que je suis fou et que je parle tout seul ?

- Je veux dire... je n'ai rien de valeur à vous échanger, tentai-je de clarifier.

- Laisse-moi en juger, dit-il en m'examinant avec plus d'attention. Qu'as-tu dans tes poches ? »

Je fouillai les poches de ma veste et de mon pantalon et amassai un maigre butin : un briquet vide, un mouchoir, quelques pièces de monnaie et mes papiers d'identité.

« Bien... bien ! Donne-moi ce briquet et je t'indiquerai quel chemin prendre. »

Je m'empressai de lui donner l'objet.

« Prends ce chemin-là, dit-il en m'indiquant une sortie d'un vague geste de la main.

- Celui-là ? demandai-je en m'engageant vers le passage étroit. »

Le vieil homme était retourné près de son feu et m'ignorait totalement. Je ne tentai pas de lui reposer la question et m'enfonçai dans un boyau lugubre et sinueux. Après quelques minutes, j'aperçus à nouveau une lumière. Je fus consterné de me retrouver à nouveau dans la même salle. Le vieil homme était à côté de sa casserole et jouait à faire des étincelles avec le briquet que je venais de lui donner.

Je l'interpellai :

« Vous m'avez trompé ! Ce passage m'a ramené ici !

- Je n'ai rien fait de la sorte, jeune homme. Je t'ai dit que je t'indiquerais le chemin, je ne t'ai pas dit que le chemin te mènerait où que ce soit ! »

J'étais furieux, mais je me contrôlai. Je ne voulais pas le mettre dans de mauvaises dispositions à mon égard, j'avais encore besoin de lui.

« S'il vous plaît, je peux vous donner tout ce que j'ai, mais promettez-moi de m'aider, dis-je avec un ton plus pitoyable que prévu.

- Tout, dis-tu ? demanda-t-il en se rapprochant. Il y a quelque chose que tu peux m'échanger, je te promets de te donner la bonne direction.

- N'importe quoi, je vous en prie ! Je dois à tout prix sortir d'ici. Est-ce que vous voulez un autre objet ? Ma veste peut-être ? proposai-je.

- Non ! »

Ses yeux me fixaient avec une avidité non dissimulée.

« Ma soupe est bien fade, reprit-il, le lichen et les insectes sont des ingrédients bien maigres pour se sustenter. »

Il marqua une pause et observa l'horreur déformer mes traits lorsque je compris ce qu'il insinuait.

« Vieux fou ! criai-je, choqué par ses propos autant que par son regard affamé.

- Voyons, voyons, je ne te demande pas de me donner quoi que ce soit dont tu as un besoin vital. Quelques doigts seront suffisants... ou même des orteils ! ajouta-t-il, comme si cette concession rendait les choses moins horribles. »

Le vieil homme s'était rapproché de moi, insensiblement, mais je pouvais maintenant sentir son haleine chaude et épicée, ses mains cherchaient à me saisir. Je le repoussai violemment contre le mur. Il poussa un cri en se heurtant au mur et s'affaissa. Pendant quelques secondes, l'homme fut silencieux et je crus qu'il avait perdu connaissance. Il finit néanmoins par émettre quelques sanglots pitoyables. Ma colère disparut presque instantanément : ce n'était qu'un pauvre vieil homme sénile.

« Très bien, je vous propose autre chose, dit-il en s'asseyant. Cela fait bien longtemps que je suis ici, racontez-moi une histoire et en échange je vous dirai quel chemin prendre.

- Et ce sera un chemin qui ne me ramènera pas encore ici ? »

Le vieil homme sourit de toutes ses dents, je faillis perdre patience avant de me ressaisir, après tout, je ne perdrai pas grand-chose à lui raconter une histoire. Je me creusai la tête quelques instants pour trouver une histoire à lui raconter. Je commençai à lui narrer un vieux conte de fées pour enfants, mais le vieil homme m'interrompit rapidement :

« Non, non, pas ce genre d'histoire : je veux quelque chose qui vienne de toi. »

Après une brève hésitation, je décidai de lui raconter la rencontre avec ma femme. Je me laissai emporter par mon récit jusqu'à lui raconter nos premiers mois ensemble, notre mariage, notre vie à deux. Mais je m'arrêtai net lorsque j'eus la vision de ma femme allongée dans un lit, plongée dans

un coma profond. J'eus le souffle coupé et les larmes me montèrent aux yeux, comment avais-je pu oublier ? Je fus persuadé qu'elle était la raison de ma venue ici. C'était elle qui m'appelait, peut-être pas directement, mais elle était impliquée d'une manière ou d'une autre.

Alors que je revenais à la réalité, j'aperçus la main droite du vieil homme, qu'il berçait dans sa main gauche. Je réalisai qu'elle présentait une coupure assez large pour le faire saigner abondamment. Il avait dû se blesser lors de mon éclat de colère. Sans réfléchir, je lui pris la main et sortis mon mouchoir. Je nouai celui-ci de manière à faire un pansement rudimentaire, mais efficace.

« C'est une belle histoire que voilà, dit-il en contemplant sa main. Ne t'est-il pas venu à l'esprit de m'échanger ce service contre la bonne direction ? reprit-il en levant sa main. »

Je pris sa phrase pour un reproche, j'essayais de trouver une excuse à mon manque de bon sens, mais à vrai dire, cela ne m'avait pas effleuré l'esprit. Il n'attendit pas ma réponse et se leva pour aller chercher quelque chose puis, il revint vers moi.

« Prends cette pierre et va la mettre dans cette encoche là-bas, me dit-il. »

Je saisis le morceau de granit que l'homme me tendait et je l'observai, confus. Était-ce encore une de ses ruses ? Je retournai la pierre pour y voir graver le symbole de « Partage ». Je m'approchai du mur pour étudier l'ouverture que m'avait indiquée le vieil homme. La forme semblait bien complémentaire à la pierre que je tenais en main. Je l'enfonçai dans l'encoche et entendis un clic. Le sol se déroba sous mes pieds.

*

Je souffre à chaque fois que je te regarde. Je suis devenu fou, sans doute. Je n'ai plus la force de lutter et je n'ai plus rien à offrir pour l'espoir de te retrouver. Je cours après un mirage. À chaque fois que j'ai l'impression d'avancer, le sol se dérobe sous mes pieds. Mes recherches piétinent et, même si je voulais y croire, je me fais l'effet d'un fou de continuer dans cette voie. Je ne vauds pas mieux que les alchimistes et leur pierre philosophale. Tout ça n'était qu'une illusion, un doux rêve que je me suis construit pour ne pas affronter la réalité.

*

Au moins, le marchand ne m'avait pas menti cette fois, je n'étais pas de retour au point de départ. Cela ne voulait pas forcément dire que je me rapprochais du but. La chute fut plus impressionnante que dangereuse, après une glissade sur de la pierre polie, j'atterris sur un tapis de mousse épaisse qui recouvrait l'issue d'une caverne. Je me levai en direction de la sortie. La lumière, quoique diffuse, me brûla les rétines. Je levai la main en visière et continuai mon avancée.

Je débouchai sur un goulot d'étranglement entre deux accotements recouverts de lichen et de lierre. La lumière me laissait croire que j'étais enfin arrivé dehors, mais une brume dense recouvrait tout et m'empêchait de m'en assurer. J'avançai, mais dans ma précipitation, je me pris les pieds dans les nœuds de larges racines qui recouvraient le sol. Je chutai violemment et m'entaillai les mains et le visage en m'enfonçant dans un buisson de ronces. Dans ma chute, mon pied ne s'était pas libéré de son étreinte, et j'entendis un craquement sourd avant de sentir une douleur aiguë. Je poussai un cri qui raisonna au loin. J'essayai de me retourner mais je ne disposai d'aucun appui qui ne soit dépourvu d'épines. En m'appuyant sur le flanc, je m'aperçus que mon pied était planté dans un angle contre-nature.

Rester sans bouger était une torture, essayer de me relever était pire. Je respirais fort, étouffant des cris à travers mes dents. J'étais prisonnier de ce filet de crocs acérés. Chaque appui que je trouvais ne manquait pas de m'écorcher la peau.

Je me débattais comme un damné, arrachant les branchages qui prélevaient des morceaux de peau et de vêtements à chacun de mes mouvements. La peau de mon visage et de mes avant-bras n'était plus qu'une frontière de douleur entre moi et le monde. Lorsque je fus assez dégagé, j'entrepris de retirer mon pied de son étau. Je serrai mes mains autour de mon mollet et faillis défaillir lorsque je tirai dessus. Une sueur froide coula dans mon dos et je sentis le sang refluer de mon visage. Je n'eus pas plus de succès en essayant de dégager la racine. Mon pied ne se dégagerait que dans l'angle dans lequel il était entré. J'allais devoir faire pivoter cette cheville qui était au mieux sévèrement foulée, au pire brisée.

Je restai un moment prostré sous cette couverture grise, abattu, perdu dans cette hésitation entre volonté et désespoir.

Je pris plusieurs inspirations lourdes en comptant.

Une... deux... trois !

La douleur me coupa le souffle, mais mon pied se dégagea. Je me relevai en essayant de ne pas m'appuyer sur mon pied blessé et j'avançai en titubant. Le chemin grimpait et j'émergeai bientôt de la nappe de brume qui m'étouffait. Je n'étais pas tout à fait dehors mais dans une vaste cavité. La végétation y était luxuriante, une cascade vrombissait au loin et une grande déchirure dans la voûte faisait office de puits de lumière. La scène était saisissante et contrastait avec la désolation des méandres que j'avais parcourus.

*

J'ai écrit sur ta peau les Noms de Vie et d'Amour et je suis parti. Je suis parti pour les hauts plateaux d'Altera. Je réussirai ou je mourrai en essayant.

*

Boitant, détruit autant moralement que physiquement, j'avançai dans cet endroit qui respirait la vie. L'air était humide, riche d'odeurs d'humus et de fleurs. Je laissai les éléments m'apaiser un peu. Un vent doux s'engouffrait par la fracture de la voûte et venait caresser la cascade, m'arrosant d'une bruine reconstituante. L'eau lava le sang qui maculait encore mon visage. Même la douleur qui étreignait ma cheville reflua pour ne plus être qu'une plainte lointaine.

J'aperçus bientôt une sorte de monticule qui trônait au milieu de ce paysage. Je me souvins alors de mon périple dans les montagnes, de ma quête désespérée et de mon arrivée en ces terres de légende. J'avais trouvé cet endroit que les altérans appellent la matrice, une immense caverne possédant son propre microclimat. Nous étions à plus de deux mille mètres d'altitude et pourtant toute la végétation rappelait des paysages tropicaux. C'est ici que je l'avais trouvé, le premier Deinomicon, l'original.

*

Au cœur du plateau se trouve un réseau de galeries et de souterrains : c'est le cœur de l'ancien empire altéra, cela n'a jamais été les forteresses dans les montagnes. Une chose y est encore présente. Ce n'est pas le peuple altéran, ni ses descendants, mais c'est une chose vivante... et brisée. C'est étrange comme cette entité m'appelle. J'ai besoin d'elle, autant qu'elle a besoin de moi. Nous sommes très proches, mais mes guides n'iront pas plus loin. Ils semblent effrayés, je ne sais pas s'ils redoutent ce qui se trouve là-bas ou bien si le chemin est périlleux. Ils ne veulent pas m'en dire plus.

*

Je contemplai à nouveau le livre, il reposait sur un autel recouvert de végétation. C'était une copie identique à celles que les altérans gardent encore avec eux aujourd'hui, en tous points. Seulement, je pouvais y lire des choses que je n'avais jamais lues auparavant, je pouvais même les lire sans les yeux, je voyais les symboles au travers de mes paupières closes. Ces mots, ces Noms, n'étaient pas une simple représentation graphique de sons, ils étaient bien plus : ils étaient l'essence même des choses. Je pouvais ressentir leur force dans tout mon être.

Je m'approchai pour regarder la statue agenouillée devant l'autel. Elle se tenait à côté d'une autre sculpture qui avait été partiellement détruite et dont il ne restait plus que les jambes et une partie du tronc.

J'avançai et me plaçai devant l'œuvre. Je fus saisi d'effroi alors que j'en réalisai la nature : ce n'était pas de la pierre, du moins pas encore tout à fait. Une étrange matière minérale semblait se cristalliser autour d'une silhouette y piégeant une personne en son sein. Et cette personne portait mon visage. Mon visage, les yeux grand ouverts, rivés sur le livre.

Un sentiment de compréhension et d'acceptation m'envahit. Je l'avais enfin trouvée, cette édition secrète dont parlent les textes anciens des altérans. Elle avait toujours été à notre portée, cachée sous nos yeux, un reflet secret, juste derrière le voile de la vie.

Mon enveloppe charnelle n'était déjà presque plus visible sous le minéral, seuls les yeux brillaient encore. Elle me paraissait froide et inhospitalière, un fardeau dont je venais de laver mon être. Devant, sur l'autel, le Deinomicon m'appelait, me suppliait de l'animer à nouveau. J'avais envie de répondre à son appel, il me complétait autant que je le complétais.

Je restai un instant fasciné, immobile, à observer un étrange miroitement sur la couverture. Je tendis la main comme vers un oiseau qui se serait posé à côté de moi, délicatement, pour ne pas rompre le charme. Je restai quelques instants la paume suspendue au-dessus du livre qui dégageait une chaleur

diffuse. C'était comme un souffle, rythmé comme la respiration d'un dormeur. Je repris mon avancée et sentis cette aura m'engloutir. J'accueillis cette sensation avec joie. Je touchai la couverture du bout des doigts. Je ne fis alors plus qu'un avec le souffle, plus qu'un avec le monde, un sublime sentiment d'unité m'envahit. Pendant un instant, je fus tout ce qui existe, immuable dans cette éternité qui se cache entre le présent et l'avenir. J'assimilai cette plénitude et laissai alors mon être se déverser dans le Verbe.

*

La vie est un équilibre... Tu vas revivre, mon amour. J'ai compris le prix à payer, j'en accepte les conséquences. S'il te plaît, accepte-les aussi.

La malle

Jean-François Joubert

Dehors, des bruits, des gens ivres de vie, éteints de livres. J'entendais le récit de la folie ordinaire en comprenant que la richesse se trouvait là, derrière ces pages cornées. La vie inscrite comme un gène : Gary, Camus, Vian et consorts.

La page imaginaire remplissait ma tête vide. Lassé ou assouvi de lecture, dans ce grenier, je m'évadais. Parfois « petit prince », j'ouvrais un Velux, grimpais sur une échelle afin de regarder le port. Si les nuages glissaient, les drisses chantaient, si l'air était doux, la mer me souriait, m'offrant au visage toute l'étendue de ses reflets. Une grimace de plaisir devait s'inscrire sur mes traits, paisible, sensible, au charme suranné.

L'arbre ancien donnait tous ses fruits, ses racines, force du vent et du papier. Dans un coin, un coffre vert, ouvert... Délaissés sur une étagère, des auteurs laissaient planer l'idée de leurs coeurs, histoires d'amour, histoires tout court, histoires de rire, voyages galactiques.

Nu devant l'océan de ses secrets lus !

Parlons un peu des celtes, des druides, des pierres, des étoiles. Je me souvenais que dans la malle verte, un très vieux livre s'y trouvait, un livre secret. Ce devait être une édition secrète ? Sans nom, la couverture bleu nuit, mais j'étais si jeune quand mon père par-dessus mon épaule m'avait dit : « ne vends jamais ce livre, c'est un trésor ». Je voulais l'ouvrir, mais la liste d'incantations, les formules magiques, pas de forfaitures, hein, du réel, un objet de transmission que notre famille donnait de fils en fils, toujours à l'aîné, et moi petit dernier, j'avais juste le droit de l'ouvrir, à peine le droit de tenter de lire cette langue venue d'un autre temps. Il avait des pages jaunies, et sûrement, un incunable, qui avait survécu de manière surprenante à l'échelle du temps, pas mes parents.

La rive droite de l'Aber-Ildut portait le nom d'un saint très puissant... « Ildut et la magie des sources ». La chapelle Saint-Gildas montrait l'invasion du christianisme. Dans ce bastion de corsaires et de tailleurs de pierre, elle représentait l'évolution monothéiste. Moi, les druides m'inspiraient. Je n'avais pas le même caractère que mes frères et soeurs. L'aîné... transmettre !? Vulgairement, il n'en avait rien à foutre. Lui c'était sa famille, son travail... et l'égoïsme humain, il connaissait ! Tout pour son propre plaisir ! Ce n'était guère un réformiste, c'était un simple omnivore commun sans trop de spiritualité. Pour lui, les secrets de la source, de nos ancêtres celtes, le rapport à l'eau, la terre, le feu, l'air, étaient hors sujet. Les menhirs, le granit, le pays des légendes, ce Léon, Tristan et Yseult, l'enchanteur Merlin et sa fée, mais aussi ce séjour à l'Huelgoat, son bois où je ne me promènerai pas sans la robe de l'aube, sans autre que la lumière des étoiles, sous le ciel hurlant, criant de luminosité sur ses rochers statiques qui alignent les pierres de Carnac... Non, vraiment je n'irais pas même sous un trait vert d'aurore boréale me balader de nuit dans la forêt de l'Huelgoat. En plus de la mousse, du risque d'être hors des sentiers battus, de tomber, une grotte au diable existe. Quel lien me direz-vous avec mon livre ? Ma malle dans ce grenier aux poutres de mille ans, que la poussière du temps a décomposées, et mangées par de petits aspes, animaux gloutons et si voraces que le bois ne tenait plus la charpente.

Le temps m'importait plus : je venais d'obtenir l'autorisation d'aller au grenier ouvrir la malle. Personne ne savait que cette édition secrète était une richesse, un trésor, une truite aux truffes pour les avertis mais écrit en dialecte de l'époque : le vieux breton pour les druides et leurs incantations. À l'Huelgoat, j'avais vu un jeune homme faire trembler la roche en jouant de la flûte, assis sur un mince endroit qui se dégageait de l'énorme morceau de granit. Il jouait et la terre tremblait sous le poids du mouvement né. Bouche bée, les enfants regardaient, les touristes jouaient aux troubadours, mais moi, j'avais eu l'hallucination de ma vie en visitant et en écoutant l'eau, le courant qui défile à l'intérieur de la roche au diable. Ici pas d'amanite phalloïde pour troubler mes sens de phallocrate. Sans cravate, comme les chats, je dis des fois n'importe quoi. Les femmes sont bien le second sexe au sens premier du terme, elles ne trichent pas, elles ont un bien beau visage, miroir de leur for intérieur, et du caractère comme un bleu d'Auvergne, un maroilles ou un bon vin.

Je tremblais comme un puceau, nouveau-né qui entre dans le combat adulte sans seriner du pinceau, un peu sot certes, mais comprenez-moi bien : un appel d'outre-tombe qui vous guide vers une lumière austère, cela fait peur. Je ne sais pas un éclair dans cette grotte sombre, je ne sais pas la raison de cette vision, je ne saurais vous expliquer, mais je devais retourner sur les pas . Je me devais de savoir si l'incunable se trouvait encore dans la malle, et si la malle fut au grenier. J'entrais hors du temps, voyais la malle. Sourires qui plissent la commissure de mes yeux, et le livre?

J'ouvris la malle : Kafka, Barjavel, Roth, Saint-Exupéry, quelques Astérix, Pif, Gadget, Les Six

Compagnons, des Sciences et Vie et le Graal, l'incunable. Juste au moment où je le sortais de sa retraite de misère, les cloches du village sonnèrent, sonnèrent. Qu'était-ce donc ? Un mariage ou un enterrement ? J'avais maintenant quelques notions de ce vieux langage et l'autorisation de prendre les livres que je voulais. Aussi j'en pris une dizaine prisonniers de l'obscurantisme, et je me réjouissais de ma trouvaille. Sur la route de mon destin, une fleur, de l'ail, des ours et la grande ours pour aller voir en profondeur ce que mijotaient les druides et les enchanteurs, il y a X années...

Pièges à retardement

Patrice Dezitter

Paris – le 12 Octobre, 22h14

Nerveux, les mains moites, Sylvain, les yeux rivés sur l'écran de l'ordinateur portable, relit son post, une dernière fois.

« Bonjour,

Je ne suis pas un bibliophile averti et je dois dire que je suis impressionné par le nombre d'ouvrages référencés sur votre site.

Je suis sûr que vous pourrez m'aider. J'ai hérité récemment d'un vieux livre, très bien conservé. L'œuvre comporte près de 800 pages légèrement dorées sur la tranche extérieure. Le titre et le nom de l'auteur sont gravés sur la reliure de cuir :

« Le But » par Blaise Olep.

Sur la page de garde, il est fait mention d'une date de publication en 1781. Juste au-dessus, il y a une inscription manuscrite :

" Pour les éditions secrètes, les derniers seront les premiers. "

Probablement une dédicace de l'auteur mais je n'ai aucune certitude, elle n'est pas signée.

J'ai effectué quelques recherches concernant l'origine de ce livre sur le web mais je n'ai rien trouvé, ni sur l'auteur ni sur son œuvre. Quelqu'un en a-t-il déjà entendu parler ?

Mon grand-père chérissait cet ouvrage comme le plus beau des trésors et je voudrais savoir quelle valeur il a réellement. Toute aide sera la bienvenue ! »

La description du livre, le titre, le nom de l'auteur, la date de publication de l'ouvrage et surtout l'inscription manuscrite, tout y est. Dès sa connexion sur le site, le système de protection ultra perfectionné qu'il a mis en place sur l'ordinateur portable a détecté 17 tentatives de programmes espions, près du double de ce qu'il escomptait. Mieux, la moitié de ces programmes lui sont complètement inconnus. Comme il le supposait, ce site est ultra-surveillé, aucune chance que son post ne passe inaperçu. S'ils sont aussi avides de pouvoir et de richesse que ne le supposait son aïeul, ils s'intéresseront de près à la signification de la dédicace. Pour se donner un peu de courage, le jeune hacker prend une grande inspiration. Le doigt s'enfonce sur la touche. Les quelques microsecondes nécessaires au site pour afficher son post lui paraissent une éternité. Une dernière vérification, le nouveau sujet est bien apparu sur le forum. Alors, machinalement, sans la moindre hésitation, Sylvain se déconnecte du réseau de la laverie automatique depuis laquelle il a procédé à l'opération, désactive son système de protection et lance la procédure de nettoyage. Le virus qu'il a contracté à cette fin est particulièrement dangereux. Mélange des données avant leur suppression, désactivation du ventilateur, accès disques ultra répétés pour détériorer physiquement le disque dur, rien n'est oublié. L'ordinateur ne tarde pas à dégager un mince filet de fumée ocre. Dès son apparition, Sylvain dépose l'ordinateur dans une machine toute proche, règle le programme sur « cycle complet ». À travers le hublot, l'eau submerge peu à peu l'appareil électronique. Il est temps de partir.

Après quelques détours étudiés, Sylvain rejoint l'un des axes principaux de la ville. Sur les écrans de télé d'une boutique toute proche, l'information tourne en continue. À 10 heures du matin à Washington, s'est tenu l'enterrement du 46^{ème} Président des États-Unis. Officiellement, une crise d'hypertension aurait déclenché chez le dirigeant une hémorragie crânienne à l'origine de l'accident vasculaire cérébral. Les conspirationnistes évoquent des incohérences médicales au niveau du diagnostic mais Sylvain ne sait que trop bien comment les politiques procèdent pour décrédibiliser ces quelques éveillés. Ils rendront publics deux ou trois rapports médicaux choisis, voire falsifiés concernant l'état de santé du Président au cours des dernières années, mettront en doute l'origine des preuves évoquées par les « rumeurs ». « Rumeurs »... Le mot sera lancé, probablement par le politicien disposant de la cote de popularité la plus haute du moment. Au final, le grand public se désintéressera du sujet au profit d'un autre, la prochaine élection probablement. Sylvain soupire. Il ne reste plus qu'à attendre maintenant. Attendre et espérer.

*

Paris – le 13 octobre 15h32

Le secrétaire de cabinet du ministre hésite. Devant lui, l'une des dernières recrues du service informatique s'agite nerveusement, attendant le verdict.

« Vous êtes conscient que vous me demandez d'interrompre les négociations du ministre avec les partenaires sociaux pour un... code rouge sur je ne sais quel dossier D.O.

- ... un code rouge sur le dossier B.O... Le B de Bernard... Mais oui, le ministre a exigé que toute nouvelle information sur le sujet lui soit transmise séance tenante. »

À contrecœur, le secrétaire décroche son téléphone...

« Monsieur le Ministre ? Oui, bien sûr, ne vous dérangez sous aucun prétexte... C'est que sur le dossier B.O... »

Quelques secondes suffisent pour effacer toute trace de contrition du visage du secrétaire, laissant place à une surprise totale.

« Bien... Mais la réunion ?... Interrompue... Je le préviens monsieur. »

N'en croyant pas ses oreilles, le fonctionnaire raccroche.

« Le ministre interrompt les négociations pour une heure. Vous êtes priés de l'attendre dans son bureau d'ici dix minutes. »

*

Paris – le 13 octobre 15h37

En tant que simple visiteur cette fois, Sylvain s'est reconnecté sur le forum. Curieux, il tient à déterminer l'origine des logiciels espions détectés hier au soir. D'emblée, une constatation s'impose, c'est un travail de qualité, rien n'est laissé au hasard. Les technologies utilisées sont à la pointe de ce qui se fait en termes d'espionnage. Il lui faut plusieurs minutes avant d'isoler ici une variable, là un caractère cyrillique. Cela lui permet de déterminer que la majorité des logiciels sont anglais ou américains, quelques russes également. Pour les autres, c'est plus difficile à déterminer, chinois peut-être.

Peu importe, plus que leur origine précise, c'est leur diversité qui intéresse Sylvain. L'essentiel, c'est que le message soit relayé un peu partout dans le monde. La première phase du plan a pour but d'appâter le poisson, charge à la deuxième de le ferrer.

*

Paris – le 13 octobre 15h44

Lorsque le ministre arrive dans son bureau, il constate avec soulagement que son interlocuteur ne l'a pas attendu pour se mettre au travail. Décidément, il a été bien inspiré de lui proposer de rejoindre les rangs d'Influence. Son travail sur l'automatisation des recherches sur internet pourrait bien être déterminant. Les deux hommes s'adressent un bref salut. Leur appartenance commune à la société secrète a clairement modifié leurs rapports.

« Un code rouge, vous êtes sûr ? interroge le ministre

- Voyez plutôt ! lui répond l'informaticien en désignant le post sur son écran.

- Le site dispose de peu d'information sur ce « Joseph412 ». C'est un nouvel arrivant, il s'agit de son unique post. Il n'est pas connecté, mais dès qu'il viendra consulter les réponses, j'en serai averti. J'en profiterai pour le localiser, ça peut toujours servir. »

Après quelques secondes, le jeune homme demande au ministre.

« Vous pensez qu'il peut s'agir du code que vous recherchez ? »

Le ministre a les yeux rivés sur l'écran, lisant et relisant le message. Évidemment, ça ne peut être que LE code, ça DOIT être le code. Il acquiesce.

« Une idée de sa signification ? »

L'informaticien affiche une moue incertaine.

« Si comme vous le pensez, Élias Blope était un génie, il a dû envisager le fait que ce message ne serait décrypté que bien après sa mort. Il ne pouvait donc pas faire référence à une classification temporelle. Aucune chance que les « derniers » évoqués soient des hommes dont le souvenir pourrait se perdre. J'envisage un code alphabétique, un code où 'z' remplacerait 'a' par exemple. »

Mentalement, le ministre passe en revue tout ce qu'il a pu entendre au sujet de l'ouvrage. Élias Blope, alias Blaise Olep, avait été l'un des premiers membres d'Influence. D'une intelligence remarquable, il était à l'origine d'une stratégie complexe, visant à assurer à la société secrète une place de choix sur l'échiquier politique. Afin que tous agissent de concert et que cette stratégie porte ses fruits, Élias en avait fait publier un descriptif complet qu'il avait nommé « Le But ». Il y avait

décrit un ensemble d'actions à entreprendre pour amener les membres d'Influence à obtenir de plus en plus de pouvoir.

D'ailleurs, c'est en suivant à la lettre les indications fournies dans cet ouvrage qu'Influence s'était accaparé le poste de ministre de l'Intérieur qu'il occupait actuellement. Qu'en 1781, un homme ait été capable de prévoir avec tant de précision le futur politique mondial laissait l'énarque pantois. Aussi incroyable que cela puisse paraître, sa nomination n'était qu'une infime part du plan complexe établi par Blope.

L'issue de la Guerre d'indépendance américaine, la révolution française, l'émergence d'un empereur français, autant d'étapes, imaginées, planifiées par Élias Blope, décrites en détail dans son ouvrage. « Le But » demeurait la seule et unique ligne de conduite que tous les membres d'Influence s'accordaient à suivre aveuglément. Mais plus important encore, il existait une légende au sujet de cet ouvrage. Il comporterait un message dissimulé, codé, un enseignement qui assurerait à celui qui le décrypterait les pleins pouvoirs.

Depuis sa publication, de nombreux membres s'évertuaient à trouver la clé du recueil, obtenant des résultats mitigés, voire décevants. Jusqu'à présent, aucune traduction limpide du message laissé par Blope n'avait pu être décelée.

Évidemment, le ministre s'était bien gardé d'informer son jeune acolyte de la teneur de l'édition secrète et de son importance réelle. La plus grande prudence était de mise concernant ce sujet.

Interrompant les réflexions du politicien, l'informaticien reprend, sur un ton hésitant dans un premier temps, puis exultant...

« Je crois que... Oui, ça ne peut pas être un hasard... Désarmant de simplicité !!! Les dernières lettres de chaque paragraphe, en commençant par la fin du livre. »

Le jeune homme décode les premiers mots.

" Éditions Secrètes par Élias Blope... "

« Parfait, annonce le ministre. »

*

Paris – le 13 octobre 16h47

À l'heure qu'il est, Sylvain en est sûr, français, russes, américains, tous ont découvert le post. La signification ne devrait pas leur échapper plus de quelques heures. Reste à espérer qu'ils tombent dans le piège. Élias Blope, le plus remarquable et le plus intelligent de tous les aïeux de Sylvain, était persuadé que ce serait le cas.

Véritable génie sur des sujets comme la politique et la manipulation, l'homme, par un facétieux hasard, s'était retrouvé au service du baron de l'Aulne, Anne Robert Jacques Turgot, qu'il avait conseillé habilement, lui permettant d'obtenir une nomination comme maître des requêtes auprès de Louis XV. Ce tour de force lui avait pourvu une place privilégiée auprès du baron, ce dernier lui accordant toute sa confiance, au point de lui révéler faire partie d'une organisation secrète, Influence. Admiratif de ces hommes de pouvoir, dont le but était de réunir les différents peuples en un seul, agissant dans l'ombre pour contrer la folie des puissants de ce monde, Élias se prit à espérer pouvoir les rejoindre. Pour appuyer sa candidature, il avait établi un plan d'action destiné à assurer la prise de la Martinique par les Anglais. À l'époque, la plupart de membres d'Influence étaient britanniques. Élias était persuadé qu'une telle victoire aurait immanquablement des retombées extrêmement positives pour eux.

Aussi, lorsqu'en 1762, l'organisation parvient à faire tomber la Martinique aux mains des Anglais, ces hommes puissants accueillent volontiers le prodige dans leurs rangs. La minutie avec laquelle Élias planifie ses actions, tel un joueur d'échec, impressionne les cercles les plus fermés d'Influence. Très vite, ils confient à Élias la lourde tâche d'envisager un plan à long terme qui permettrait d'assurer à l'organisation une progression lente mais régulière.

Initialement, il n'était question que de grandes orientations, précisant, autant que faire se peut, quels états aider et dans quelles circonstances, mais très vite Élias se prit au jeu, stimulé par l'extrême complexité de sa tâche. D'année en année, il perfectionna ses travaux, de sorte qu'il fut finalement en mesure d'établir un plan définitif, un véritable chef d'œuvre de minutie et d'ingéniosité qui devait mener à coup sûr à l'unification de tous les peuples autour d'un seul et même dirigeant. Un dirigeant qui serait évidemment membre de la société secrète.

Seulement, à force de côtoyer ces hommes, Élias avait pris conscience qu'il existait un abîme entre les idéologies affichées par l'organisation et les aspirations personnelles des membres d'Influence. Livrer le monde à la folie d'un seul homme lui paraissait dès lors extrêmement dangereux.

Pour autant, il était trop tard, impossible de reculer, une bonne partie de ses plans étaient connus et compris des plus hauts membres de la société secrète. Les modifier, ne fût-ce même que légèrement n'enraillerait pas leur progression, il lui fallait trouver une solution plus radicale, une solution qui toucherait la société en son cœur et qui l'amènerait à se détruire elle-même. Une évidence s'imposa alors à lui, les membres devaient se retourner les uns contre les autres, la confiance devait disparaître au profit de la défiance et la collaboration laisser place à l'individualité. Élias proposa alors à ses pairs de rédiger une « bible », un ouvrage rappelant étape par étape les règles que les hommes de la société secrète auraient à suivre s'ils voulaient parvenir à leurs fins. Il passa des années à rédiger cette « bible » de sorte à ce qu'elle puisse se lire normalement mais également qu'elle puisse être « décodée ». Dès sa publication, il fit courir la rumeur que cette bible cachait un secret si énorme, si déterminant que celui qui le trouverait serait assuré d'être l'homme le plus puissant au monde. Il nomma cette seconde version « Édition secrète ». De nombreux membres d'Influence se lancèrent alors dans cette recherche en vain, tout en suivant la ligne de conduite décrite par l'ouvrage auquel il donna le titre : « Le But ».

Et pour que son nom ne puisse être associé à celui des hommes qu'il combattait dorénavant, il se choisit pour nom d'auteur, une anagramme de son propre nom « Blaise Olep ».

*

Paris – le 13 octobre 18h12

Pour expédier la réunion avec les partenaires sociaux, il a dû promettre qu'aucune restriction budgétaire ne serait envisagée par le ministère, rappeler que les forces de l'ordre ont une importance capitale dans la société et céder bien plus de terrain qu'il ne l'aurait voulu de prime abord. Peu importe. Lorsqu'on vous offre les conseils avisés d'un génie capable de manipuler l'échiquier politique mondial des siècles après sa mort, rien n'a vraiment d'importance.

Depuis plusieurs heures, le ministre parcourait l'édition secrète du « But ». Il n'en revenait pas. Les révélations de Blaise Olep étaient tout simplement ahurissantes. Ce dernier affirmait qu'un groupuscule au cœur d'Influence œuvrait en silence pour son propre compte. Tout simplement impensable avait mentalement et immédiatement objecté le ministre. Et pourtant... Les faits évoqués par Blaise, faits qui n'étaient intervenus pour la plupart que bien après sa mort, tendaient à confirmer la théorie. Un exemple parmi tant d'autres expliquait comment Turbot serait destitué de ses fonctions, car trop intelligent. Une rapide vérification historique de ce point avait permis au ministre de comprendre que les dires de Blaise Olep n'étaient pas si dénués de sens que cela. Et la multitude d'autres faits, qu'Élias avait affirmé être « amenés à se produire, pour évincer du pouvoir des membres trop ingénieux ou trop malins d'Influence au profit d'autres, moins dangereux » avait fini par le convaincre.

Heureusement, Olep fournissait quelques clés pour enrailer la progression de ces traîtres, des conseils qui devaient amener celui qui saurait les utiliser à prendre la tête d'Influence et par extension, à terme, le pouvoir sur l'ensemble de l'échiquier politique.

Évidemment, la première recommandation consistait à tout mettre en œuvre pour démasquer les traîtres. Ces derniers, affirmait Olep, avaient pris pour habitude de faire espionner chaque membre « dangereux » d'Influence. Il fallait commencer par trouver les espions puis remonter leur piste jusqu'aux commanditaires. C'est la raison pour laquelle le ministre avait de nouveau fait mander son ingénieur collaborateur.

« Le travail que vous avez effectué concernant le dossier B.O est vraiment remarquable. Cette surveillance accrue des réseaux mondiaux est une pure merveille. Je saurai m'en rappeler. Dorénavant, j'aimerais que vous vous concentriez sur un autre sujet. J'ai de bonnes raisons de croire que nos faits et gestes sont épiés. Il nous faut absolument savoir au plus tôt comment et surtout par qui.

L'informaticien acquiesce.

« Bien sûr, comme vous voudrez. »

*

Minsk – QG du parti communiste de Biélorussie - le 13 octobre 22h20

« Madame, nos équipes me remontent une tentative d'intrusion sur les serveurs secondaires. Des serveurs dédiés aux systèmes de surveillances de nos locaux. »
Un soupçon de dédain dans le regard, la directrice du parti observe son interlocuteur.

« Eh bien. Vous savez ce qu'il vous reste à faire. »

L'ex-militaire se défend.

« Ce n'est pas cela Madame. Le nécessaire a été fait. Je souhaitais seulement vous alerter sur l'origine de l'attaque. »

Songeuse, la femme baisse les yeux un instant puis acquiesce.

« Cela vient de la France Madame. Paris, un réseau hautement sécurisé, probablement gouvernemental. J'ai pensé que vous aimeriez le savoir. »

L'information a de quoi faire réfléchir. Le gouvernement français est depuis longtemps sous le contrôle d'Influence. Les informations sont censées transiter librement entre les membres. Sur la moindre demande de la société secrète, elle dévoilerait d'elle-même le contenu de n'importe lequel de ses dossiers. Aucune raison valable ne permet d'expliquer cette tentative d'intrusion.

« Je veux savoir qui est à l'origine de cet acte. Vous avez carte blanche quant aux moyens à employer mais il me faut cette information... Et vite ! »

La directrice du parti fixe son interlocuteur quelques secondes pour s'assurer qu'il a bien compris sa consigne. Ce dernier l'observe un instant. Acquiesce d'un bref salut de tête avant de faire volte-face.

*

Paris – le 14 octobre 10h12

En tant qu'héritier d'Élias Blope, Sylvain connaissait le contenu de l'édition secrète depuis des années. Toute son éducation avait été pensée, orientée pour le préparer à sa mission. Chaque détail était planifié depuis des siècles.

À dire vrai, un seul point inquiétait réellement Sylvain. Aussi génial que fût son aïeul, ce dernier n'avait en aucun cas imaginé l'avènement de l'informatique et le monde qu'il avait connu alors était bien différent de celui d'aujourd'hui. Le cadencement des actions s'en trouvait largement accéléré et Sylvain ne pouvait qu'espérer que cela ne nuirait pas à la suite des événements.

C'est d'ailleurs pour cela qu'il avait amorcé la seconde phase du plan si tôt. Pour cette partie, il lui fallait exacerber la méfiance naturelle des membres d'Influence et s'assurer qu'ils se ciblent les uns les autres.

Heureusement pour lui, comme Élias en son temps, une poignée d'hommes sont, aujourd'hui encore, soucieux de limiter au maximum la portée des exactions du pouvoir. Parmi ces hommes, Sylvain avait choisi de faire appel à une communauté de hackers particulièrement active, dont le passe-temps favori consiste à défendre certaines grandes idées comme la liberté d'expression et la vérité. Dès l'assassinat du Président, il avait suffi qu'il révèle l'existence de quelques liens occultes entre des personnages politiques que tout opposait en apparence pour que ces petits génies de l'informatique ne se lancent à corps perdu dans une traque poussée, une traque qui prenait chaque jour plus d'ampleur. Même si les hackers étaient encore loin du compte, plus d'une trentaine de membres d'Influence étaient dorénavant identifiés et surveillés par cette communauté. Cette chasse aux sorcières provoquait de fait une multiplication exponentielle des programmes espions ciblant les instances démasquées de la société secrète.

Sylvain suivait de près l'évolution de ces recherches. Lorsque la situation l'exigeait, il mettait en lumière l'une ou l'autre des informations découvertes par les hackers pour orienter leur traque. Les premières heures, il avait craint que ses connaissances sur le sujet n'éveillent la méfiance mais finalement, il n'avait pas eu à intervenir plus de deux ou trois fois, ce qui s'avérait bien peu en comparaison de certains membres de la communauté qui s'étaient passionnés pour le sujet.

*

Paris – le 14 octobre 11h42

Abasourdi, le ministre observe, sans voix, le graphique que lui présente l'informaticien.

« Vous aviez raison, nos faits et gestes sont effectivement surveillés de près. Comme vous pouvez le voir, le ministère est la cible d'une attaque de grande ampleur. La première partie m'inquiète plus particulièrement. Les ordinateurs utilisés pour celle-ci sont disséminés sur l'ensemble du territoire français et ils tentent d'accéder à toutes sortes d'informations. Le reste des attaques est originaire d'autres parties du monde comme la Biélorussie, les USA mais émane de

bastions détenus par Influence... pas de raison donc de nous en inquiéter. »

Avant d'avoir lu l'édition secrète d'Olep, le ministre en serait probablement arrivé à la même conclusion, mais aujourd'hui, c'étaient précisément ces autres attaques qu'il lui fallait étudier.

« Vous pouvez me donner le détail de ces tentatives étrangères ? Leur origine précise ? »

Une expression de surprise sur le visage, l'informaticien ne tarde néanmoins pas à apporter les informations demandées.

« Eh bien, nous avons le quartier général du parti communiste de la Biélorussie, le bureau de Wall Street, l'hôtel Ryugyong à Pyongyang... »

L'énarque se laisse tomber lourdement dans son fauteuil. Une nouvelle fois, Olep avait vu juste. Il lui fallait à tout prix reprendre la main sur le cours des événements.

D'un geste las, il interrompt l'énumération.

« Vous avez sûrement raison. Imprimez-moi tout de même un listing complet des différents bastions d'Influence qui se permettent de nous espionner. Je compte leur demander quelques explications. Pour les autres, je vous laisse gérer. »

Par ces quelques phrases, le ministre souhaite mettre un terme à l'entretien et l'informaticien qui n'est pas dupe conclut :

« Je vous fais parvenir cette liste dans la demi-heure. Pour le reste, je vais voir comment accroître la sécurité pour limiter au maximum les intrusions. »

Le jeune homme à peine sorti, le ministre plonge la main dans son costume pour en extraire un petit carnet. Sur ce dernier, une liste de noms et de numéros. La majorité appartient à des membres d'Influence mais le dernier est un peu particulier. Après une brève hésitation, le ministre se saisit du téléphone sécurisé posé sur son bureau et compose le numéro choisi.

« Société de nettoyage Clean'tout. Oui, je suis déjà client. Un nettoyage rapide et efficace d'un local parisien. Vous êtes implanté partout dans le monde il me semble ? Je voudrais que vous constituiez une équipe. Un contrat... élargi... Plusieurs sociétés à nettoyer... Je vous envoie cette liste dans l'après-midi. J'apprécierais une intervention rapide. »

*

Paris – le 16 octobre 8h43

Debout dans le bus qui l'emmène au travail, Sylvain a toutes les peines du monde à réprimer son sourire. Les conversations vont bon train. Ce matin aux informations, c'est un véritable florilège de tragédies. Plusieurs news se disputent la une. Il y a l'accident de voiture qui a causé la mort du ministre des Affaires étrangères allemand, le scandale concernant le Premier ministre anglais que la presse people accuse de mener une double vie mais pour Sylvain, le plus pertinent reste finalement le revers subi par le candidat à la succession du Président des États-Unis, désavoué par les grands électeurs de l'état de New York.

Le bus s'immobilise, Sylvain descend.

*

Ministère de l'Intérieur – le 16 octobre 8h54

L'informaticien vient de pénétrer dans l'enceinte du majestueux hôtel de Beauvau. La voiture personnelle du ministre, une magnifique berline noire aux lignes agressives est garée à quelques dizaines de mètres de l'entrée, prête à partir. Vu l'heure, le moteur doit encore être chaud.

Après avoir jeté un bref coup d'œil pour s'assurer que personne ne l'observe, l'informaticien s'approche de l'automobile et ouvre la porte côté passager. Au sein du ministère, le véhicule n'est jamais fermé à clé, en cas de danger, cela permet d'évacuer le ministre au plus tôt. Comme prévu, le jeune homme dépose le dossier référant les différentes transactions sous le siège passager, de sorte qu'on ne puisse le découvrir qu'après un examen attentif.

Puis, alors qu'il se hâte de rejoindre son poste de travail, il assiste à l'arrivée d'une voiture de police qui se gare devant l'entrée principale de l'hôtel. Il ne s'attarde pas, pas une minute à consacrer à la curiosité, il reste encore beaucoup à faire.

*

Paris – le 16 octobre 8h56

Essoufflé par une marche rapide, Sylvain vient d'arriver devant son PC. Il abandonne négligemment son manteau et ses gants sur le dossier de la chaise.

Sans perdre un instant, il se connecte au réseau. Il lui faut absolument mettre la main sur les

données de surveillance. Il s'agit là d'une preuve qui pourrait s'avérer embarrassante.

Quelques minutes lui suffisent à trouver ce qu'il cherche. La caméra fixée sur l'aile ouest du bâtiment a filmé toute la scène. On y distingue clairement un homme qui met un dossier dans la voiture du ministre, sous le siège passager. La résolution de la caméra n'est pas très élevée, mais elle suffirait amplement à une identification.

Les doigts de Sylvain, pourtant engourdis par le froid, s'activent sur le clavier. Quelques secondes suffisent au jeune hacker pour lancer le traitement.

Sur l'écran, les premiers messages s'affichent...

Récupération de la vidéo 100 %

Reconnaissance faciale 2 %

*

Ministère de l'Intérieur – le 16 octobre 9h02

Depuis la fenêtre de son bureau, l'informaticien constate que les voitures de police, qui se succèdent désormais les unes aux autres, bloquent les trois issues du ministère. Plusieurs vans de presse font également leur apparition.

« Quelqu'un sait ce qui se passe ? demande une jeune chargée de communication. »

Laconique, les yeux de nouveau rivés sur l'écran, l'informaticien répond :

« Le ministre est soupçonné de détournement de fonds. Un informateur anonyme aurait alerté la police et fourni des éléments inquiétants. »

Après un instant, il ajoute :

« Pour l'instant, ils n'ont aucune preuve, juste des suspicions. »

*

Paris - Ministère de l'Intérieur – le 16 octobre 9h04

Nerveux, Sylvain attend avec impatience le résultat du traitement.

Les messages sur l'écran se succèdent :

Récupération de la vidéo 100 %

Reconnaissance faciale 100 %

Incrustation vidéo 98 %

Cette étape est cruciale, c'est celle qui remplacera la section où on le voit déposer un dossier dans la voiture du ministre par une séquence qu'il a pris soin de récupérer d'une autre vidéo, une séquence où c'est le ministre lui-même qui dépose un dossier en tout point similaire dans sa voiture.

Incrustation vidéo 100 %

Alors que, soulagé, Sylvain quitte le programme, des éclats de voix se font entendre dans le couloir. Quatre policiers entourent le ministre et le guident vers la sortie. Le hacker se dirige vers la porte pour assister à la scène.

Au moment où il l'aperçoit, le ministre l'interpelle.

-« Vous savez que je n'ai rien à voir dans cette affaire, vous le savez, n'est-ce pas ? Les éléments dont dispose la police sont faux. Ce sont les autres membres... Il faut trouver d'où cela vient, et rétablir la vérité. Je compte sur vous Sylvain. »

Non sans ressentir une certaine pitié à son égard, Sylvain l'observe. Jamais le poids des années ne s'est autant vu sur son visage.

Affichant un air profondément désolé, Sylvain rassure son patron.

« Évidemment, tout ceci est une épouvantable méprise, je ferai le nécessaire pour que ces accusations reçoivent la crédibilité qui leur est due... »

Les quatre agents emmènent alors le ministre. Sylvain assiste à toute la scène. Depuis la fenêtre de son bureau, il constate que l'équipe scientifique, bien décidée à vérifier la véracité des accusations formulées par l'informateur anonyme, se concentre déjà sur la berline noire du ministre.

Sylvain sourit et ajoute dans un souffle :

« Non, aucune preuve formelle ne vous condamne... pour l'instant. »

Inévitable

Julia Knapp

« Inévitable. »

Traduction, plutôt évidente : inévitable. Adjectif, me précise le dictionnaire, signifiant « Qu'on ne peut éviter. Fatal. Inéluctable ».

Inévitable ? Mais quoi donc ? À quoi ce mot si lourd fait-il allusion ?

Depuis que je l'ai lu cet après-midi, le terme que pourtant je connais ne me quitte plus, il est comme imprimé sous mes paupières. Je me tourne et me retourne, impossible de m'endormir. J'y crois, moi, à l'inévitable ? Je ne sais pas. Il existe bien évidemment certaines choses, certains événements que l'on ne peut pas contrôler, cela est indiscutable. Mais dans ce contexte-là... tout est-il vraiment déterminé à l'avance ? La vie est-elle entièrement hors de notre contrôle ? Il y a une raison à tout, etc. J'y crois à tout ça ? Je ne sais pas trop. Mais je suis tout de même de l'opinion que nous pouvons influencer notre futur, ou du moins favoriser certains dénouements.

J'ouvre les yeux, allume la vieille lampe de chevet un peu bancal et m'empare de ce précieux bout de papier, enfoui dans mon bordel habituel. Sur le dos d'une affichette froissée et jaunie par le temps, sont inscrits d'une main élégante ces mots :

" You walked, no, you stormed into my life at the most unexpected of times. You changed my world, more than you realise. And then, almost as fast as you stormed in, you disappeared. Just like that. Yet, despite the hurt and the anger and the incredulity and the helplessness of it all, I am forever grateful, Hans, for a love so strong. Over the years, I have come to realise that there was no other way. Our story was inevitable "

Je répète ces mots étrangers. Même sans parler l'anglais couramment, je ressens leur force, leur pouvoir, cette énergie qui me parcourt, cette douleur et cette satanée inévitabilité. Il faudrait peut-être que je les traduise. J'attrape mon petit carnet (cela fait quelques mois que j'ai toujours un carnet sur moi, vous seriez surpris de son utilité !), mon dictionnaire anglais-français et commence à gribouiller. Rature après frustration après rature, une heure file. Je me relis avec peine parmi les ratures :

« Tu es entré, non, tu as fait irruption dans ma vie au moment le plus inattendu. Tu as bouleversé mon petit monde, plus que tu ne t'en rends compte. Et puis, presque aussi vite que tu es arrivé, tu as disparu. Comme ça. Or, malgré la douleur et la colère et l'incrédulité et ce sentiment d'impuissance, je suis éternellement reconnaissante, Hans, d'un amour aussi fort. Au fil des ans, je me suis rendu compte qu'il n'y avait aucune autre solution. Notre histoire était inévitable. »

Je lis et relis les mots, entre les mots, autour des mots, dans l'espoir de découvrir quelque chose, je ne sais pas quoi exactement, mais quelque chose. Qui donc les a écrits ? De quand datent-ils ? Qui est ce Hans, l'objet d'un tel amour ? Tellement de questions, si peu de réponses.

Peut-être plus étrangement, pourquoi cette missive, ce petit mot, en apparence bien bénin, me tourmente-t-il autant ? Qu'est-ce donc qui résonne en moi ? Cela est tout de même assez surprenant, étant donné que je me considère généralement comme plutôt pragmatique. Je ne sais pas, quelque chose me tiraille. Le mot a-t-il jamais atteint son destinataire ? Pourquoi a-t-il été rédigé sur le dos d'une affichette ? Était-ce seulement un brouillon ?

Je jette un coup d'œil à ma montre. C'est pas vrai ! Allez, hop, basta, y en a marre. Ce sont des bêtises, un brouillon qui ne te regarde aucunement, peut-être même une citation d'un film ou d'un bouquin à la mords-moi-le-nœud. Remballe-moi tout ça, tu as autre chose à faire, comme dormir par exemple. C'est pas mauvais comme idée la veille de ton nouveau boulot aux Éditions Secrètes. N'importe quoi ! Inévitable, c'est bien beau tout ça, mais tu as d'autres chats à fouetter !

*

« Non mais Ariane, ça fait combien de temps que tu as emménagé ? Il va bien falloir défaire ces cartons à un moment donné ! rigole Chloé, une de mes nouvelles collègues avec qui je m'entends étonnamment bien. »

Elle a raison. Cela fait maintenant plus d'un mois que je suis arrivée, il faudrait vraiment que je finisse de m'installer. Le gros est fait mais il reste tout de même un peu de rangement à faire. Nous continuons de papoter tout en sirotant notre thé quand tout à coup Chloé se lève.

« Allez, debout ! Je vais t'aider.

- Non, non, non ! je proteste. C'est pas à toi de faire ça, je vais me débrouiller toute seule. Mais merci, c'est vraiment gentil.

- Mais non, allez ! Je me rappelle, la dernière fois que j'ai déménagé, j'aurais beaucoup

donné pour un petit coup de main. C'est avec plaisir, promis. »

J'esquisse un sourire, elle rebrousse ses manches. Quelle énergie ! J'ai de la chance de m'être si rapidement fait une si bonne copine.

Les heures passent, les cartons se défont, mes possessions semblent envahir l'appartement. Chloé vient de s'attaquer au dernier recoin de ma chambre alors que j'astique l'ancien bureau. Un à un, elle me montre les divers objets qu'elle trouve et d'un hochement de tête, je détermine leur destin : à ranger, à jeter, à ranger, à jeter. Bouquin ? Avec les autres, au pied du lit. Tasse ? Cuisine. Carnet ? Bureau.

« Ariane ? Je peux jeter ? »

Je lève la tête.

« Quoi ? »

- Ça. On dirait une vieille affiche. Attends, y a quelque chose d'écrit...

- Non ! Arrête. »

Chloé me regarde, d'un air surpris. Un sourire se peint sur ses jolies lèvres.

« Dis donc, ma grande, c'est quoi ce petit mot d'amour ? Tu nous caches quelque chose ? »

Elle commence à déchiffrer l'anglais. Je proteste, essaie d'attraper le mot, elle se lève en continuant de lire, tenant le papier hors de ma portée. Elle rigole, j'abandonne. À ma mine, elle se rassoit, s'excuse.

Je bafouille mes propres excuses. Je ne sais pas pourquoi j'ai réagi ainsi. Son regard se pose sur moi, généreux, patient. Son calme est contagieux, sa délicatesse touchante. Je lui explique comment j'ai trouvé ce mot par hasard en vidant le bureau à mon arrivée. Je lui explique comment il m'a bouleversée sans que je sache pourquoi. Je lui explique comment il m'a empêchée de dormir et m'a mise en retard mon premier jour au bureau. Je lui explique comment j'ai passé des heures à y penser avant d'en oublier l'existence. Elle tient toujours la fameuse note. Je regarde ses mains fines la retourner, lissant le papier froissé.

« Eh, regarde. »

Je détourne mon attention de ses mains, et me concentre à nouveau sur le papier lui-même. Froissé, jauni. Rien de nouveau. Et là, je n'en crois pas mes yeux, je suis abasourdie. Je m'étais trop concentrée sur ces mots étranges et pas sur le support. On y voit clairement un jeune couple, riant aux éclats. Pourquoi ne l'avais-je pas remarqué plus tôt ? Il ne s'agit pas du tout d'une affichette, mais d'une vieille copie d'une photo pour le moins personnelle.

« Tu sais qui c'est ? »

- Ben, oui, tiens, c'est Madame Dodsworth, la dame anglaise qui vivait ici. Lui, je ne sais pas, mais je suis prête à parier qu'il s'agit de ton Hans. »

Le jeune homme à la peau hâlée a les épaules larges, le rire facile, les yeux pétillants de vie. Mais plus que tout, ce qui me touche, est la façon dont il regarde la jeune femme à ses côtés.

« Je crois que tu as peut-être raison. »

*

Le téléphone sonne. Je suis sous la douche et arrive trop tard pour répondre. Le répondeur se déclenche et une voix nasillarde me laisse un message.

« Bonjour Madame Irvois, ici Janine de la maison de retraite. Je vous appelle concernant votre demande. Veuillez me rappeler dès que vous pouvez. Merci, au revoir. »

C'est pas trop tôt ! Cela fait des semaines que j'attends son appel. Et évidemment, je n'ai pas pu répondre. Je la rappelle immédiatement. Occupé. Je suis en retard – décidément ça commence à bien faire – mais rappelle, rappelle, rappelle tandis que j'enfile mes chaussettes en sautillant, le téléphone pressé contre mon épaule alors que j'applique mon maquillage.

« Allo ? »

Yes ! Enfin.

« Oui, bonjour, pourrais-je parler à Janine, s'il vous plaît ? »

- Ne quittez pas, je vous la passe. »

Je trépide. Je vais peut-être être déçue, mais quelque chose me dit le contraire.

- Madame Irvois ? C'est Janine. Je voulais vous dire que votre histoire, bien qu'un peu tirée par les cheveux, m'a touchée. Nous ne sommes pas censés divulguer ce genre d'informations, mais si vous passez demain après-midi, il est fort possible que l'un de nos retraités d'origine allemande

se trouve dans la salle de visite.

*

Chloé me rejoint à l'arrêt de bus. Je stresse, me ronge les ongles. Cela fait des années que je ne l'avais pas fait. Chloé m'ordonne de respirer. Plus facile à dire qu'à faire ! Nous arrivons finalement à la maison de retraite, une secrétaire nous accompagne à la salle de visite. Je balaye la pièce du regard, le cœur serré. Chloé me tape sur le bras et désigne un grand monsieur, le dos tourné. Nous nous approchons lentement. Il se tourne vers nous. Ces yeux... C'est bien lui, le jeune homme de la photo. Un peu frêle, il est vrai, mais tout à fait reconnaissable. Et sur son 31. Je le salue, m'installe en face de lui et lui glisse la photo. Il me dévisage curieusement puis pose doucement son regard sur le bout de papier.

« Oh, ma Carla... murmure-t-il en caressant tendrement la photo. Ses yeux s'emplissent de larmes. »

Je le laisse faire, mes propres mains tremblent.

« Vous êtes bien Hans ? je lui demande. »

Silence. Il retourne le papier, lis les fameux mots. Les minutes s'écoulent. Je suis sur le point de répéter ma question quand il lève doucement les yeux vers nous.

« Oui, c'est bien moi. Je n'ai pas vu cette photo depuis des années. »

Son accent est toujours détectable. Soudain, je me sens confuse. Je jette un œil vers Chloé, elle n'est pas plus fière que moi.

« Je suis désolée, j'ai été emportée par mes propres fantasques. Je n'aurais peut-être pas dû venir. C'est juste que ces mots m'ont émue et... »

- Ne soyez pas désolée, je vous en prie. Je ne peux vous exprimer ma gratitude tellement elle est immense. Ces mots... Cela fait des décennies que j'en rêve. Je ne pensais pas les mériter mais, dans mes rêves les plus fous, je me suis toujours dit qu'elle me comprenait. Maintenant, quand nous nous verrons, j'oserai enfin l'approcher.

- Euh, Hans... Vous... Euh, saviez-vous... »

Un petit rire s'échappe de cet étrange monsieur.

« Qu'elle n'est plus de ce monde, ma chère ? Oui, malheureusement, je ne le sais que trop bien. Cela fait un moment. Je n'oublierai jamais le jour où j'ai appris la nouvelle. Mais je sais que nous nous reverrons. »

- Comment faites-vous ?

- Comment quoi ?

- Je sais pas... Comment êtes-vous si calme, si positif ?

- Tu sais... Comment t'appelles-tu d'ailleurs ? Je ne connais pas ton prénom.

- Ariane. Et mon amie Chloé.

- Deux très jolis prénoms, mesdemoiselles. Enfin bon, j'étais en train de dire... La vie est une chose étrange, très étrange. Tout le monde le dit mais elle passe tellement plus rapidement qu'on ne le croit. Quand j'étais jeune, je pensais pouvoir former mon propre destin, contrôler ce qui allait arriver. C'était ma vie tout de même ! Et puis j'ai rencontré Carla. Une femme absolument incroyable. Ça m'a pris du temps pour m'en rendre compte mais elle et notre histoire ont révolutionné ma perception du monde. Nous nous sommes rencontrés au bord du lac un été et avons vécu une magnifique histoire d'amour. Je ne savais pas que cela existait en vrai.

Mais ce qu'elle ne savait pas, ce que j'ai été trop lâche pour lui admettre à l'époque, c'est que j'étais déjà promis à une autre en Allemagne. Un amour d'enfance. Même si cela est dur à croire, je suis un homme d'honneur. J'avais donné ma parole à cette femme et ne pouvais pas disparaître de sa vie sans explication. Ce que j'ai fini par faire à ma Carla. Je pensais que c'était mieux ainsi. De toute façon, je ne la méritais pas. Elle trouverait bien mieux. J'ai donc décidé de m'éclipser afin qu'elle puisse avancer avec sa propre vie, trouver un mari digne de ce nom et fonder avec lui une famille.

Mais la vie n'est pas si simple. Je suis rentré en Allemagne. J'ai épousé ma fiancée mais cela n'a pas duré. Plusieurs fausses couches, on ne s'en remet pas facilement. On s'aimait mais on se détruisait. Nous nous sommes séparés plus ou moins amicalement et elle a fini par trouver quelqu'un de plus, disons, compatible. Moi, en revanche, je suis resté seul. N'ayez pas pitié, j'en avais besoin. Et puis j'ai bien vécu, beaucoup voyagé. Je pensais souvent à Carla mais ne voulais

pas refaire irruption dans sa vie.

Des années plus tard, je ne sais pas pourquoi, peut-être par nostalgie, j'ai décidé de rendre visite à un vieil ami ici. Je voulais revoir cette belle région avant qu'il ne soit trop tard. Vous n'allez pas me croire mais le jour de mon arrivée, j'ai vu la table noire devant la mairie. Vous l'avez deviné, il annonçait le décès de ma Carla tant aimée. Je ne vais pas vous mentir, cela a été difficile. Je m'en voulais tellement de ne pas lui avoir parlé plus tôt. Je suis resté plus longtemps que prévu et ai finalement pris la décision de m'installer ici, avec la vague idée d'être plus proche d'elle, même s'il était trop tard. J'ai vécu rue Manuel pendant plusieurs années avant que je ne devienne trop frêle et devienne résident ici.

Les filles, si jamais vous avez la chance de tomber amoureuses de quelqu'un de cette façon, ne faites pas la même bêtise que moi. Dites-leur, faites-leur savoir, criez-le sur les toits. La vie est trop courte, le destin inévitable. »

*

Chloé et moi sommes sorties de la maison de retraite, bras dessus bras dessous comme deux gamines, un sourire aux lèvres, émues par cet homme, par cette histoire, par ces mots.

*

« Vous savez qu'avant votre visite le mois dernier, cela faisait plusieurs années qu'il n'avait reçu personne ? Je ne l'ai jamais vu si heureux, c'est presque comme s'il rajeunissait. Il m'a parlé de votre projet de livre aussi, il est tellement fier d'y figurer ! Best-seller international qu'il me dit ? »

Je ris, cela ne m'étonne pas de lui. « Il est plus optimiste que moi ! »

Il y a une raison à tout, etc. J'y crois à tout ça ? Je ne sais pas trop. Mais, depuis cette rencontre plutôt extraordinaire, j'ai comme une envie de me livrer à la vie sans trop me poser de questions. Après tout, qui sait ce qu'il va arriver ? On n'en aura jamais fini d'être surpris.

Et sur cet arbre, devinez ce qu'il y a

Joanna Blin

La rame de métro me déposa à la station Abbesses. Une quinzaine de personnes attendaient devant l'ascenseur qui ne semblait pas vouloir venir et je n'avais pas le temps d'en faire de même. Aussi, je me résolus à faire un peu de sport et montai les escaliers quatre à quatre. Une fois arrivé en haut, je serrai le col de ma veste et me frictionnai les mains. L'automne touchait à sa fin, la température nous le prouvait depuis plusieurs jours maintenant. En marchant, je croisai quelques arbres morts dont les branches prenaient une teinte grisâtre. Cela faisait une bonne vingtaine d'années que plus un seul bourgeon ne pointait le bout de son nez. Le vert désertait nos pays. Tous les végétaux mouraient les uns après les autres, empoisonnés à cause d'une catastrophe survenue dans une usine chimique. La planète se consumait à petit feu et les gouvernements n'avaient toujours pas pris de mesure à la hauteur du problème. Ils persistaient à se voiler la face et à tenir des discours pseudo-rassurants auxquels la plupart des gens se raccrochaient désespérément. Mais derrière ces belles paroles, ils menaient une campagne pour habituer la jeune génération à l'absence des feuilles et des fleurs dans notre environnement. Même les programmes scolaires avaient été modifiés pour ne plus aborder les aspects qui fâchent. Petit à petit, les gens fermaient les yeux sur ce qu'ils avaient connu dans leur enfance et ne se formalisaient plus de rien. Inconsciemment, ils cautionnaient les positions des chefs d'État et enfonçaient dans l'oubli ce qui faisait autrefois la fierté de nos campagnes et de nos forêts. Heureusement, quelques âmes plus éclairées menaient des actions afin de sensibiliser les populations.

Perdu dans mes pensées, je ne m'étais pas rendu compte que j'étais parvenu à la bonne adresse. Je jetai discrètement des coups d'œil autour de moi afin de m'assurer que personne ne regardait. Puis, je poussai la porte du bâtiment et entrai prestement à l'intérieur en prenant soin de ne pas faire le moindre bruit. C'était un simple immeuble qui abritait des appartements sans intérêt. Cependant, l'un d'eux cachait un secret et j'en faisais partie.

Je me rendis au bon étage, toujours en surveillant de chaque côté. Les voisins qui vous regardent à travers le judas m'horripilaient horriblement. Je sortis les clefs de ma poche, les introduisis dans la serrure et pénétraï dans un vestibule sombre. Une voix retentit et me posa une question à laquelle je m'attendais :

« À quelle heure arrive Godot ?

- À minuit, répondis-je sans hésiter. »

Une ampoule s'alluma et je clignai des yeux à cause de la luminosité, très artificielle comparée à celle du jour. Devant moi se trouvait Samuel, en salopette et tout sourire.

« T'es en avance, remarqua-t-il.

- J'avais peur que mon idiot de voisin me suive. Je suis sûr qu'il donne des renseignements à l'agent qui m'a interrogé il y a quelques semaines. Tu sais, celui qui était venu au sujet des tracts retrouvés dans la poubelle de l'immeuble.

- Oui, je m'en souviens et je pense que tu as raison de te méfier. En tout cas, pour le moment on va se concentrer sur notre projet. Isabel nous rejoindra plus tard. Elle a été retardée. »

Je ne me formalisai pas de cet empêchement, je savais qu'Isabel était plus surveillée que nous du fait qu'elle était professeur d'histoire. Comme chacun le sait, avoir accès à la culture vous place directement en-dessous d'une épée de Damoclès. Nous nous dirigeâmes vers une grande table encombrée de feuilles volantes et d'un ordinateur. Dans un coin de la pièce se trouvait une grosse machine qui n'était rien d'autre qu'une imprimante très perfectionnée, tombée malencontreusement d'un camion. Je m'assis devant l'ordinateur et questionnai Samuel au sujet de l'avancement du projet. Il semblait plutôt satisfait du travail effectué et s'empressa de me montrer ce qu'il avait fait depuis la dernière fois.

« Alors, je me suis occupé de reformuler certains passages, parce que je trouve qu'ils prêtaient trop à confusion, on pourrait mal les interpréter. Sinon, j'ai réfléchi à une quatrième de couverture, dis-moi ce que tu en penses. »

Je me penchai donc sur les mises à jour apportées par Samuel et lus avec attention les lignes modifiées. Effectivement, le texte avait besoin d'être remanié. D'autant que le livre que nous concevions s'adressait à des enfants, il fallait donc être délicats dans le choix des termes et des expressions. Du fait de notre vie professionnelle et de la surveillance, nous ne pouvions pas venir souvent ici, et encore moins à trois. Nous faisons donc des petits ajustements de notre côté et nous mettions en commun ce que nous avons dès que nous nous voyions. Nous pouvions rester parfois

plusieurs semaines sans échanger quoi que soit, ce qui compliquait grandement la tâche que nous nous étions assignée. Pour ma part, je sortis une clef USB de la poche intérieure de ma veste et la branchai à l'ordinateur. Dedans, scellé par un mot de passe introuvable du commun des mortels, un dossier contenait mes dessins pour illustrer cet album que nous concevions en secret.

Durant plusieurs heures, nous continuâmes à perfectionner notre travail. Jusque tard dans la nuit, nous restâmes assis, les yeux plissés, la main jamais bien loin d'une tasse de café. Isabel ne vint pas et nous commençâmes à nous inquiéter car ce n'était pas dans son genre de manquer une séance commune. Au petit matin, Samuel partit le premier. Il était conseiller dans une banque et il commençait sa journée à 8 heures. Il me fit néanmoins promettre de lui donner des nouvelles d'Isabel dès que je l'aurais vue.

Pour ne pas me faire remarquer, je sortis de l'appartement une heure après mon ami. Au lieu de rentrer directement chez moi, je pris le métro et me rendis au collège où exerçait Isabel. Je connaissais son emploi du temps, je savais qu'elle arriverait vers le milieu de la matinée. Aussi, je me postai au coin de la rue, là où j'étais sûr qu'elle passerait et j'attendis en fumant une cigarette. Cinq mégots s'étaient ajoutés à la poubelle lorsqu'enfin la rousse espérée traversa la rue et se retrouva devant moi. Surprise, elle s'arrêta net et me fixa, un air d'incompréhension dans les yeux.

« Qu'est-ce que tu fais là ? me demanda-t-elle, en jetant des regards inquiets autour d'elle.

- Je suis venu m'assurer que tu allais bien, répondis-je, en lui faisant bien sentir que la situation n'était pas normale.

- Oui, je vais bien. Désolée pour hier, j'ai dû avancer un cours particulier que je donne à une élève. Je n'ai pas pu vous prévenir à cause de la surveillance sur nos téléphones.

- Je comprends. Mais avec Samuel, on s'est posé pas mal de questions. On pensait que les flics étaient passés te chercher pour une visite de la salle d'interrogatoire.

- Vous exagérez quand même là ! s'exclama Isabel, à moitié en riant devant de telles spéculations. »

Après réflexion, nous étions sans doute allés un peu trop loin. Mais il est tellement facile de perdre ses moyens lorsqu'une amie ne donne pas de nouvelles. Je la laissai entrer au collège, tout en lui laissant entendre que je passerai la chercher le soir même afin de lui faire un compte rendu des travaux effectués la veille.

Ma journée se déroula à toute vitesse. Entre un repas avec famille et plusieurs coups de fil importants, je ne regardai pas l'heure et faillis manquer la sortie d'Isabel. J'arrivai à temps et l'emmenai dans un café tenu par un bon ami, que je savais peu enclin à écouter les conversations. Il nous plaça dans un coin à l'écart, afin qu'on ne soit pas dérangés. J'expliquai à Isabel les tâches finies sur l'ouvrage et ce qu'il restait encore à faire. Elle écoutait, attentive, et s'accorda des remarques sur quelques points. Son contact avec les enfants et les adolescents lui conférait un regard plus aigu sur leurs attentes et nous permettait d'accorder justement notre projet. Je lui tendis une clef USB qu'elle prit et rangea immédiatement dans son sac à main. Elle contenait le fichier mis à jour qu'elle pourrait arranger chez elle, notamment au niveau des textes. La maquette touchait à sa fin, nous n'aurions plus qu'à y couler le texte terminé.

Dans la soirée, mon voisin frappa à ma porte, celui-là même que je soupçonnais de me surveiller pour informer la police de possibles activités illégales. Et l'édition en faisait partie depuis que toute personne voulant publier devait prouver qu'elle y était autorisée grâce à un papier officiel. Le privilège revenait à l'ordre du jour, bien que les politiciens ne souhaitent pas qu'on utilisât ce terme. J'ouvrais donc la porte et découvrais sans surprise l'horrible personnage. Il m'informa qu'il m'avait vu découcher la nuit dernière et qu'il avait prévenu les autorités parce que cela faisait déjà plusieurs fois que j'agissais de façon suspecte. Mon soupir s'écrasa sur son visage consterné face à mon indifférence. J'en avais plus qu'assez de ses passe-temps douteux dont j'étais la victime quasi quotidienne. Plutôt que d'engager le combat, je décidai d'être malpoli et de lui fermer la porte au nez, il pourrait tambouriner autant qu'il voulait, j'avais de quoi me boucher les oreilles et passer une nuit sereine. Par ailleurs, je savais de source sûre que ce maudit voisin ne proférait que des menaces, il ne les avait jamais mises à exécution, ce qui me rassurait grandement.

Le lendemain, je me rendis sur mon lieu de travail. Cela faisait plusieurs jours que je ne m'y étais pas présenté et je ne voulais pas qu'on se pose des questions à mon sujet. Mon supérieur me vit entrer et m'invita à le suivre dans son bureau. Il me demanda où j'en étais dans la mission qui

m'avait été confiée deux ans auparavant. Je ne lui faisais pas souvent des rapports, il me laissait carte blanche sur la plupart de décisions à prendre, connaissant mes compétences. En effet, policier de mon état, j'avais reçu la mission de m'infiltrer dans le réseau des éditions clandestines afin d'avoir accès aux noms des organisateurs et pouvoir les arrêter proprement. Tout du moins, c'était la version officielle, celle que je servais à mes collègues, à ma famille. Mais mon supérieur savait qu'il n'en était rien, qu'au lieu de fouiner et de tromper, j'aidais et je participais activement à cette forme de résistance.

« Votre fils a toujours envie de fabriquer un herbier ? lui demandai-je.

- Oui, il est impossible de lui retirer cette idée de la tête. D'ailleurs j'ai un peu peur qu'il en parle trop à l'école.

- Si ça peut calmer ses ardeurs, voici notre dernier numéro, celui sur les différents types de pin.

- Merci beaucoup, il avait adoré vos croquis de fougères. Voilà de quoi l'occuper les prochaines semaines. Mes félicitations à vous et à vos amis. »

Je lui remis le premier exemplaire de notre tirage. Il arborait une couverture d'une teinte vert foncé avec une magnifique photographie d'un sapin. Dans le coin inférieur gauche, le nom de notre maison d'édition secrète ne m'avait jamais paru si approprié : l'arbre de vie. Avoir la protection de ceux qui représentent l'autorité était un véritable atout pour notre production qui recevait parfois un chèque anonyme ou du matériel. J'étais ravi de ce soutien et j'espérais qu'on pourrait poursuivre notre engagement encore plus loin afin de redonner du vert à nos enfants.

*

Clarisse referma le livre qu'elle tenait. Il faisait déjà nuit. Elle n'avait pas vu le temps passer tant l'histoire l'avait absorbée. Malgré l'heure avancée, elle alla voir sa mère qui travaillait dans son bureau afin de lui rendre l'ouvrage.

« C'est incroyable Maman. Et c'est vraiment une histoire vraie ?

- Bien sûr, je la tiens de mon professeur d'histoire, tu sais Isabel, la dame qui est venue nous voir l'année dernière.

- Oui, je me rappelle d'elle. Elle était venue nous annoncer le décès d'un certain Samuel.

- Eh bien, c'est grâce à ces deux personnes, et à toutes celles qui ont lutté plusieurs années, qu'aujourd'hui tu peux admirer des arbres dans le parc. Leurs actions ont permis de convaincre de plus en plus de personnes pour toucher finalement les gouvernements. Les livres ont été un formidable vecteur à travers les pays, un vecteur d'idées et de changements.

- C'est pour ça que tu as écrit cette étude ?

- Oui, et j'espère que cette *Édition secrète de la résistance* sera lue dans les écoles. »

Le signe des demi-bêtes

Christophe Guillemain

Aux yeux de Milda de Nerelys, la campagne du pays d'Allantr était restée la même. Son compagnon Felidax, au contraire, lui trouvait quelque chose de différent.

« Je voulais revoir ces routes, mais elles me paraissent bien misérables aujourd'hui... »

Une main sur la bride de sa monture, il embrassa d'un œil maussade cette mer de collines, de prairies et de champs, où l'on voguait sans repères, constamment houspillé par le cri d'un corbeau. Seuls quelques îlots punctuaient la houle des blés, le moutonnement d'un bosquet ou les murs ramassés d'une ferme venant rompre la triste symétrie des champs et des chemins ravinés par le pas des bœufs. Jadis, ces vastes étendues avaient été témoins des premiers larcins du jeune Felidax, mais le voyage qui avait occupé les six dernières années de sa vie renvoyait cette époque à celle des premiers jeux d'enfant.

« C'est comme si le parfum de l'aventure avait quitté cette pauvre campagne pour s'ancrer dans mes souvenirs, continua le jeune homme.

- En tous cas, tu n'étais pas poète lorsque nous sommes partis... répliqua Milda, moins préoccupée par l'émotion de son compagnon que par les intentions des quatre hommes en armes qui chevauchaient à leurs côtés. »

Les quatre mercenaires, bardés de fer comme de véritables chevaliers, les avaient rejoints à l'aube sur la route impériale d'Allantr, la capitale. Au lieu de rassurer Milda, la présence de cette escorte piquait sa méfiance, déjà aiguisée par des années d'investigations pour le compte du mystérieux Lauranz Vortimer.

Instinctivement, l'érudite crispa ses doigts sur la besace de toile qui contenait l'objet de sa quête. Felidax avait remarqué sa nervosité, mais il ne savait pas comment lui faire partager son enthousiasme :

« Allons, pourquoi fais-tu cette tête de cochon ! lança-t-il avec sa gouaille habituelle. N'avons-nous pas accompli l'impensable en surpassant tous nos concurrents ? Ne sommes-nous pas de retour au pays, au mépris de tous les dangers ? Alors, imagine plutôt les sacs de pièces qui rempliront bientôt nos poches ! »

Même lorsque la demeure de Lauranz Vortimer se détacha sur le ciel cotonneux, le visage de Milda garda la même expression fermée. La résidence du sixième maître de la Guilde des Marchands, de l'Exploitation des Carrières et des Forêts, et des Propriétés terriennes, appartenait à un autre temps, celui où les seigneurs de rang inférieur imitaient le luxe et l'outrance déployés par le roi et sa cour. Bâti sur un plan carré, ce château d'agrément possédait de somptueuses façades, embellies par une profusion de décors, dont les baies vitrées et les loggias s'ouvraient sur les jardins et leurs bassins. Les six cavaliers mirent pied à terre devant le perron, où ils furent accueillis par le majordome Maelbeth. D'un coup d'œil, Milda constata que le premier des domestiques avait encore enflé. Son visage était celui d'un ange boursoufflé dont les joues, empourprées par l'effort, tressautèrent à chaque marche qu'il descendit.

« Soyez les bienvenus dans la demeure de mon maître, monsieur Lauranz Vortimer, articula le majordome. (Il reprit son souffle, arrangea les boucles argentées de sa perruque:) Le livre... est-ce vrai que vous l'avez ? »

De sa besace, Milda tira un objet dissimulé par une étoffe épaisse. Les mains avides de Maelbeth s'en emparèrent sans autre forme de politesse, puis elles déroulèrent le carré de laine pour en révéler le précieux contenu : une pile de morceaux d'écorce dont chaque pouce était gravé de glyphes cunéiformes. Les lèvres ourlées du majordome formèrent un « o », puis un « v ».

« Le livre des origines, l'Ouranos, l'histoire de l'âge d'or de l'humanité et du jardin primordial d'Urphen... ce n'est pas un mythe. Mon maître saura vous récompenser ! jubila-t-il. En attendant, je vais vous montrer vos chambres. Monsieur Vortimer souhaite que vous partagiez son dîner. Vous aurez des vêtements propres et de l'eau chaude pour vous laver, ajouta-t-il pêle-mêle, tout en gesticulant à l'intention de l'essaim de palefreniers qui venait s'occuper des chevaux. »

Le majordome leur emboîta le pas dans le grand hall, puis dans une longue galerie jalonnée de statues. Un escalier à vis les emmena à l'étage, où un couloir aveugle, chichement éclairé par des torches, menait aux chambres des invités.

« Cette robe te va à ravir. »

Vêtu d'une tunique de velours et de haut-de-chausses bouffants, Felidax se tenait sur le seuil de la

chambre, les yeux rivés sur la nuque de Milda. L'érudite ignora le compliment. Crispée, elle jouait de l'épingle pour nouer ses tresses en un chignon sophistiqué. Elle jura, vaincue par la complexité de la tâche :

« Cette soirée va me faire regretter le désert de Nihibé et ses scorpions voltigeurs ! »

Felidax vint se placer derrière elle, face au miroir qui leur renvoya l'image d'un couple bourgeois, apprêté pour un repas mondain. Le jeune homme, habituellement aussi hirsute qu'un singe, était rasé de frais. Il avait plaqué ses cheveux sur son crâne avec de la cire d'abeille et gâché un flacon de parfum en le vidant dans l'eau de son bain

« Mais je te trouvais plus belle encore dans la mangrove de Phtalme, continua-t-il, lorsque tu avais de l'eau jusqu'aux genoux et que tu jurais à chaque fois qu'une branche te barrait la route... » Milda soupira, leva les yeux vers l'image insolite du jeune homme habillé comme un courtisan.

« Je pensais t'avoir déjà dit que c'était fini entre nous... Nous avons traversé de nombreuses épreuves, mais nos chemins se séparent aujourd'hui. Moi, je vais retrouver ma chaire à l'université, et toi tu achèteras des terres, tu feras construire la maison de tes rêves, et tu te trouveras une femme aimante – bien plus jeune que je ne le suis – qui te donnera de beaux enfants... »

Felidax voulut poser ses mains sur ses épaules, lui répéter qu'il ne pouvait vivre sans elle, mais il se ravisa, les lèvres pincées par la colère. Il ne souhaitait pas lui donner raison, une fois de plus, en faisant montre d'un comportement puéril. Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'une voix douce, attendrie :

« Maintenant, j'espère que tout ce que nous avons fait n'aura pas été vain. Le codex doit refonder les croyances sur leur base commune, il doit servir la Vérité et tuer dans l'œuf la guerre de religion qui se prépare. En aucun cas il ne doit être employé à des fins mercantiles, en étant vendu comme une vulgaire babiole !

- Comme peux-tu être encore aussi naïve ? La railla son compagnon. Vortimer n'est pas un saint, même pas un humaniste, il est l'un des maîtres de la guilde des marchands et son seul dieu est l'argent ! »

À la première heure du crépuscule, leur discussion fut interrompue par l'arrivée du majordome. Au-delà d'une série d'escaliers monumentaux, les convives se retrouvèrent dans une pièce si grande qu'elle aurait pu contenir un galion, avec ses mâts et ses voiles. Felidax resta sur le seuil, le regard perdu dans les dorures et les peintures allégoriques du plafond à caissons.

« Par les couilles de Jasperion, cet homme a du goût ! »

Les murs aveugles de la pièce étaient ornés de lourdes tentures et d'une multitude de trophées : des têtes d'élan, de sanglier, d'ours, de félin sur leur écusson, ainsi que des animaux entiers, empaillés dans des postures agressives. Trônant au fond de la salle de réception, derrière la table et ses massifs de mets appétissants, le squelette d'un bipède à l'allure simiesque, au crâne oblong et aux bras épais comme le tronc d'un bouleau, apportait une touche étrange à l'ensemble, car il paraissait être directement sorti du cabinet de curiosités d'un riche excentrique. Le majordome les invita à s'asseoir l'un en face de l'autre, au milieu de la longue table débordant de victuailles.

« Monsieur Vortimer est occupé par les affaires, mais il vous rejoindra dès que son emploi du temps le lui permettra, déclara-t-il avant de volter sur ses talons et de refermer les deux battants de la porte sur son passage. »

Felidax avait rêvé d'un bon repas à maintes reprises ces six dernières années. Toutes griffes dehors, telle une goule affamée par la poussière des cercueils, il se rua sur les plats en sauce dont les effluves lui emplissaient les narines. Contrairement à son cadet impatient et ignorant des manières, Milda se tenait droite dans la robe de taffetas qu'on lui avait prêtée pour l'occasion et qui lui faisait regretter le confort de sa tenue de voyage. Indifférente aux bruits de mastication de son compagnon, elle jetait des coups d'œil inquiets en direction du double escalier encadrant le squelette géant et menant aux appartements de l'homme le plus influent des deux royaumes. De temps à autre, elle s'abîmait dans la contemplation des flammes qui bondissaient dans l'âtre énorme de la cheminée, dont la hotte conique, décorée de frises, imitait la flèche d'une cathédrale.

« Tu devrais manger, lança le jeune homme, je n'avais jamais goûté de baies aussi juteuses ! »

Milda ne desserra pas les mâchoires jusqu'à l'arrivée du rare, mais néanmoins célèbre Lauranz

Vortimer. Précédé par les claquements de sa canne sur les marches de marbre, il vint à la rencontre de ses invités au moment où Felidax achevait le deuxième plat pour attaquer le pâté de perdrix. Aussi démodé et extravagant que son château, il portait un justaucorps et une culotte noirs brodés d'or, des bas de soie, un jabot de mousseline qui lui gonflait la poitrine et des guirlandes de bijoux en guise de boutons. Plus désuètes encore, les volutes d'une imposante perruque grise poudrée couvraient ses épaules et lui donnaient précisément l'air d'un noble de l'ancienne monarchie. Lorsque Milda se leva, Felidax l'imita en réprimant un sourire moqueur.

« Vous avez commencé à manger, constata Vortimer d'une voix lointaine. Vous avez bien fait. »

L'amusement du jeune homme mourut au moment où ce dernier découvrit les yeux de son hôte. Ils étaient d'une pâleur telle qu'on aurait dit que l'iris s'était dilué dans le blanc du globe. Quant à son visage, d'une symétrie austère, il était si lourdement fardé – peau blanchie à la céruse, joues roses et lèvres carmin de cochenille – qu'un masque de cire aurait été plus expressif. Aussi raide qu'un épouvantail, il plia ses articulations pour rejoindre les profondeurs du fauteuil situé en bout de table, à bonne distance de ses invités. Il posa sa canne en travers de ses genoux et rejeta la tête en arrière.

« Vous avez accompli votre devoir avec brio, Madame de Nerelys, lâcha-t-il au bout d'un moment, en ignorant à dessein le jeune homme. En lisant vos travaux, j'ai tout de suite su que vous étiez la personne idéale pour cette mission délicate.

- Ce fut un honneur de mener à bien cette... quête, répondit Milda. Elle avait employé sciemment ce dernier mot, parce qu'une simple commission, quelle que fût la récompense à la clé, ne l'aurait pas guidée avec tant de fièvre et de passion.

- Un honneur... répéta Felidax entre deux bouchées. »

D'un doigt sale, il désigna l'imposant squelette derrière le maître de la guilde des marchands.

« Ce sont de beaux trophées. Êtes-vous chasseur, monsieur Vortimer ?

- Plus aujourd'hui, répondit l'intéressé avec un grain d'amertume. Mais il fut un temps où j'étais assez doué pour ces choses-là... »

La tête de Vortimer bascula sur le côté. Ses yeux roulèrent en direction du primate, puis se refermèrent.

« Certaines de ces bêtes m'ont donné bien du mal. Leur traque a exigé de la patience, de l'abnégation... peut-être même une obsession semblable à celle qui vous guidait pendant votre périple. »

Felidax imaginait assez mal ce personnage fardé comme un nobliau manier un arc ou une arbalète. Vortimer picora quelques raisins avant de reprendre.

« Maintenant, je brûle de connaître les détails de votre expédition. Avez-vous cherché les ruines de l'antique cité de Tik-Ohr dans le Grand Nord, au-delà des monts d'ivoire ? C'est là-bas qu'elle se dressait, et non dans les massifs de l'est, comme le prétendent les Hiérophantes. Il y a mille ans, cette région n'était pas encore recouverte par la glace. »

Milda acquiesça.

« Nous nous sommes rendus dans des vallées noyées par un blizzard permanent, des territoires si reculés et hostiles que même les loups et les ours les évitent. Nombre de nos compagnons ont eu les os gelés par le froid ou ont chuté dans des crevasses. Par-delà mille obstacles, nous avons trouvé les ruines de l'ancienne Tik-Ohr, dont les tours ocre perçaient le manteau de glace. On dit que les premières pierres de cette cité ont été posées par Sylhun et ses enfants, les exilés et survivants de l'âge d'or, qui ont également rédigé le codex. Un dôme de neige nous a révélé l'emplacement de la coupole du palais royal. Nous avons percé la voûte et nous sommes descendus avec des cordes...

- Je suis descendu ! postillonna Felidax. J'ai cherché ce foutu livre dans un labyrinthe de couloirs aussi sombres et froids que le dernier cercle des enfers ! Et comme si ça ne suffisait pas, les murs étaient pleins de saloperies qui ressemblaient à des étoiles de mer au premier abord, mais qui étaient plus voraces que des piranhas quand on les approchait !

- Des ophiures givrées, approuva le maître de la guilde. Des fossiles vivants. »

Le jeune homme tira sur son col pour dévoiler une cicatrice en forme d'hameçon.

« Croyez-moi, ils étaient coriaces pour des fossiles !

- L'Ouranos n'y était pas, reprit l'érudite, mais j'ai pensé qu'il pouvait tout aussi bien se

trouver dans les ruines de la cité jumelle de Tik-Ohr : Xephos. Si Tik-Ohr est considérée comme la cité de Dieu, Xephos est celle du Diable, car son nom évoque le péché, la corruption et la débauche. Les légendes racontent la guerre entre ces deux peuples aux mœurs très éloignées. Parfois, l'une ou l'autre des cités a dominé l'autre et pillé ses richesses, ce qui a certainement amené le codex à être déplacé.

- Vous avez donc cherché Xephos, l'interrompt Vortimer, très attentif. Mais pour cela, vous deviez d'abord localiser l'Altab, le fleuve qui séparait les peuples voisins... »

Milda continua son récit avec enthousiasme. Elle en oublia presque sa méfiance vis-à-vis du puissant notable.

« Mais le cours d'eau a disparu lui aussi. C'est grâce aux descriptions faites par Ypsol l'ancien dans ses Cahiers de l'Aube que j'ai retrouvé les murs de la cité maudite. Malheureusement, il ne restait que de rares vestiges de la ville dont on dit qu'elle a été brûlée cinq fois en cent ans. Et puis, nos rations s'épuisaient, nous étions exténués.... mêmes les trappeurs qui nous guidaient avaient fait demi-tour depuis longtemps. Deux années s'étaient écoulées lorsque nous avons abandonné nos recherches pour rejoindre la civilisation. »

Le regard de Felidax se suspendit quelque part entre le chapon et la perdrix. L'évocation de cette partie du voyage lui rappela le jour où Milda et lui...

« Dites-moi ce qui vous a incité à poursuivre, malgré cet échec, demanda Vortimer au bout d'un moment. »

De plus en plus à l'aise, Milda se décida enfin pour du mouton bouilli.

« Je me suis souvenu que les premières traductions du codex avaient été réalisées sur des rouleaux de papyrus. Or, il y a mille ans, le monopole du papyrus était détenu par l'empire de Nymul. Si vous avez lu mon travail, vous savez que j'ai émis la théorie selon laquelle le codex avait été transporté à la demande du roi de Nymul, Eferthet III, dont l'influence s'étendait alors à une grande partie du monde. Sa volonté était d'endiguer le développement des nouveaux cultes animistes en remettant à sa place la religion du dieu unique. Ainsi, Eferthet III a fait copier le codex pour le diffuser largement. Il est possible qu'alors, le livre saint fût gardé dans la grande bibliothèque d'Eferthion, où travaillait une armée de copistes. Dès cette époque, de nombreuses versions des écrits sacrés ont été réalisées, des palimpsestes qui venaient modifier certains passages du texte original que certains rois ou théocrates ne trouvaient pas à leur goût. Puis vint l'Âge sombre... »

Tandis que l'érudite évoquait cette période trouble de l'histoire, marquée par les guerres, les complots et le développement de sectes diaboliques, la silhouette de Vortimer se fondit dans l'ombre du grand squelette humanoïde qui occupait le fond de la pièce. L'intérêt du notable pour le récit, étiré en longueur par des détails historiques, s'effritait à vue d'œil, jusqu'à ce que son visage, déjà hermétique, se ferme complètement.

« ... le culte du dieu unique n'était alors guère plus qu'une secte dont les membres se terraient dans des grottes. On a souvent pensé à tort que le codex avait été emporté dans l'un de ses souterrains, alors qu'il n'avait jamais été transporté hors de la grande bibliothèque. Ce n'est que lors des invasions barbares, il y a cinq siècles, que le prince guerrier Malaric a pillé toutes les richesses du sud pour les offrir en récompense à ses fidèles généraux. Pendant plus d'un an, nous avons visité les tombeaux de ces chefs barbares, où ces derniers avaient l'habitude d'entasser leur or pour l'emporter dans l'au-delà. Bien des sépultures avaient déjà été fouillées, et vidées, mais nous avons fini par trouver, dans l'une d'entre elles, ces quelques morceaux d'écorce gravés que nous vous avons ramenés... »

Vortimer sortit enfin de sa torpeur. Il s'appuya sur le pommeau de sa canne :

« L'Ouranesos gisait donc au fond d'un tumulus, près des restes d'un païen. Nous avons eu de la chance, beaucoup de chance, que nos ennemis n'aient pas mis la main dessus avant nous. »

Quelque part dans l'immense château, une horloge sonna onze heures. Une bûche s'effondra dans l'âtre avec un craquement sonore. Vortimer avait à peine touché aux douze plats lorsqu'il se leva, sans sa canne, pour déambuler dans la vaste salle de réception.

« Ma chère Milda, commença-t-il en se confrontant au regard d'un lion empaillé, si le tombeau de ce barbare se trouvait près de la côte ouest, j'en déduis que votre voyage de retour a duré pas moins de huit semaines. J'aimerais savoir si vous avez eu le temps de traduire tout ou

partie du codex ? »

Milda mâcha lentement pour préparer sa réponse.

« L'Ouranesos a été écrit dans un langage oublié, celui que devaient employer les hommes des origines. Toutefois, les symboles utilisés peuvent être interprétés par analogie avec l'ancien engmalien, la langue la plus riche parlée il y a plus de trois mille ans, ainsi qu'avec les glyphes utilisés par la plupart des tribus primitives de cette même époque. Bien que j'aie réussi à traduire une grande partie du codex, quelques semaines ou mois supplémentaires me permettraient de peaufiner mon travail... »

Les boucles grises de sa perruque volèrent lorsque le maître de la guilde se retourna et que, du plat de ses mains, il fit trembler l'assiette de Milda et les coupes de fruits devant elle.

« N'avez-vous rien relevé de particulier en lisant l'Ouranesos ? lâcha le notable en ignorant la dernière remarque de l'érudite. Ce livre ne contient-il donc aucune révélation au sujet de cette sacro-sainte Vérité que vous avez recherchée toute votre vie ? »

Ce n'était pas une simple question, mais la prémisse d'un interrogatoire. Milda le comprit en voyant les mains tremblantes de son employeur. Maintenant qu'elle le découvrait de près, l'érudite était troublée par la singulière apparence de Vortimer, par la symétrie anormale de ses traits, par son absence de pilosité – point de barbe, de cils ou de cheveux sous sa perruque – et par son manque d'expressivité, y compris lorsqu'il faisait la démonstration de son autorité.

« En déchiffrant le codex, reprit très calmement Milda, j'ai au moins découvert que la traduction faite par Ypsol l'ancien est fidèle aux écrits des origines. Je n'ai donc pas été surprise à la lecture de l'histoire de l'âge d'or de l'humanité, le mythe bien connu des premiers hommes qui auraient vécu dans le jardin d'Urphen sous l'œil bienveillant du Divin. La description du jardin est identique, avec son bassin lisse comme un miroir, son saule vénérable et son verger où des fruits poussent en abondance toute l'année. Les versets consacrés à la corruption des premiers hommes par le démon Yarzegül, à la fin de l'âge d'or et à l'exil de Sylhun et Ylenn sont les mêmes, jusque dans les moindres détails. Le passage relatant la naissance des quatre enfants de Sylhun et Ylenn ne diffère pas davantage... »

À chaque fois qu'elle évoqua le couple originel, Milda remarqua la crispation de Vortimer. On aurait dit qu'un voile s'agitait devant ses yeux, et qu'il s'efforçait de regarder au-delà. Ses lèvres carmin esquissèrent une vague grimace, puis il volta sur ses talons pour suivre la course des flammes dans la cheminée.

« En fait, il y a bien quelque chose que je n'explique pas... commença Milda. »

Les yeux de Felidax bondirent de l'un à l'autre des locuteurs, comme s'il s'attendait à voir soudain quelque chose se produire.

« Le glyphe utilisé pour désigner les hommes de l'âge d'or, les cinquante premiers hommes et les cinquante premières femmes créés par Dieu, est composé de deux cercles concentriques barrés par un trait vertical, tandis que celui qui représente les enfants de Sylhun et Ylenn, ainsi que tous leurs descendants, est un simple cercle fendu en son milieu... »

D'un coup, le feu diminua dans l'âtre pour devenir une mince langue rouge. Les ombres se creusèrent aux quatre coins de la pièce et le visage du notable retrouva son teint de cire. Bien qu'elle ressentait un indescriptible malaise au fond de ses entrailles, Milda voulait obtenir ce pour quoi elle avait risqué sa vie :

« J'aurais aimé tirer au clair ce mystère, et bien d'autres... Si j'en crois les rumeurs, vous souhaitez utiliser les premiers écrits pour restaurer l'unité du Temple et mettre un terme à des années de schisme. Œuvrer pour la paix et pour la vérité est une tâche noble. Me permettriez-vous de rester ici pour continuer mes recherches ? »

Le visage de Vortimer était tourné vers les flammes qui léchaient les armoiries au fond de l'âtre. Pour la première fois, ses invités le virent sourire à pleines dents :

« Vous vous êtes trompée sur mes intentions, je le crains. Le codex ne devait pas tomber entre les mains de ces fanatiques religieux qui préparent la guerre... Quelle qu'eût été la substance de ce livre, les prêtres de l'un ou l'autre des temples l'auraient détournée et interprétée de manière à servir leurs desseins. Pire encore, sa découverte aurait ravivé les tensions entre le nord, le sud, et l'est, et provoqué un conflit à l'échelle du monde... »

Milda se leva brusquement de table. Saisie par un vertige, elle se retint au dossier de son fauteuil, le regard obnubilé, braqué sur les bûches répandues en braises crépitantes.

« Prenez votre récompense et ne pensez plus au codex, fit le notable avec dédain, il restera à tout jamais un mythe. »

Felidax se leva à son tour. Il contourna la table pour rejoindre Milda, dont la fureur avait été aussitôt étouffée par le désespoir. Elle aurait plongé ses mains dans les cendres fumantes si cela avait pu lui permettre de récupérer les débris du codex, mais il était trop tard : de l'objet de la quête, il ne restait que quelques bribes noircies.

« Comment a-t-il pu... cet homme est fou ! »

Il était minuit passé, Milda ressassait les mêmes paroles depuis qu'ils avaient quitté la salle de réception sans adresser un mot à leur hôte. Contrairement à son ainée, Felidax avait pris la peine de demander sa récompense, une cassette remplie de perles d'Ouzmat. Le coffret incrusté de pierres précieuses, à lui seul, pouvait acheter une belle propriété terrienne et sa cohorte de domestiques. Les bras croisés derrière la nuque, affectant un air distrait, le jeune homme était allongé à côté de son butin, dans le lit de l'érudite dont il suivait les gesticulations.

« À quoi bon t'échauffer le sang ? Tu devrais plutôt te réjouir, ma belle ! »

Milda le foudroya du regard.

« Me réjouir ? Comment peux-tu être aussi insouciant ? »

Elle secoua la tête, les yeux moites :

« Mais je ne devrais pas m'en étonner, après tout, les gens comme toi n'accordent aucune valeur aux choses de l'esprit... »

Piqué au vif, Felidax lâcha une poignée de perles dans les draps.

« Je ne sais peut-être pas lire, mais je ne suis pas un idiot ! Pas au point d'ignorer qu'il est bon d'être vivant... et plus encore, d'être riche ! »

Par jeu, Milda avait souvent insulté son intelligence. Cette fois, la sincérité du dédain de l'érudite le frappa de plein fouet. Plutôt que de s'emporter, Felidax, qui ne voulait pas voir Milda partir, sacrifia une fois de plus sa fierté sur l'autel d'un sentiment plus noble.

« As-tu déjà oublié la mission pour laquelle il m'avait recruté ? Ne devais-je pas t'empêcher de recopier le codex ? Et n'ai-je pas fait l'exact contraire ? Lorsque nous partirons d'ici, les poches pleines de perles, nous retournerons dans le couvent où nous avons séjourné et tu étudieras à loisir tes fichus parchemins... »

Milda renifla en adressant un sourire de douce commisération au jeune homme.

« On ne nous laissera pas quitter cet endroit... N'as-tu pas remarqué les gardes en faction dans le jardin, dans les allées, sous nos fenêtres ? Ouvre la porte, et tu en trouveras deux dans le couloir.

- S'il avait voulu notre mort, répliqua Felidax, il n'aurait pas pris la peine de nous gaver comme des oies...

- Il veut s'assurer que nous n'avons pas copié le livre. Il nous fera avouer la vérité, d'une manière ou d'une autre. »

Felidax se redressa dans le lit. La peur montait en lui. Insidieusement, elle venait se loger derrière ses tempes et sous son crâne.

« Ça n'a pas de sens. Nul n'accorderait de l'importance à une simple copie, qui pourrait tout aussi bien être un faux.

- Vortimer nous ment depuis le commencement, trancha l'érudite. Cette soirée était une farce. Il a brûlé le codex sous nos yeux pour voir notre réaction. »

D'un bond, Felidax se trouva sur pied. Il referma la cassette et la prit sous son bras.

« Des foutaises ! cracha-t-il. Je vais de ce pas me trouver un magnifique tripot où je vais jouer ma récompense ! Et lorsque je me réveillerai, la gueule à l'envers, j'aurai deux ou trois putains dans mon lit ! »

Sur ces paroles dictées par la colère, il claqua la porte dans son dos.

Seul dans le couloir, le jeune homme regrettait déjà de s'être emporté. La longue galerie était chichement éclairée par un unique chandelier placé sur un guéridon entre les chambres des invités,

comme pour rappeler à ces derniers qu'ils se perdraient dans de noires nébuleuses s'ils s'éloignaient du halo tremblotant. Felidax chercha la silhouette d'un garde à l'une et l'autre des extrémités enténébrées, mais il ne distingua que les profils sévères des statues alignées. Il estima que, si Milda avait dit vrai, les hommes d'armes devaient se tenir à l'écart des appartements pour ne pas éveiller la méfiance des prisonniers. Felidax ouvrit la porte de sa chambre, puis il la referma sans bouger du couloir. Aussi discret qu'un chat, il glissa d'une ombre à une autre, se faufila sous les drapés des lourdes tentures, et s'immobilisa dans le creux des alcôves pour écouter le silence. Lorsqu'il jugea que personne ne pouvait le surprendre, il poussa une porte au hasard et se retrouva dans une chambre inoccupée. La pièce, orientée vers l'extérieur du château, possédait de hautes fenêtres par lesquelles se déversait le clair de lune. La blancheur sélénite dessinait les reliefs d'un lit à baldaquin, d'une armoire, d'une coiffeuse, et d'une grande psyché. Bien qu'elle fût son alliée, l'obscurité envahissante oppressait Felidax, si bien qu'il se dirigea instinctivement vers les fenêtres. Aussi, cela lui permit de discerner les bourguignottes de plusieurs gardes dans les méandres du jardin. En se mordant le pouce, le jeune homme chercha son Salut dans le périmètre de la luxueuse chambre. Son regard s'arrêta sur les perruques extravagantes rangées sur la coiffeuse, puis il se fixa sur l'armoire où se trouvait certainement une garde-robe destinée aux invités.

Avec ça, je ressemblerai à ce singe prétentieux de Vortimer... pensa-t-il. À condition de ne pas être vu de près...

Sa courte existence lui avait enseigné que l'audace, sublimée par un grain de folie, était souvent récompensée. En sortant de la chambre, les épaules couvertes par une cascade de cheveux poudrés, Felidax hésita à retourner sur ses pas. Ses réflexes de voyou solitaire reprirent rapidement le dessus.

Milda, tu ne me laisses pas le choix...

Il volta sur ses talons et s'éloigna de celle avec qui il avait vécu ces six dernières années. Au moment où il passa sous une arcade, il chuta presque dans un escalier à vis. Le front moite de sueur, il réajusta sa perruque, tout en se demandant si la panique ne le faisait pas agir stupidement... Felidax avait descendu une dizaine de marches, en progressant vers la flaque de lumière d'une torche fichée au mur, lorsqu'il s'immobilisa, convaincu d'avoir entendu l'écho d'un murmure. Dès qu'il fut sûr que deux personnes échangeaient à mi-voix dans la galerie inférieure, il décida de faire demi-tour pour rejoindre le deuxième étage. Ainsi, il espérait éviter les gardes en faction et repousser l'instant où il éprouverait l'efficacité de son déguisement grossier. Effectivement, il ne rencontra pas âme qui vive dans les niveaux supérieurs, ce qui ne signifiait en rien qu'il trouverait là matière à s'évader. Un long couloir soutenu par des voûtes en berceau le guida vers l'inconnu et lui fit prendre conscience d'une curiosité architecturale de l'édifice : le château était construit sur un plan carré dont les couloirs suivaient cette même forme, mais aucune pièce n'était aménagée du côté intérieur. Plus étonnant encore, les galeries n'étaient percées d'aucune fenêtre, contrairement aux chambres qui s'ouvraient sur les jardins d'apparat. Le centre du bâtiment était-il occupé par une salle plus vaste, ou par une cour privée ? Cette question occupait l'esprit de Felidax lorsque ce dernier jeta un œil à l'angle que faisait la galerie. Ce ne fut ni la décoration, ni le volume de ce couloir – le couloir nord – qui étonna le jeune homme, mais bien la présence d'une porte orientée vers le cœur de la bâtisse. Cette porte possédait deux battants de bronze ornés de bas-reliefs, et elle était entrouverte. Un cône de lumière pâle s'en échappait, tel un tapis d'éther déroulé à l'intention du promeneur nocturne. Felidax marcha dans le rayon opalescent, leva les yeux vers la porte gravée, reconnut vaguement quelques scènes de la mythologie, puis il s'engagea dans une pièce inondée par les feux du ciel étoilé.

En entrant, Felidax serra sa cape d'emprunt sur ses épaules, car il faisait nettement plus froid ici que dans le reste du château. Sur son côté sud, la chambre à coucher était entièrement ouverte sur le dehors, une demi-douzaine d'arcades laissant entrer l'air vif de la nuit et son lot de mystères. Les piliers torsadés et le dais d'un immense lit à baldaquin siégeaient au milieu de la pièce. Le jeune homme piétina les épaisseurs de la descente de lit tandis qu'il traversa la chambre ouverte à tout

vent. Au-delà des arcades, une terrasse en forme d'amande surplombait un jardin cerné par les murs aveugles du château. Felidax fut aussitôt saisi par l'atmosphère de ce lieu secret. En franchissant un seuil, il avait laissé derrière lui le mobilier luxueux et les dorures clinquantes pour se retrouver dans cet endroit d'une troublante simplicité. Au pied des murailles qui lui tenaient lieu de toile de fond, sous l'œil énorme de la lune, le jardin dévoilait ses allées sinueuses, pareilles à des serpents dessinés à la craie, ses buissons aux formes harmonieuses, et son unique colline, couronnée par les silhouettes aigües des cyprès, au pied de laquelle s'épanouissait l'eau d'une mare frangée de roseaux.

Approche-toi, chuchota la nuit. Rejoins-moi.

Un escalier constitué d'une série de dalles irrégulières fichées dans le mur faisait le lien entre la terrasse et le jardin. Felidax ne pensait plus ni à son évasion ni à Milda ; il descendit les marches une par une, en se demandant comment il avait pu vivre à quelques lieues d'ici, dans cette campagne dont il connaissait chaque ferme et chaque fermier, en ignorant l'existence de cet endroit. En bas, les hautes herbes qui bordaient le sentier de pierres blanches étaient frôlées par des mains invisibles, elles ondulaient dans la direction que suivait le jeune homme. Dans un détour que faisait le chemin, les restes d'un puits formaient une margelle ronde. La poulie et la corde avaient été rendues à la poussière depuis des éons. Transporté par un sentiment rafraîchissant de sécurité, Felidax considéra les pierres étoffées par la mousse d'un œil émerveillé, puis il continua jusqu'au plan d'eau qui captait les rondeurs de la lune.

Allons, viens, susurra une voix enjôleuse, dépêche-toi.

La surface de l'eau était un miroir que nulle onde ne venait troubler. Felidax se pencha sur l'encre noire qui prolongeait la nuit, et les profondeurs abyssales de l'étang lui renvoyèrent l'image d'un noble à l'allure négligée, le regard vaseux, que l'on aurait dit pris d'un vertige imbécile.

Ce n'est que moi, admit le jeune homme qui avait oublié la perruque sur sa tête.

Il allait se redresser lorsqu'une voix monta de l'étang, une voix qui craquait en un va-et-vient entêtant, comme la grêle qui frappe un toit d'ardoises :

« L'as-tu détruit ? Est-ce que tu as détruit le livre ? »

Dès qu'il eut compris que son apparence trompait son mystérieux interlocuteur, Felidax s'empressa de répondre.

« Bien sûr, je l'ai brûlé. Il n'en reste rien.

- Alors, tu auras ta récompense, fit la voix au bout d'un moment. »

Le jeune homme s'éclaircit la voix, essayant d'imiter le timbre voilé de Lauranz Vortimer.

« Oui, la récompense, je la veux. On n'est jamais trop riche, ajouta-t-il en le regrettant aussitôt. »

Le silence s'abattit comme une chape de plomb sur le jardin. En l'espace d'un éclair, l'évasion, les gardes, les murs, la voix... tout se bouscula à l'esprit de Felidax qui étouffa, pressé par une puissante soif de liberté. Lorsqu'il s'adressa de nouveau à lui, son interlocuteur invisible feula comme un tigre prêt à bondir.

« Tu n'es pas celui que tu prétends être. Tu n'es qu'un simple mortel, un imposteur ! »

Felidax fit un pas en arrière, mais il était déjà trop tard pour battre en retraite. Là où la lune venait se refléter, la surface de l'étang creva, traversée par une chose énorme qui se matérialisa comme un cauchemar au milieu d'une tendre rêverie. L'horreur ne vint pas tout de suite des détails, mais de la complexité de l'amalgame qui occupa tout le champ de vision du jeune homme, un enchevêtrement si baroque et grotesque qu'il était difficile d'appréhender sa globalité sans perdre la raison. Felidax pensa d'abord à un monceau de crânes comme on en trouve dans les ossuaires, puis il eut la vision d'une colonne de chair noire aux reflets moirés, de ces multiples visages semblables à des masques

de carnaval, et de ces membres aux gesticulations obscènes. Transi d'horreur, le jeune homme se figea, écrasé sous le poids d'une terreur si intense qu'il sentit le poids de son âme lorsqu'on s'efforça de la lui extirper et le vide de son corps, pauvre carcasse tremblante, tandis que ses jambes s'effondraient sous lui...

Milda se réveilla avant l'aube. Elle n'avait dormi que deux heures, car une idée occupait ses pensées ; une idée fluctuante, insaisissable, comme l'eau que l'on cherche à retenir dans le creux de ses mains. Depuis le repas de la veille, elle était persuadée d'avoir raté un élément clé, peut-être même la réponse à toutes ses interrogations. Était-ce quelque chose qu'elle avait vu, ou bien une parole prononcée par le maître des lieux ? Quoi qu'il fût, ce détail lui échappait irrésistiblement, au point de lui faire oublier la menace dont elle avait fait part à son compagnon.

L'érudite enfila sa tenue de voyage et quitta la chambre. Elle frappa à la porte de la pièce voisine, sans obtenir de réponse.

Felidax, j'espère que tu n'as pas encore agi comme un idiot...

Comme elle ne trouva ni le jeune homme dans la pièce voisine, ni de gardes dans le couloir, elle se rendit directement dans la salle de réception, qu'elle trouva également vide. À présent que la vaisselle avait été enlevée, que le feu était éteint et l'âtre nettoyé de ses cendres, seuls restaient les sinistres trophées pour meubler l'espace de leurs regards farouches. Le pinceau de lumière qui tombait de l'unique fenêtre, percée en hauteur, faisait luire les os du squelette humanoïde placé au pied des escaliers. Dès l'instant où elle revit cette figure macabre, elle sut qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait, et elle se sentit touchée par la grâce ainsi qu'elle le fut le jour où elle avait posé les mains sur le codex.

La veille, elle avait noté que le crâne allongé de l'animal était fracturé au niveau de l'os frontal, les esquilles ayant été recollées pour combler le trou laissé probablement par un épieu ou une lance. Les fragments rassemblés dessinaient un cercle fendu dans sa moitié inférieure par un trait vertical.

Le signe des bêtes, pensa l'érudite.

Elle connaissait parfaitement ce glyphe utilisé à de nombreuses reprises dans le codex. Le symbole qui désignait les enfants de Sylhun et Ylenn, le couple qui avait survécu à la fin de l'âge d'or, était quasiment identique, mis à part que le segment coupait entièrement le cercle.

Milda se demandait de quelle manière la blessure avait reproduit un symbole inventé par l'homme lorsque Lauranz Vortimer fit son apparition, encadré par deux hommes de main portant l'épée au flanc.

« Cette bête vivait dans les monts épineux, au-delà de la Mer Verte, expliqua Vortimer.

- Quand avez-vous tué cet animal ? »

D'un geste, Vortimer signifia aux gardes qu'ils devaient attendre sur le seuil, puis il traversa la salle de réception pour rejoindre Milda. Une subtile fragrance mêlant la fleur d'oranger et le jasmin l'enveloppait comme un halo, une note sensuelle qui cachait, pensait l'érudite, des instincts peu raffinés.

« C'était il y a si longtemps que cet épisode me semble appartenir à la vie d'un autre. En fait, il se pourrait bien que ce soit le cas, car les événements qui m'ont amené à me battre à armes égales avec cette brute se perdent dans la brume du temps, ils sont comme ces histoires que l'on raconte encore et encore, de peur d'oublier la force des symboles qui guident nos nations. »

Bien que ces paroles aient aussi bien pu être prononcées par un fou égocentrique, elles sonnaient juste dans la bouche délicate du maître de la guilde.

« Je n'étais alors ni riche ni puissant, reprit-il. En fait, j'avais tout perdu, à l'exception de la femme qui se tenait à mon bras et qui me donnait la force d'affronter l'abîme de tristesse que je ne pouvais franchir seul. Les nôtres avaient péri ; nous avons quitté la terre où nous étions nés pour affronter un très long voyage. Après qu'une année entière se soit écoulée, une année à vivre en

nomades, au cœur d'un monde sauvage où nous n'avions nulle part notre place, nous traversions un col, dans l'espoir qu'au-delà s'ouvriraient une plaine et des terres fertiles où nous aurions pu nous établir. »

Vortimer examina l'érudite de la tête aux pieds. Elle avait chaussé ses bottes montantes, encore croûtées de boue, comme si elle s'apprêtait à retrouver les chemins creux des forêts et les pistes sinueuses des sommets.

« Elle était si belle... fit le notable d'une voix étranglée. Nous avons établi notre campement de fortune sous une pierre plate, à l'entrée du col, lorsque nous avons été attaqués par cette chose. Il faisait nuit noire, j'ai tout juste entrevu son visage grossier avant qu'il ne m'assomme. À mon réveil, ma femme avait disparu...

- Jamais je n'ai rencontré pareille créature, le coupa Milda en examinant le squelette. Est-ce une espèce disparue ? »

Son interlocuteur secoua la tête en réprimant un sourire.

« Disparue ? Pas vraiment. Je crois qu'elle vivait seule, en attendant la mort, ainsi que je l'ai fait après qu'elle m'ait volé ma bien-aimée...

- Et pourtant, vous avez essayé de la secourir...

- De me venger ! trancha Vortimer. Je l'ai pourchassée pendant des lunes, des saisons... J'ai cherché sa trace sur chaque montagne et dans chaque grotte, jusqu'à étudier toutes les carcasses d'animaux qui auraient pu trahir sa présence. Souvent, j'ai été contraint d'arrêter mes recherches à cause du froid qui se répandait en blizzard dans les vals, mais j'ai persévéré jusqu'à ce qu'un jour, alors que je me trouvais près des contreforts boisés du massif dont j'avais retourné chaque pierre, je retrouve l'animal dont le faciès grimaçant hantait mes nuits. Je n'ai pas pris le temps de préparer des pièges, car mon sang s'était depuis longtemps changé en un torrent bouillant. Armé de la seule lance à pointe de silex qui me servait à chasser, j'ai affronté la bête dans le cirque rocheux où elle s'abritait d'une tempête. »

La flamme qui couvait dans ses yeux morts se raviva à l'évocation de cet affrontement ; intense et brûlante, elle plongea Milda dans un enfer peuplé de spectres vengeurs.

« La rage qui m'animait était si terrible que je me suis battu comme un possédé, obnubilé par la mort que je devais donner. Au moment où je plongeais la pointe de mon arme dans le crâne de mon adversaire pour lui porter le coup de grâce, les rôles étaient inversés, car l'animal était l'innocent, irresponsable, car inconscient de son propre crime, tandis que j'étais devenu la bête sauvage venue réclamer la curée... »

Le regard fixe, braqué sur quelque rivage où s'étaient échoués ses rêves, Vortimer revivait ces instants fatidiques, et la douleur, aussi...

« Et votre femme, qu'est-elle devenue ? »

Le visage du notable se ferma, comme si un mécanisme de défense venait de verrouiller ses émotions. Au bout d'un moment, il fit la moue, affectant un air désabusé :

« Ma chère, je sais que vous avez soif de réponses, mais soyez certaine qu'elles viendront bientôt. De même, j'espère que vous serez aussi prompte à apporter une réponse à mon unique question... »

Milda soupira en lorgnant par-dessus l'épaule de Vortimer, en direction de la paire de gardes.

« Quelle est cette question ?

- Allons, vous le savez... ou auriez-vous déjà oublié l'objet qui a occupé les six dernières années de votre existence ? Je sais que vous en avez fait une copie, mais je ne sais pas où vous l'avez cachée. Dites-le-moi et vous aurez la vie sauve.

- Et Felidax ? »

Vortimer soupira, leva les yeux vers la géométrie précise du plafond à caissons.

« Ah, le doux freluquet ! Il devait me servir en me dévoilant vos projets, mais il a préféré s'enticher de vous, et protéger votre secret au péril de sa vie. »

Milda aurait voulu briser la belle assurance du notable, le renverser pour le fracasser au sol, comme on détruit une statue de marbre.

« Mais si vous étiez une femme raisonnable, conclut Vortimer, vous vous préoccuperiez davantage de votre propre sort... »

Pendant sa première nuit de captivité, Milda rêva du grand singe et de son monde primitif, paisible tout autant que mortel. Elle le suivait dans chaque geste de son quotidien, comme si elle lui emboîtait le pas, et ressentait ses émotions, aussi bien l'angoisse à proximité d'un grand fauve que l'excitation de la chasse, la peur sous un ciel embrasé par la foudre, ou la curiosité devant l'organisation d'une colonie de fourmis... De même, elle partageait les expériences sensorielles de l'animal : le contact glacé des pierres lorsqu'il traversait une rivière à gué, la caresse chaude du soleil sous le tamis d'une frondaison estivale, le goût âcre du sang, le sel de la sueur, l'odeur musquée des bêtes dans les tanières où il s'abritait... Le rêve se prolongea longtemps après le réveil, si bien que Milda redécouvrit les contours de sa chambre avec émerveillement. Même lorsque ses pieds se posèrent sur les dalles froides, elle continua d'imaginer que, d'un instant à l'autre, cette douce rêverie s'effilocheait comme une vieille tenture, et que le marbre et l'or de ce décor raffiné seraient rendus à la forêt.

Outrageusement luxueuse, follement démesurée, la prison dans laquelle on l'avait enfermée était propice à l'égaré de la raison, à l'abandon des sens et aux vaines contemplations. Placé devant des arcades dont les piliers vrillaient comme des pieds de lierre, le profond lit à baldaquin faisait face à un jardin fermé par les remparts, un lieu retiré dont chaque herbe, chaque feuille vibré sous le jour naissant, comme un bijou brillant de mille feux dans son écrin de satin. La veille, Milda avait découvert sa nouvelle chambre sans se douter que son jeune compagnon s'y était aventuré quelques heures auparavant. Vortimer avait refermé la porte derrière elle, en omettant à bon escient de lui parler de ce jardin dont elle avait maintenant l'exclusivité. Pendant plusieurs heures, elle avait déambulé dans les allées du parc miniature, près de l'étang effleuré par la chevelure des saules et sur les versants de la colline dont le sommet, couronné par les hauts cyprès, dissimulait la carcasse d'un arbre qui devait s'élever jusqu'au ciel en des temps anciens. Elle s'était attardée près des restes du puits et s'était penchée sur sa margelle ; un caillou jeté lui avait renvoyé un son mat, témoignant de l'absence d'eau dans ces profondeurs.

Le premier jour, elle ne comprit pas pourquoi ni Vortimer, ni l'un de ses fidèles exécutants ne cherchèrent à obtenir ses aveux. Elle imagina qu'ils s'occupaient en premier lieu de Felidax. Elle s'inquiéta pour le jeune homme dont elle n'avait aucune nouvelle, espérant même qu'il livrerait l'emplacement de la copie plutôt que de subir la question, telle que la pratiquaient – c'était de notoriété publique – les agents du maître de la guilde. Même lorsqu'elle repensa aux beaux jours, elle ne regretta pas la folie de son obstination, car elle estimait moins sa propre vie que la noblesse de sa quête, non pas celle qui lui avait fait gagner un sac de perles, mais celle qu'elle avait menée au nom de la connaissance. En revanche, l'idée qu'elle avait emporté Felidax dans sa propre déchéance lui tordait les tripes jusqu'au dégoût. Bien que, quelque part dans sa mémoire, elle avait conservé le souvenir d'une affection authentique, elle ne parvenait pas à se débarrasser de l'affreux sentiment d'avoir agi comme une manipulatrice, capable de séduire son ennemi avant de le retourner contre son maître.

Au crépuscule du second jour, Milda fut surprise par les ombres au moment où le soleil bascula derrière les murs infranchissables du château. Tel un enfant fuyant l'obscurité du couloir, elle se dépêcha de rejoindre sa chambre, percée comme une grotte baroque dans le mur qui se dressait à l'est. Elle s'élança dans l'escalier, fila sous les arcades, et se réfugia dans les bourrelets moelleux de son matelas. Le sommeil allait l'emporter lorsqu'un bruit effroyable la ramena à la froide réalité de sa chambre. Étranglé, mouillé de larmes, s'était le cri d'un homme poussé au désespoir, le hurlement d'un fou ou d'un condamné qui se prolongea interminablement, modulé par toutes les nuances de la terreur, qui se répercuta entre les quatre murs du jardin, et monta jusqu'aux étoiles. Tout en essayant de maîtriser les élans de son cœur, pourtant endurci par de nombreuses épreuves, Milda s'efforça de mettre de l'ordre dans ses pensées. Elle estima que le cri ne provenait pas du château, car ses fenêtres ne s'ouvraient pas sur le jardin. De plus, d'après l'écho qu'il produisait et ce que Milda savait de la configuration de sa prison, ce hurlement ne pouvait sortir que d'un seul endroit : du vieux puits qui s'ouvrait sur quelque endroit ténébreux ; une bouche des enfers – pensa

l'érudite – dissimulée dans ce paradis terrestre. Plus raisonnablement, elle admit que des salles de torture avaient été aménagées sous le château, et que le réseau souterrain devait faire communiquer cet endroit et celui où Vortimer retenait ses ennemis...

Felidax... pensa Milda en sentant un torrent glacé dévaler son échine. *Comment n'ai-je pas reconnu ta voix ?*

Mais comment aurait-elle reconnu la voix de son compagnon, alors qu'il hurlait comme un possédé ?

Le lendemain, alors que les cris avaient cessé au milieu de la nuit, quelqu'un ouvrit le panneau de la lourde porte à double battant qui fermait la chambre. Ce n'était pas un serviteur qui apportait de quoi manger à la prisonnière, mais Vortimer lui-même qui se tenait dans le couloir.

« Que lui avez-vous fait ? demanda la captive. »

Elle plaqua son visage contre le bronze de la porte pour apercevoir le visage du notable. En découvrant son profil, elle fut déçue de n'y trouver aucun rictus de satisfaction, pas même l'ombre d'une émotion.

« Il est entre les mains du diable. Il avouera bientôt, à moins que ce ne soit vous qui cédiez la première. »

L'espace d'un instant, une seconde pendant laquelle une aile noire couvrit le profil droit de son interlocuteur, Milda se demanda si le notable évoquait le diable au sens propre ou au sens littéral. Finalement, son esprit rationnel opta pour le second choix.

« Si je vous révélais l'emplacement de la copie de l'Ouranesos, nous laisseriez-vous vivre ?

- Bien sûr, répondit Vortimer. À mes conditions, bien entendu. »

L'érudite ne s'attarda pas sur ces conditions. Pour elle, l'enfermement à vie était ni plus ni moins qu'une exécution très lente.

« Une cage dorée, aussi belle soit-elle, reste une cage. Je ne discuterai avec vous qu'en dehors de ces murs.

- La liberté a-t-elle plus d'importance à vos yeux que la vérité ? Vous me décevez, ma chère. Croyez-vous que votre enfermement dans cette chambre n'est qu'une simple lubie de ma part ? Si j'agis comme tel, c'est par considération pour vous et vos travaux. La clé est sous vos yeux en ce moment même... quelle tristesse que vous ne sachiez pas la reconnaître !

- Vous m'avez enfermée ici pour que j'entende les cris de mon ami ! rugit la prisonnière. Vous ne briserez jamais ma volonté, même si vous mettez mon âme au supplice ! »

Vortimer approcha son visage de celui de Milda, et il murmura :

« Votre âme ? À l'instar des prêtres, vous évoquez cette chose, ce bien si précieux, avec une belle assurance, comme si elle vous était acquise et que vous pouviez en disposer à votre guise. Si les hommes possédaient cette âme dont il parle avec tant de ferveur, peut-être pourraient-ils marchander, négocier les conditions de leur vie ici-bas, mais sont-ils suffisamment bien nés ? Ont-ils le choix entre la damnation et l'absolution, ou ne sont-ils que de vaines carcasses, de pâles fantômes adorant ce qu'ils auraient pu être ? »

Sur ces paroles définitives, il laissa la captive à ses interrogations.

Des nuages, plus gris que la poussière du temps, s'amoncelèrent au-dessus du jardin, ils se regroupèrent comme un troupeau d'immenses bêtes indolentes. L'obscurité qui s'était installée priva la nuit de son crépuscule et dissimula la lune derrière un rideau de suie. Debout sous les arcades, le cœur accablé par une bouffée de mélancolie, Milda regardait la pluie tomber. Pas de tonnerre, pas de foudre, pas d'élans soudains pendant ces heures sombres : rien ne venait troubler la triste régularité avec laquelle les gouttes s'effondraient d'un bout à l'autre de ce paysage fini, misérablement borné par la perspective des murs et par le plafond des nuages.

Tout le temps que la pluie tomba, l'érudite pensa à son ancien compagnon, et à la détresse qui devait être la sienne. Elle savait que, malgré ses airs bravaches et son audace imprudente, il n'était encore qu'un garçon, désœuvré à cause d'un manque d'affection, qui cabotinait dans le rôle du voyou. Avec un amusement teinté de peine, elle repensa à ses nombreuses tentatives pour l'impressionner, à ses puériles démonstrations de force, à ses accès de bonne humeur et de colère,

toujours inopportuns, et à ses paroles malavisées. Milda avait l'expérience des hommes. Elle avait même été mariée à un notable de province, le fils d'un riche commerçant qui l'avait couverte de présents avant qu'il ne la répudiât lorsqu'il eut compris que son ventre n'était pas fécond. À cause de ses désillusions passées, et aussi par esprit de vengeance pour ceux qui l'avaient traitée comme une marchandise, elle avait rejeté le jeune homme aussitôt après lui avoir tout donné.

Milda revoyait des scènes de son passé lorsqu'une apparition la tira de ses rêveries. Au milieu du parc, derrière le voile grésillant de la pluie, une forme sortait de la mare, ou plutôt s'en détachait dans un mouvement parfaitement fluide qui l'allongeait et la développait dans des proportions effrayantes. Pendant plusieurs minutes, elle ne cessa de s'agrandir, puis elle bascula et rampa hors du bassin. Tels une limace bouffie ou quelque serpent pénétré de la noirceur des abysses, la chose progressa en direction de l'est – de la chambre où se tenait Milda. Bien qu'elle ne distinguât presque rien de la bête, si ce n'étaient les reflets moirés de son corps tubulaire, l'érudite se sentit défaillir, comme à l'approche d'une mort certaine. À plusieurs reprises lors de son voyage, elle avait cru que sa dernière heure avait sonné, mais le péril qui la menaçait maintenant était d'une autre nature ; d'une nature qui ne savait être nommée, sinon dans un langage oublié, primitif, propre à décrire les peurs ataviques et le froid glacial du monde qui avait précédé le monde.

Transie d'horreur, Milda recula jusqu'au lit, agrippa de ses deux mains la couverture derrière elle, incapable de détourner son regard de la chose qui avait mêlé sa grise substance à la pluie et au ciel d'orage. Les arcades délimitaient les bords de ce tableau dont la matière s'effilochoit au profit d'une dérangement abstraction, elles dessinaient une porte que l'érudite espérait infranchissable. Les lèvres sèches, la bouche ouverte sur une amorce d'appel de détresse, elle vit des membres sourdre de la masse confuse. Ses bras, ses jambes, ou quoi que furent ses appendices, s'étirèrent et s'agitèrent en tous sens, comme si chacun d'entre eux était mû par une volonté propre, puis ils aidèrent leur sombre corps à se placer au-dessus du puits ruiné. Les membres se placèrent autour de la margelle, puis la masse noire s'inclina et amorça une lente descente.

Felidax, pourvu que... pensa Milda.

Elle aurait voulu agir, détourner l'attention de la bête, mais ses jambes étaient comme prises dans une gaine de marbre. Bientôt, la chose disparut dans les profondeurs de la terre. Pour autant, l'érudite resta sans bouger longtemps après qu'elle fût partie. Ce n'est qu'au moment où elle desserra ses mains moites que les cris montèrent : aigus, tranchants, blessants comme des poignards, des cris aux accents de folie qui jetèrent Milda au supplice.

Un jour d'une aveuglante blancheur succéda à la nuit et ses cauchemars. Esseulée et minée par un écrasant sentiment d'impuissance, Milda se tenait sous les arcades, à l'endroit exact où, la veille, elle vit l'habitant des ténèbres émerger de la mare. Elle embrassait du regard le jardin lorsqu'une idée s'imposa à elle comme une évidence, avec la clarté que l'on peut ressentir au moment où la solution d'un problème vous apparaît dépouillée de son apparente complexité.

La mare lisse comme miroir, le puits, le verger, et l'arbre immense assis sur une colline, tout ce qui se trouvait là correspondait à la description faite du jardin d'Urphen, créé par Dieu pour accueillir les premiers hommes. Jusque dans ses moindres détails, y compris dans l'harmonie que dégagait son atmosphère tranquille, cet endroit était la reconstitution de la terre sacrée où l'humanité avait connu son âge d'or. En fait, Milda doutait qu'il se soit agi là d'un simple jardin d'agrément, aménagé pour symboliser cet âge légendaire, car la plus petite chose qui se trouvait ici – les pierres érodées, les souches festonnées de mousse, et même l'eau – semblait plus ancienne que le château et la campagne alentour. En outre, si ce jardin n'était pas seulement une réplique du berceau du monde, la bête qui la hantait devait être le démon corrupteur qui avait précipité la fin de la première communauté...

Lorsque son hôte se présenta à la porte, Milda se précipita à sa rencontre, car une charretée de questions se bousculait sous son crâne.

« Ce jardin est le jardin d'Urphen, déclara-t-elle avec aplomb. Vous avez acheté ce château parce que vous le saviez bâti sur ce qu'il reste de ce lieu sacré. Mais surtout, vous vous êtes approprié l'ancre de la bête... Quel genre de pacte avez-vous signé avec elle ? Lui avez-vous apporté des âmes pour qu'elle aide votre ascension dans la guilde ? Et le livre, l'Ouranesos, est-il

une autre de ses exigences ? Pourquoi voulait-elle le voir détruit ? »

Lauranz Vortimer s'approcha de l'ouverture, retira sa perruque. Son crâne glabre accentuait la symétrie de son visage oblong, dépourvu d'aspérités et affranchi des stigmates de la vieillesse.

« Quel âge me donnez-vous ? Si je vous disais que je n'ai pas acheté ce château, mais que je l'ai fait bâtir, me croiriez-vous ? »

Milda ne répondit rien, car elle repensait à ses jeunes années. Elle se souvenait qu'alors, le château était déjà ancien.

« L'autre jour, reprit le notable, je vous ai raconté l'histoire de mon exil, mais vous n'en connaissez toujours pas le fin mot. Je vous ai dit que j'avais traqué l'animal, que je l'avais abattu, mais je ne vous ai pas expliqué ce qu'il était advenu de ma bien-aimée... »

La tristesse voila le regard de Vortimer.

« Il était trop tard, n'est-ce pas ? demanda Milda sans éprouver la moindre empathie.

Trop tard pour elle, trop tard pour moi, fit le notable, plus pour lui-même que pour son interlocutrice. Dans le repaire de la bête, dans la bauge fétide où il avait retenu ma femme, j'ai retrouvé les os de celle qui était ma seule raison de vivre, celle avec qui j'aurais fondé une famille, en souvenir des miens, et à la gloire de Dieu... »

Il s'étrangla, incapable de contenir sa rage à l'évocation du Créateur.

« Puis, j'ai trouvé leur progéniture... quatre enfants qui possédaient la beauté et l'intelligence de leur mère, tout autant que la bestialité, la violence, et les instincts sauvages de leur... père. »

La bouche ouverte sur un sanglot muet, Vortimer continua :

« Terrorisés, ils balbutiaient leurs premiers mots, des exclamations craintives qui frappaient mes oreilles avec la dureté d'une condamnation... car j'avais tué leur père, et je m'apprétais à leur faire subir le même sort... Je me disais qu'ils n'étaient que des bêtes hirsutes, des petites choses vicieuses, encore vagissantes pour les plus jeunes, mais je ne parvenais pas à me résoudre au meurtre, car j'avais été élevé dans la bonté. Mon âme n'était pas souillée par le péché, contrairement à celle de mes frères et mes sœurs qui avaient répondu à l'appel du démon Yarzegül. »

Milda se détourna du visage de Vortimer – mais déjà, elle savait que ce n'était pas son véritable nom – pour plaquer son dos contre la porte. Elle se sentit saisie par un vertige qui l'emporta dans une descente sans fin, jusqu'aux limites de la conscience. Les implications de cette histoire étaient inconcevables, trop nombreuses pour être appréhendées dans leur globalité.

« Si je les avais tués, tout aurait été différent, rien de ce que nous connaissons n'aurait été possible, mais faut-il s'en réjouir pour autant ? Mesurez-vous de quelle manière mon choix a transfiguré le monde ? Chaque jour, je m'efforce de concevoir l'ampleur du tournant que j'ai initié. Aujourd'hui, le monde est peuplé de demi-bêtes qui se rêvent en élues ; il est possédé par de bien pauvres héritiers, de tristes créatures qui croient voir l'infini lorsqu'ils contemplant le vide, des artisans aveugles qui ont le projet d'assembler les pièces d'une gigantesque mosaïque dont ils ne font jamais qu'effleurer les fragments éparpillés... Oui, ma chère, vous l'aurez compris, la bête que j'exhibe comme un trophée est votre père, le Père de Tous, celui qui a donné naissance à votre race bâtarde, l'usurpateur qui a volé le don de Dieu pour le jeter dans son antre boueux.

- Sylhun et Ylenn... fit l'érudite dans un souffle.

- Sylhun ? répéta l'homme sans âge. Oui, c'est ainsi que je m'appelais il y a trois mille ans, mais j'ai porté bien d'autres noms depuis que je me suis intégré à vos sociétés... Croyez-moi lorsque je vous dis que j'ai pris du plaisir à voir vos villes prospérer, vos arts se développer, et l'amour fleurir génération après génération ! Pendant un temps, j'ai même imaginé reprendre la place qui m'était due, la place d'un père à la tête de vos nations. J'ai participé à l'essor de plusieurs civilisations, à leurs guerres et à leurs révolutions, j'ai cherché des innovations, j'ai contribué à la découverte de propriétés de la nature qui étaient inconnues de mes propres pairs, j'ai aimé vivre aux côtés de certains d'entre vous... Après avoir accepté votre présence, j'ai été passionné par votre destin. Mais un jour, la solitude, ce vide affreux qui ne peut être comblé, m'a rattrapé. Alors, je suis revenu d'où je suis parti, près des miens et du démon qui a scellé leur destin... »

Milda voulait croire que Vortimer n'était pas celui qu'il prétendait, et que son récit était inventé de toutes pièces. Bien qu'il lui était difficilement supportable d'en entendre davantage, elle focalisa ses pensées sur la détresse de son compagnon pour trouver la force d'interroger son hôte...

« Si vous avez rédigé l'Ouranesos il y a plus de trois mille ans, pourquoi l'avez-vous détruit ?

- « Il » me l'a demandé. « Il » s'intéresse aux hommes et souhaite s'associer à eux. Mais il ne peut le faire qu'à condition que les hommes acceptent leur part divine, car s'ils renoncent à leur héritage, ils perdront les vestiges d'âme qu'ils ont reçus et n'auront plus rien à marchander. Les morceaux d'écorce gravés que vous m'avez ramenés révélèrent la véritable origine de l'humanité. Au moment de rédiger ce qui allait devenir le livre saint, j'étais terrassé par la douleur, si bien que j'étais incapable de coucher par écrit l'histoire de l'animal sauvage et du funeste destin d'Ylenn, ne laissant pour seul indice que le signe des demi-bêtes pour désigner la race nouvelle. C'est ainsi que les premiers prêtres qui ont interprété le codex ont oublié, à bon escient ou non, le sens de ce glyphe. Le démon Yarzegül voulait que j'occulte à jamais les détails de mon histoire, de votre Histoire. C'est le prix à payer pour que je puisse revoir mes frères et mes sœurs. Si je ne peux rejoindre ma chère Ylenn au paradis, au moins retrouverai-je les miens en enfer... »

Comme Milda s'était enfermée dans le silence, Sylhun s'éloigna de la porte sans refermer le panneau. Il revint quelques heures plus tard, le temps pour l'érudite de prendre conscience de l'inanité de ses rêves perdus et de ses doux espoirs qu'un jour l'humanité transcenderait sa part d'obscurité. Au lieu de l'éclabousser de sa blanche lumière, la vérité l'avait plongée dans des ténèbres insondables, dans un four sombre où il ne reste que des cendres. Pour autant, une lueur brillait encore au fond de sa prison

« Vous ne m'auriez pas révélé votre identité si vous aviez l'intention de me laisser repartir, mais libérez-vous mon compagnon si je vous dis où est cachée la copie de l'Ouranesos ? »

Sylhun avait pris le temps de se remaquiller et de changer de perruque. Ces atours désuets, pensa Milda, étaient les vestiges de l'époque où il souhaitait contrôler l'humanité. Aujourd'hui, ils lui donnaient l'air d'un noble décadent, obsédé par les rites démodés qui avaient distingué sa famille du peuple de basse extraction.

« Donnez-moi satisfaction et je vous permettrai, à vous et à votre ami, de vivre jusqu'à la fin de vos jours dans ce château. Vous ne manquerez de rien : vous serez entourés de serviteurs et pourrez étudier à loisir le jardin et le squelette. »

Milda fit mine de réfléchir, mais elle avait déjà pris sa décision.

« L'abbaye d'Alvion, lâcha l'érudite. La copie du codex se trouve là-bas. Il est dans la chapelle, sous une dalle près du bénitier. Vous reconnaîtrez la dalle à l'un de ses angles qui est fracturé. »

L'abbaye d'Alvion se trouvait à un peu moins de dix lieues du château, ce qui laisserait un répit de trois à quatre jours à l'érudite, dans le meilleur des cas. Milda ne se faisait pas d'illusion, elle savait que lorsque ses hommes reviendraient pour lui annoncer que le codex ne s'y trouvait pas, Vortimer lui infligerait une punition du même acabit que celle endurée par Felidax. Elle voulait mettre son plan à exécution le soir même. Pour cela, elle s'efforça tout le jour durant à fabriquer une corde en nouant des bandes arrachées aux rideaux et aux draps, puis elle cacha son ouvrage sous le lit – une précaution a priori inutile puisque personne ne pénétrait jamais dans sa chambre. Elle hésita un moment à attendre le lendemain afin de ne pas tomber nez à nez avec le sinistre habitant de la mare. Finalement, comme elle ne voulait pas non plus que les gardes soient trop nombreux dans les couloirs du château, elle se décida pour une heure très avancée de la nuit. Elle attendrait que la bête soit descendue dans le puits, vers onze heures, puis elle laisserait passer encore deux heures avant de suivre le même chemin. Elle ne savait pas ce qu'elle trouverait en bas, ni même s'il existait une issue non verrouillée aux souterrains, mais son seul souhait, dans l'immédiat, était que le démon ne s'y trouve pas en même temps qu'elle. Les nuits précédentes, Milda ne l'avait pas vue remonter par le puits pour réintégrer la mare, si bien qu'elle avait supputé que la chose empruntait un autre chemin pour le retour. La dernière inconnue était l'état, physique et mental, de Felidax... Serait-il en état de marcher ?

Le jeune homme lui avait souvent reproché de réfléchir trop longtemps avant de passer à l'action. Pour une fois, elle ne prendrait pas le temps des calculs et jetterait toutes ses forces dans une seule et unique tentative, car, pensa-t-elle avec une rage inaccoutumée, on ne compose pas avec la mort lorsqu'elle vous cerne de tous côtés...

La nuit tomba d'un coup, comme le couperet d'une guillotine, tournant la page de cette journée d'angoisse solitaire. Pendant le temps que dura l'attente, elle regretta plusieurs fois sa décision d'avoir menti à l'immortel notable. Elle se demanda si ce choix aurait été celui de Felidax, et elle se rassura en se disant que le jeune homme aurait préféré la mort plutôt que l'enfermement dans cette demeure peuplée par les cauchemars du passé.

Tandis que la lune poursuivait sa course dans le ciel étoilé, Milda pensa aux mondes lointains dont elle percevait l'éclat et qui possédaient chacun leurs dieux et leurs démons.

Existe-t-il quelque part un havre de paix, un endroit où la conscience des mortels est affranchie des dogmes divins, où le sang et l'âme sont épargnés par l'appétit insatiable des démons ?

Et pour la première fois, Milda rêva d'un monde qui n'appartiendrait qu'aux hommes et aux femmes...

Il était deux heures du matin, la fatigue comprimait le crâne de l'érudite comme pour y claquemurer ses peurs, et le monstre de l'étang ne s'était toujours pas manifesté. Ne pouvant se permettre de sacrifier une journée supplémentaire à attendre, Milda enroula la corde d'étoffe autour de son épaule avant de descendre la volée de marches qui menaient au jardin d'Urphen. En bas, elle fut accueillie par le hibou, perché sur la carcasse du chêne vénérable sous lequel se réunissait autrefois le peuple de l'âge d'or. Ses hullements lugubres accompagnèrent l'érudite sur le sentier de pierres blanches. Si le rapace était une sentinelle et sa plainte un cri d'alarme, alors les agissements de la prisonnière étaient déjà connus du démon, le véritable maître des lieux...

La lune brûlait comme le dernier fanal ; elle creusait les plis cassés des rochers, ajoutait de l'ombre aux ombres, et aspergeait les herbes folles de ses reflets argentés que l'on aurait dit artificiels, transformant le jardin, la colline et les murs en un décor de théâtre sans gradins ni estrades, abandonné par ses acteurs et ressuscité à l'occasion d'une ultime scène. Dans le silence de cet endroit hors du temps, Milda trouva que ses pas résonnaient d'une manière étrange, comme si elle marchait sur un plancher vermoulu, de même qu'elle ne reconnut pas l'écho de son propre cœur lorsque celui-ci fit résonner son corps avec une sourde intensité. Le hibou se tut au moment où l'érudite se pencha sur le puits. Elle résista pour ne pas être happée par l'haleine glaciale de cette bouche des enfers. Après avoir jeté un œil aux alentours, elle déroula l'assemblage de draps et de rideaux, accrocha une extrémité au tronc d'un bouleau et jeta l'autre dans les ténèbres, puis elle enjamba la margelle et s'aida des nœuds qu'elle avait faits pour descendre. Bientôt, elle se trouva hors d'atteinte du halo de la lune et n'eut aucun éclairage pour progresser dans l'inconnu, si bien qu'elle ne voyait pas le bout de la corde et ne savait pas si celle-ci lui permettrait d'atteindre le fond. Heureusement, elle avait pris la précaution de compter les nœuds, ce qui lui donnait une idée de la longueur de corde restante.

Au bout d'un moment, les pieds de Milda rencontrèrent le sol dallé d'une salle souterraine. Elle leva les yeux vers l'orifice du puits qui n'était, vu d'ici, pas plus gros que son poing, avant de se mettre à la recherche d'une issue. Elle avança à tâtons, en se fixant pour repère le cercle de lumière pâle au-dessus d'elle, mais le ventre d'ombre dans lequel elle s'était engouffrée semblait s'étendre jusqu'aux noirs rivages où s'échouent les damnés.

« Felidax... lança-t-elle au hasard. Mais sa voix était comme étouffée par un mur de ouate. »

Milda renouvela son appel, de plus en plus fort, et sursauta lorsqu'une lumière vive éclaboussa les ténèbres. Dans un grondement sourd, une flamme venait de s'allumer un peu plus loin ; elle surgissait d'un brasero en fonte évoquant un visage grimaçant et éclairait une porte cyclopéenne. L'érudite passa sous la voûte et s'engagea dans un couloir jalonné par des torches qui, elle en était certaine, ne brûlaient pas quelques instants plus tôt. Les flammes brasillantes révélaient les grilles d'une multitude de cellules creusées dans la roche. Les portes étaient toutes ouvertes, à l'exception d'une, misérablement meublée et plus humide qu'une cave de ferme. Son occupant, uniquement

vêtu d'une tunique de toile, était prostré dans un coin, le visage enfoui entre les genoux. Bien qu'elle ne pût distinguer ses traits, Milda reconnut son compagnon à son étoupe de cheveux blonds et à ses pieds en flèche.

« Felidax ! s'exclama-t-elle avec une joie démesurée. Je vais te sortir de ce trou ! »

L'érudite agrippa les barreaux, se pencha sur la serrure. Lorsque Milda s'appuya sur la porte rouillée, la ferraille poussa un gémissement qui fit sursauter le prisonnier.

« Il est là ! hoqueta le jeune homme. Je l'entends qui arrive ! »

Sous la crasse de son visage, ses yeux étaient deux billes de cire aux reflets glauques.

« C'est moi ! Ce n'est que moi ! insista-t-elle. »

Elle tendit ses mains en direction de son compagnon, plus échevelé qu'un épouvantail.

« Tu dois m'aider à trouver la clé, l'intima-t-elle. Dis-moi : d'où venaient tes geôliers ?

- La clé ? s'interrogea-t-il sur un ton ingénu. C'est moi qui ai fermé la porte. Je ne voulais pas qu'il entre, mais je n'ai pas pu lui échapper... »

La porte racla le sol de terre battue et Milda pénétra dans la cellule pour serrer le jeune homme dans ses bras. Il réagit à peine lorsqu'elle baisa son visage encrassé.

« Ô imbécile, dépêchons-nous de quitter cet enfer ! »

Felidax la repoussa brutalement, les yeux révoltés par le souvenir d'une vision effroyable.

« Il arrive ! Il faut se cacher ! »

Il s'élança vers le fond de sa cellule, dans un renforcement du mur de la pierre calcaire. Milda vint s'agenouiller à côté de lui, mais il tremblait comme une feuille et remarquait à peine sa présence.

Dans le couloir, un souffle puissant fit vaciller les flammes des torches. Il s'engouffra dans les cellules et recouvrit tout de son empreinte glaciale. Dès lors, Milda ignore les gémissements de son compagnon pour tendre l'oreille au son qu'elle croyait entendre dans le couloir. C'était une sorte de roulement, ou de lente reptation interrompue par d'infâmes bruits mouillés, tels que ceux produits par les suçoirs avides d'un poulpe. Ils étaient accompagnés par un cortège de voix, murmurées, susurrées, échangées avec délice, d'une voix suave ou avec l'autorité cérémonieuse des prêtres. Rapidement, l'érudite se sentit désemparée, incapable de prendre une décision rationnelle ; et bientôt, l'image de son compagnon trempé de sueur devint un tableau d'effroi qu'elle ne sut contempler sans frissonner à son tour. Le son se modifia pour évoquer le roulement d'une avalanche, puis il se ralentit. D'abord saccadé, il devint régulier et s'espaça peu à peu, pour figurer précisément un pas pesant aux longues foulées.

Une silhouette se profila derrière la grille. Haute de plus de dix pieds, elle semblait faite de l'essence même de la nuit, de la même obscurité mouillée qui était l'immonde apanage du monstre rampant. Saillant de ses genoux, de ses coudes, de son ventre, de sa poitrine, et de chaque partie de son corps, des visages aux lèvres remuantes se formaient et se déformaient comme la glaise entre les mains du potier. Au moment où le géant polymorphe éclipsa la lueur de la torche, il s'arrêta et tourna la tête en direction du couple tétanisé. Dans le faux jour, Milda ne pouvait distinguer ses traits, sinon la forme étoilée de ses oreilles déployées comme les pattes d'une araignée.

« Réjouis-toi mon garçon, articula-t-il d'une voix bien timbrée que l'on aurait dit humaine.

Aujourd'hui, nous ne venons pas pour punir les traîtres, mais pour récompenser nos fidèles serviteurs. »

Puis, le démon reprit sa route d'un pas glissant, comme un phasme avançant sur une branche. Plus tard, l'érudite entendit le son d'une porte qui tournait sur ses gonds.

« Elle ne s'est pas refermée ! jubila Milda. »

Elle se releva en tirant sur la manche de son compagnon, qui se releva à regret.

« Nous n'irons pas bien loin... fit-il d'une voix éteinte.

- Je t'ai connu plus optimiste, le railla son ainée. »

Mais au moins, tu parles ! termina-t-elle intérieurement, en essayant de ne pas penser aux atrocités qu'il avait endurées.

Même si Felidax était capable de marcher sans aide, sa main gauche resta cramponnée à l'épaule de Milda tandis que cette dernière la guida hors de la cellule, puis dans le sillage du monstre. Plus loin,

ils trouvèrent une ouverture qui devait être bloquée par un panneau coulissant. En franchissant le seuil, Milda entendit un rire – une profusion de rires jaillissant d’une multitude de gorges. Pressée par ces éclats de voix, elle tira sur la manche de son récalcitrant compagnon, puis elle délogea une torche de son support lorsque les ombres s’épaissirent. Par moment, le passage s’étrécissait, ou devenait aussi sinueux que la queue d’un lézard. Dans les portions où il était consolidé par de gros moellons et des piliers, il s’élargissait suffisamment pour laisser passer une charrette et ses bœufs. La galerie déboucha sur une vaste caverne éclairée en son centre par des braseros. Milda et Felidax progressaient à hauteur des stalactites, sur une corniche en surplomb d’un petit lac souterrain encerclant une île.

« C’est lui... Sylhun ! lança Milda en désignant l’homme qui s’avançait sur le ruban de terre rejoignant l’îlot. »

D’un œil hagard, Felidax regarda tour à tour l’érudite et la scène qui se jouait plus bas. Sur l’île se dressait une masse que l’on pouvait aisément confondre avec un rocher d’origine volcanique, mais dont le jeune homme reconnut immédiatement la véritable nature. Noir et luisant, à l’instar du démon polymorphe, le monticule s’affinaït, ses parois devenaient plus lisses : le chaos se muait en une géométrie complexe. Du côté qu’abordait Sylhun, une ouverture se dessina, figurant une porte ogivale qui laissait entrevoir une blancheur éclatante, puis une volée de marches se creusa dans la matière obscure de l’édifice pour former un perron qui devança les pas de l’immortel. Pendant quelques secondes, Sylhun resta sur le seuil, immobile, comme s’il hésitait à faire le dernier pas, si bien que Milda abaissa sa torche de peur d’être vue. L’instant d’après, l’immortel embrassa la lumière et disparut dans la cathédrale de cauchemar. Au moment où la porte se referma, tous les braseros furent soufflés en même temps, comme de simples bougies.

Dès lors, Milda guida Felidax jusqu’à l’arche qui se tenait à l’autre extrémité de la corniche. Elle aida son compagnon faiblissant à se tenir debout, en même temps qu’elle chercha son chemin dans une succession de couloirs qui s’inclinaient en pente douce vers la surface. Alors qu’elle s’attendait à ce qu’ils fussent rattrapés par la bête, l’érudite trouva l’entrée du souterrain. La lumière crue du jour l’aveugla lorsqu’elle coula un œil prudent aux alentours. Pendant un instant, elle pensa avoir fait demi-tour dans sa prison, puis elle reconnut – avec un immense soulagement – les haies taillées, les roseraies et les bassins aménagés du jardin extérieur, moins beau, mais tellement plus rassurant que le jardin d’Urphen. Le souterrain avait débouché au-dehors par un accès dissimulé dans un banal rocher artificiel.

Milda s’étonna de ne voir aucun garde en faction dans les allées ; pendant un temps, seulement, car elle se dépêcha d’emmener son compagnon loin du château et de ses malédictions.

Chaque nuit, Felidax était réveillé par ses propres cris. Le démon avait semé une graine sous son crâne pour y enraciner des cauchemars, une multitude de cauchemars qui lui faisaient entrevoir les enfers, leurs tourments et leurs délices. Même l’aube ne parvenait pas à dissiper complètement ces visions d’horreur, ces tableaux absurdes dont il était parfois le spectateur, mais bien souvent aussi la victime ou le bourreau. Au quotidien, il n’était pas rare qu’il fût surpris par une réminiscence de sa douloureuse expérience, que ce fût à un moment où il se trouvait seul ou au détour d’une conversation – mais il en avait bien peu désormais, y compris avec Milda, car l’enfermement au château les avait laissés meurtris. Ces quelques jours de terreur avaient fait évoluer le lien qui s’était créé entre eux alors qu’ils arpentaient le monde. Les deux amants unis dans la tourmente du désespoir étaient désormais inséparables, car nul autre ne pouvait comprendre le poids qui les écrasait. Paradoxalement, un gouffre de silence s’était creusé, leur vécu étant au-delà des mots... Au lieu de les exalter, leur confrontation avec la vérité nue les avait désenchantés. Ce jour-là encore, Milda se réveilla avec un arrière-goût de rouille dans la bouche.

Est-ce cela, l’enfer ? pensa-t-elle en regardant le dos émacié de Felidax. Vivre avec celui que l’on aime sans être capable de panser ses plaies ?

Milda tendit la main vers son compagnon. Il l'agrippa et la posa sur sa poitrine pour apaiser les emballements de son cœur.

Felidax se leva pour rejoindre la fenêtre. Il contempla les montagnes enneigées qui cernaient le monastère où ils avaient trouvé refuge, puis il se dirigea vers le miroir, comme pour éprouver la réalité de sa propre image. D'une main, il griffa le fourré de sa barbe. Elle blanchissait de jour en jour, lui semblait-il. Et puis, il ne reconnaissait plus son propre regard. Alors, il coula un œil en direction de Milda, et du creux délicat de son dos.

Tu as toujours été plus forte que moi...

Il se regarda de nouveau, crispa la mâchoire pour insuffler un peu de rage dans ses traits avachis.

...mais je ne serai plus jamais un obstacle pour toi ! Lorsque le temps aura passé et que nos ennemis auront relâché leur vigilance, nous irons chercher le codex pour dévoiler la vérité à qui voudra bien l'entendre ! Et que le diable emporte les autres !

L'espace d'un éclair, il lui sembla que la chambre derrière son reflet était creusée dans la roche, et qu'il était soudain revenu dans sa cellule. Un nuage avait voilé le soleil, et momentanément enténébré la pièce. Felidax frissonna en repensant à l'humidité du souterrain où il avait laissé une partie de lui-même...

Et puis, l'horreur.

Le miroir devint une surface trouble dans laquelle surnageait le visage de Felidax. Les couleurs s'estompèrent, les formes se délitèrent, et le cauchemar se matérialisa hors des abysses. Felidax se heurta à la vision d'une multitude de corps enchevêtrés, la masse informe des damnés de l'âge d'or réunis dans l'épouvante de l'après-mort. Piégés dans le corps du démon, ils hurlaient leur épouvante. Au milieu de la grappe de visages submergés par la douleur, le faciès de Sylhun était à peine altéré et dominait ceux de ses semblables.

« Vous ne pourrez vous cacher nulle part dans ce monde créé pour notre race ! Rejetez l'animal qui est en vous, libérez-vous de vos entraves et rejoignez-nous dans l'unité du divin ! Car nous nous appartenons tous, corps et âme ! »

Les auteurs

Jean-Yves Barzic

Être au coeur du monde et de l'actualité, ça laisse des traces... Après avoir été journaliste pendant des années, Jean-Yves Barzic s'est forgé un style d'écriture bien à lui, mêlant une langue pleine de vie, soutenue par un rythme fluide. Cet homme, au caractère bien trempé, possède un sens de l'humour qui désarçonne. Écrivant sur des thèmes graves avec légèreté, sa plume est à l'image de sa personnalité.

Cet auteur breton vous fera naviguer, en toute confiance, à bord de ses histoires sous le souffle de son inspiration. Bon voyage!

Ses publications

- L'Hermine et le soleil, les Bretons au temps de Louis XIV - 1995 - Editions Coop Breizh
- Semois, tabac des Brumes - 2004 - Editions Weyrich-Neufchâteau
- Le bout du monde...où tout est possible - 2013 - Editions La Découverte
- La Rivière aux Oiseaux - 2014 - illustré par Serge Kergoat - Serge Kergoat éditeur
- Baroud d'honneur - publication à venir - Editions Secrètes

JF Benoit

Expert en sécurité-incendie, Jean-François Benoit est un pyromane de l'écriture. Il éveille tout d'abord, au fond de son lecteur, une petite flamme d'intérêt. Il la nourrit avec de nombreux rebondissements et des dialogues très vivants. Une dose de danger, il allume la mèche et tout explose dans un délire de mots et de phrases qui n'en finissent plus de consumer l'esprit du lecteur. Prêt pour un grand feu littéraire ?

Ses publications

- Horrible monde - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions Secrètes

Vous pouvez suivre ses humeurs sur Twitter : [@J_F_Benoit](#)

Joanna Blin

Après avoir terminé un cycle d'études littéraires, Joanna Blin poursuit actuellement des études dans le domaine de l'édition. Parallèlement à ces dernières, elle tient un blog littéraire. Bien qu'attachée à découvrir la littérature contemporaine, elle propose des chroniques de tout type de livres. Cette passionnée de lecture s'est également tournée vers l'écriture pour se confronter à cet univers qu'elle affectionne tant. Elle est la preuve vivante que la lecture mène naturellement à l'écriture...

Ses publications

- Écrire au musée - anthologie - 2015 - Editions Christophe Chomant
- Compagnons d'écrivains - anthologie - à paraître - Ikor éditions

Patrice Dezitter

Être un scientifique... pas toujours une qualité facile à porter au quotidien, surtout lorsqu'on a des prétentions littéraires... Et pourtant, et pourtant... S'il y a bien une personne qui tort le cou à ce préjugé, c'est bien Patrice Dezitter. Avec une expérience de conteur / maître du jeu dans le milieu rôliste, il a développé un certain sens de la narration. De l'oralité à l'écriture, aucune de ses qualités n'est perdue. Vous aurez plaisir à découvrir cette jeune plume qui sait donner de la vie à ses histoires.

Emilie Duthieuw

L'écriture est une force vive qui, comme la sève d'un arbre, permet à certaines personnes de se développer et de croître. Emilie Duthieuw fait partie de ces auteurs pour lesquels l'écriture est, à la fois, un échappatoire au quotidien et un moyen de grandir. Son appétit de lecture et d'écriture l'a naturellement conduite à faire des études littéraires, tout en poursuivant son activité créatrice. L'originalité de son imagination ne pourra que vous surprendre : un lecteur averti en vaut deux !

Isabelle Duthillier

La générosité, y a-t-il une plus belle qualité ? Depuis des années, Isabelle Duthillier est une artiste qui a développé ses nombreuses compétences artistiques pour les autres. En effet, elle s'est produite dans le cadre de spectacles qu'elle a écrits, produits ou joués au profit de l'association "Handi'Chiens." Aujourd'hui, l'écriture est devenue naturellement un moyen d'expression lui permettant de partager son enthousiasme et sa créativité pour ses engagements personnels. N'attendez plus pour découvrir sa très belle plume, empreinte d'une sensibilité toute particulière.

Ses publications

- Adams le premier clone : autoédition Autres Talents – 2015 - en tirage limité
- Mon handi'chien, ce super héros - mars 2016 - Les éditions AKELA

Camille Eelen

La musique à droite et la littérature à gauche. Au centre, appréciant la situation, Camille Eelen trône. Ne comptez pas sur nous pour vous détailler ce personnage singulier... Nous voulions dire physiquement... Car, sinon, pour ce qui est de sa personnalité, ne retenez qu'une chose: travailler au corps votre désir est sa priorité. Hors de question de vous laisser respirer : vous devez haleter. Un style torride et envoûtant... L'érotisme exacerbé par des mots colorés... C'est l'imaginaire enflammé que vous cesserez la lecture de ses textes. Nous vous souhaitons une bonne dégustation.

Ses publications

- Le cahier d'exercices pratiques - Ouvrage collectif inspiré par Pierre Louÿs publié sur <https://cahierdexercicespratiques.wordpress.com/>
- Corpus Saxis - 2015 - Editions secrètes
- Feu - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions Secrètes
- Horrible monde - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions Secrètes

N'oubliez pas de suivre son compte Twitter @Camille_Eelen

Fred Esterel

Fred Esterel est un ectoplasme littéraire. Une vie simple, monacale, entrecoupée malgré tout de quelques épisodes... Rescapé d'un naufrage ferroviaire au sommet de l'Everest, il en profitera pour décrocher la lune du bout des doigts. Après l'avoir offerte en cadeau à sa femme, propulsé par l'explosion de bonheur en résultant, il la remettra discrètement en place. Depuis ces instants, il coule des jours tellement heureux qu'ils sont en béton. Armé d'un humour noir à faire grincer des dents, il écrit sa joie de vivre. Sur la porte de son univers, vous serez accueilli par cette inscription : « Prière de rire sans modération. »

Ses publications

- Moi, je voulais un labrador, ou pourquoi il ne faut pas faire d'enfant - à paraître 2016 - Editions secrètes
- Niveau(x) - anthologie de nouvelles - Editions JFE
- Horrible monde - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions Secrètes

Frédéric Galusik

Un homme n'est finalement jamais tout à fait commun. Imaginez-vous quelqu'un qui soit infirmier, accroché de l'informatique et des logiciels libres et qui, de surcroît, écrit, pendant son temps libre... A première vue, on croirait qu'il s'agit d'un personnage de roman. Et si on vous disait qu'en plus, il est père de deux enfants. Hum?... La perle rare ? Et bien, rencontrez Frédéric Galusik et vous serez face à cet auteur à l'écriture vive et à l'imagination débordante.

Cet artiste superactif nous emmène dans une nouvelle « endiablée », intitulée « Le démon qui aimait le rock », dont l'humour noir n'enlève en rien à la profondeur du texte.

Ses publications

- Je suis un monstre. Livret 1. Origines - autoédition (amazon & kobo) - 2016

Vous pouvez suivre ses humeurs sur Twitter : @fgalusik

Nora Gaspard

Un poignet. Une nuque. Deux pieds nus, puis délicatement posés, l'un après l'autre, sur les touches du piano, au gré des notes qui s'échappent les émotions s'envolant, Nora Gaspard révèle la poésie du corps qui sommeillait en vous.

Musicienne-âme, conteuse érotique, sous son grand chapeau noir, son souffle court jusqu'à vous, jusqu'à vous réveiller de désirs, vous surprendre dans ses chuchotements, surprendre et chasser vos phantasmes les plus obscurs. Ses mots sont des doigts qui courent sur vous jusqu'à ce que ses caresses cessent à la fin du texte. Au bout du sexe.

Eclairagiste de notre imaginaire sensuel, Nora Gaspard ne vit pas sur terre. Pour la rencontrer, à l'amour il faudra vous frotter.

Ses publications

- Hurler des fleurs - décembre 2015 - Editions secrètes
- La courbe salée - à paraître 2016 - Editions secrètes
- Horrible monde - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions Secrètes

Elle tient un blog personnel depuis des années : www.noragaspard.com

Vous pouvez suivre ses humeurs sur Twitter : [@NoraGaspard](https://twitter.com/NoraGaspard)

Christophe Guillemain

Explorateur vivant d'univers inconnus, Christophe Guillemain vit aujourd'hui dans un monde parallèle, celui de la fiction. Vous comprendrez donc aisément qu'il a travaillé comme scénariste pour le cinéma avant de faire de l'écriture sa principale activité.

Son rêve secret ? Vivre dans une maison hantée pour répondre à ses interrogations surnaturelles. Le marché de l'immobilier étant ce qu'il est, il n' y a malheureusement aucune maison de ce type labellisée. C'est pourquoi, mot après mot, il a choisi de bâtir lui-même sa propre demeure peuplée de monstres. L'adresse reste inconnue, pour éviter les touristes, toujours inopportuns dans ces lieux.

Toutefois, il ouvre sa porte aux curieux qui, comme lui, ont des questions sans réponse. Faites confiance aux talents d'explorateur de sieur Guillemain : donnez-lui la main et laissez vous guider.

Ses publications

- La loi de Fontalaine - 2015 - revue "Etherval" n°6
- Palewest - 2015 - revue "Le mammouth éclairé" n°5
- La tour dans le labyrinthe - 2015 - Revue AOC n°39
- Marche vers le crépuscule - 2015 - Fantasmagorie Éditions
- Labyrinthes - Recueil de nouvelles - 2015 - Editions secrètes
- Feu - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions secrètes

Vous pouvez suivre ses humeurs sur Twitter : @ChGuillemain

Laetitia Idir

Laetitia Idir est une aventurière. Son inspiration est puisée dans l'exploration de routes lointaines, de virées nocturnes... Revenue la tête chargée d'images, d'émotions, elle se met à écrire. Sa plume glisse, les éléments s'enchaînent et son histoire émerge. Elle nous plonge alors dans un univers sombre. Inexorablement, ses personnages se retrouvent prisonniers de leurs propres angoisses, prison psychologique dont les barreaux sont faits de cauchemars. Dans leur lutte pour la survie, ils nous entraînent dans leur folie... Laetitia Idir, aventurière de l'âme, armée de son écriture, nous ouvre de nouveaux horizons.

Ses publications

- L'essence du Mal - à paraître aux Editions Secrètes 2016
- Horrible monde - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions secrètes

Vous pouvez suivre ses humeurs sur Twitter : @La9titia

Jean-François Joubert

Arrivé sur Terre, en tombant d'une étoile, sa vie s'est déroulée entre ciel et mers. De l'amour au voyage, son être s'est nourri de multiples expériences avant de tomber en sur-vivance au travers de l'écriture. La tête toujours tournée vers les rêves, il vit à Brest.

Artiste particulier, gare à l'EOC ! Oui, lecteur, vous avez bien lu... Il s'agit bien d'un Ecrivain Obsessionnel Compulsif, premier né du modèle. Fou d'amour, d'écriture, son style envoûte et captive, obsédant et entêtant. A mi-chemin entre la poésie et la prose, laissez-vous emporter sur le navire du capitaine Joubert. Il vous guidera contre vents et marées à travers ses émotions et ses rêves.

Ses publications

- Le petit marchand de sourires - octobre 2015 - Editions secrètes
- Le mage du Rumorvan - septembre 2015 - Editions secrètes
- Le naufrage de rose - à paraître aux Editions secrètes (2016)
- Parafer ordinaire - 2012 - Kirographaire éditions
- Divagations d'un loup solitaire - 2010 - auto-édition
- Désirs d'îles - à paraître aux Editions secrètes (2016)
- La petite sirène de Koort - 2010 - De l'écrit au livre
- Feu - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions secrètes
- Horrible monde - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions secrètes

Poésie

- Bleu terre - Balade poétique & insulaire - 2010 - Les Penchants du roseau

Vous pouvez suivre ses humeurs sur Twitter : @jeffjoubert

Julia Knapp

A la croisée des chemins, vous rencontrerez Julia Knapp. Globe-trotteuse, elle se situe partout et nulle part à la fois. A l'aise dans la langue française comme dans la langue anglaise, elle navigue d'un univers linguistique à l'autre. Traductrice de talent, elle met à l'œuvre dans l'écriture ses nombreuses qualités de cœur. Jeune et pourtant déjà riche de belles expériences, Julia fait preuve d'une véritable maturité littéraire. Faites confiance à cette voyageuse de l'âme au moment de monter sur son embarcation. Que le vent se lève et bonne navigation !

Ses publications

- Horrible monde - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions secrètes

Franck Leduc

Une scolarité scientifique traditionnelle et exemplaire. Une réussite professionnelle en conséquence. Logique. Un honnête père de famille. Pourtant... Qui imaginerait que, dès la nuit tombée, tel mister Hyde, Franck Leduc se transforme en un écrivain fantasque aux univers variés. Le paradoxe de sa personne réside dans sa capacité à réinventer le quotidien: les situations les plus loufoques ou ubuesques surgissent naturellement, sous sa plume, avec toute la précision horlogère dont le réel est capable.

Vous aimez être surpris et rire aux larmes en découvrant des personnages se retrouver prisonniers de leurs propres pièges ? Vous voulez vibrer avec eux lorsqu'ils seront en prise avec un réel tout aussi absurde que ne peut l'être la vie ? Faites confiance à Franck Leduc pour vous guider dans le dédale du monde, vous montrant scène après scène, les tableaux imaginaires qu'il a écrits pour vous.

Ses publications

- Le jour où j'ai passé l'arme à droite - décembre 2015 - Editions secrètes
- Nègre de mendiants - à paraître aux Editions Secrètes - second trimestre 2016
- Feu - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions secrètes

Vous pouvez suivre ses humeurs sur Twitter : @FranckLfranck

Lunahël

Une montagne. Posée sur elle comme une couronne, une forêt. Quelque part, au détour d'un chemin, un grand manoir. On aperçoit une lueur derrière une fenêtre. Des milliers de livres, dans des étagères de bois, fixent un grand fauteuil en velours rouge. Il fait face à un feu de cheminée. Dos à l'âtre, sages comme des images, de petits personnages écoutent. Madame Lunahël conte sa prochaine histoire et chacun découvre le rôle qu'il devra jouer. Tout à coup, tous se lèvent et s'affairent ! Vite, plus un instant à perdre : l'histoire commence...

Si vous avez envie de découvrir l'imagination incroyablement fertile de Lunahël, plongez-vous rapidement dans ses différents univers...

Ses publications

- Dreanum, roman steampunk - à paraître aux Editions Secrètes - courant 2016

Emmanuel Marseille

Passionné de littérature fantastique et d'ésotérisme depuis son adolescence, cet esprit curieux a exploré de bien étranges univers au cours de sa vie. Ascète bouddhique, pratiquant de ninjutsu, voyageur, amoureux, instructeur militaire, ingénieur, méditant occidental et créateur, ce chercheur insatiable a choisi de s'allier aux nombres pour mieux comprendre le monde.

Numérologue, il aide les gens à mieux se connaître et à avancer dans leur destinée. Soucieux de toucher davantage de gens, il décide d'étendre son champ de rayonnement en écrivant des romans qui plongent les lecteurs dans la réalité paranormale. Il habite à Lille et pratique l'escalade avec passion, un univers riche d'enseignements.

Ses publications

- PROTECTOR EuroParapsy – 2015 – auto-édition (disponible sur Amazon)
- NUMEROLOGIE EVOLUTIVE – 2015 – auto-édition (disponible sur Amazon)
- Clefs pour les périodes de choix et de décisions - 2015 - auto-édition (disponible sur Amazon)
- Trouver les bonnes activités pour s'épanouir - 2015 - auto-édition (disponible sur Amazon)
- Feu - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions secrètes

Retrouvez-le sur son blog <http://emmanuelmarseille.eklablog.com> et son compte Twitter @EM_Marseille

Florian Miconi

La tête dans les étoiles, Florian Miconi a trouvé sa vocation d'écrivain. Doué pour les sciences, il mettra en œuvre son talent littéraire pour rédiger des articles scientifiques et des lignes de codes informatiques. Pourtant, il arrive que l'espace-temps se brise et, dans cette fracture, l'esprit de Florian Miconi s'évade dans l'écriture de science-fiction. Plongé dans un futur aux contours imaginaires, il dessine avec les mots les aventures de personnes qui défrichent notre avenir.

Ses publications

- Horrible monde - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions secrètes

Marie Tinet

Savoir retranscrire des émotions, fruit d'une longue expérience, est le propre des écrivains de qualité. Traduire en mots un vécu de plusieurs années reste toujours une gageure difficile à réaliser. Seules quelques grandes plumes peuvent, sans avoir été confrontées à une longue vie, donner du poids et de la vie à un personnage âgé. Bénéficiant d'une forte culture littéraire et d'une expérience de vie riche en voyages, Marie Tinet fait partie de ces jeunes auteures qui créent des personnages réalistes, de tout âge, sans que l'on puisse soupçonner qu'elle puisse être si jeune... Nous vous invitons à la découvrir de toute urgence.

Suivez Marie Tinet sur Twitter : [@marie_tinet](#)

Françoise Urban-Menninger

Philosophe et poète, Françoise Urban-Menninger ressemble à une comète qui traverse le ciel du quotidien. A peine visible en plein jour, seuls les marcheurs curieux et attentifs remarquent son passage, suivent la trajectoire de l'œil et se laissent captiver. En pleine nuit, elle brille de plus d'éclat et se laisse observer par tout rêveur, nez planté dans les étoiles. Sous la surface des mots naviguent en eaux profondes des pensées fécondes.

Lisez, lentement, pour apprécier la beauté des mots et des phrases, et surtout, pour voir éclore, émerveillé, l'un de vos rêves endormis que vous aviez oublié...

Ses publications

Recueils de poèmes

- Le temps immobile - 1996 - [Editinter](#)
- Lignes d'eau - 1997 - [Editinter](#)
- L'or intérieur - 1997 - [Editinter](#)
- Encres marines - 1999 - [Editinter](#)
- Fragments d'âme - 2001 - [Editinter](#)
- L'arbre aux bras nus - 2006 - [Editinter](#)
- La draperie des jours - 2008 - [Editinter](#)
- Chair de mémoire - 2010 - [Editinter](#)
- De l'autre côté des mots - 2012- [Editinter](#)

Recueils de nouvelles

- Les heures bleues - 1998 - [Editinter](#)
- La Belle Dame - 2009 - [Editinter](#)
- Le jour du muguet - 2013 - [Editinter](#)
- Feu - anthologie de nouvelles - 2015 - Editions secrètes

Poèmes

- Le rire des mandarines - 2009 - Pierron

Vous pouvez aller visiter sa page de présentation sur wikipédia et son site internet <http://www.mespoemes.net/urban/>

Mentions légales

Format numérique

ISBN : 978-2-37446-0239

Dépôt légal : mars 2016

Illustration : François Boucq

Couverture : Les Editions secrètes

<http://www.editions-secretes.fr>

Vous pouvez nous écrire à contact@editions-secretes.fr

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Editions Secrètes SAS, mars 2016

"Editions secrètes" SAS, Société par actions simplifiées au capital de 1 000 euros, immatriculée au RCS de Dunkerque sous le numéro 810 854 844, dont le siège social est situé 1052, Rue de Warneton, 59 850 Nieppe, France.

"Editions secrètes" est une marque déposée sous le numéro 15 4 169 098